

# L'espace numérique

Éric Méchoulan  
Marcello Vitali-Rosati

[<sup>sens</sup>public]

Les ateliers de [sens public] - Octobre 2018 - Montréal  
Éditions dirigées par Servanne Monjour et Nicolas Sauret  
Les ateliers naviguent dans l'archipel Sens public, avec le soutien  
de la Chaire de Recherche du Canada sur les écritures numériques  
et du Centre de recherche interuniversitaire sur les humanités  
numériques.

Ce livre a fait l'objet d'une première publication sous forme de  
dossier dans la revue Sens public. L'espace numérique, 17-05-  
2018/18-06-2018 <http://sens-public.org/article1319.html>.

Révision linguistique : Élisabeth Routhier.

Couverture : Lena Krause

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2018  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN :  
978-2-924925-00-3 (imprimé)  
978-2-924925-02-7 (EPUB)  
978-2-924925-01-0 (PDF)



Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International  
(CC BY-SA 4.0)





# Table des matières

Préface, précédée de quelques notes <i>Pierre Cassou-Noguès</i>	6
Le <i>templum</i> Google	14
Propriété, jouissance et pornographie	24
Les pratiques mouvantes des Cro-Magnons	43
De la communauté aux communs	63
Négociations d'adresse	79
Le lisse et le strié	97
Musiques et architectures	110
Le rythme et le graphe	130
Vérités et cavernes	141
Pour ne pas conclure	159

# Préface, précédée de quelques notes

*Pierre Cassou-Noguès*

Éric et Marcello m'ont proposé d'écrire une préface à leurs échanges électroniques. J'ai accepté avant d'avoir reçu le texte. Les connaissant l'un et l'autre, j'étais certain que leurs échanges m'intéresseraient. Maintenant, j'ai lu le texte, et j'ai une idée assez précise de ce que je veux écrire.

Il suffit que je me lance.

J'utilise les prénoms, Éric et Marcello. C'est la coutume numérique d'utiliser les prénoms, plus fréquemment du moins que dans les quelques rares lettres que nous écrivons encore. Peut-être cette coutume nous vient-elle des États-Unis, mais elle s'est pleinement intégrée au style « mail ».

Cela dit simplement pour retarder le moment de commencer.

J'ai parfaitement conscience de ce qui fait ma difficulté. C'est qu'eux-mêmes, Éric et Marcello, ne donnent pas à leur réflexion un véritable commencement. Comme on le fait en général dans un livre de philosophie : Descartes par exemple commence. Alors que, en ouvrant le premier

courriel, celui d'Éric, on tombe dans une conversation qui a déjà commencé bien qu'en dehors de l'espace numérique. « C'est ce que tu m'as dit hier... », écrit Éric. Mais il ne répète pas ce que Marcello lui a dit la veille. On sait que les deux se connaissent, qu'ils se rencontrent parfois en chair et en os. Et il y a tout un contexte, une atmosphère, des idées, des connivences partielles, sous-jacents à leurs échanges et qu'ils ne prennent pas la peine d'exposer au lecteur.

Ce genre de procédés a lieu dans les romans, qui commencent par un dialogue dont on ne connaît pas le contexte. Mais c'est moins gênant, parce qu'en ouvrant un roman, et surtout un essai, on sait à quoi, et à qui, on a affaire : on a l'habitude. On sait par exemple que l'identité des personnages, et leurs psychologies, ou leurs thèses s'il s'agit d'un dialogue philosophique, nous seront dévoilées au fur et à mesure de la lecture, et qu'elles s'emboîteront pour former un tout, cohérent, un roman ou un essai, qui est construit.

On n'a pas la même habitude devant un échange de courriels. Certes, chaque courriel a son entête qui indique l'auteur, la date, l'heure. Ce pourrait être un dispositif purement fictionnel. Suspendons notre incroyance. Il n'en reste pas moins une multitude d'éléments que l'on ne sait pas bien comment prendre, simplement parce que le genre n'est pas défini. Dans quelle mesure la progression, ces huit parties, est-elle construite à dessein, dans quelle mesure les échanges ont-ils été réécrits après coup ? Éric et Marcello font aussi référence à des éléments extranumériques : le temps qu'il fait dehors par exemple. Il y a des périodes d'interruptions dont ils ne semblent pas s'étonner. Bref, le lecteur tombe dans un contexte, factuel aussi bien que conceptuel, qui ne lui est pas donné : pour revenir à « ce que tu m'as dit hier » ...

Je me rends compte brusquement que c'est bien parce qu'ils n'ont pas donné un véritable commencement à leur livre qu'ils ont besoin d'une préface. Ils n'ont pas besoin que je résume leurs thèses, encore moins que j'en introduise les éléments, ou que j'en discute. Ils le font très bien eux-mêmes. Ils ont besoin de moi pour commencer. C'est possible de conclure un livre « pour ne pas le conclure ». Mais comment commencer un livre sans le commencer ?

Je rêve. Je demande à quoi ça ressemblerait, de commencer un texte « pour ne pas le commencer ». Procrastiner donc la plume à la main ou, plus exactement, les mains sur le clavier.

Bon, je me lance.

*Deux philosophes dialoguent ...*

Je m'interromps. Ça commence mal. Déjà « philosophes ». Éric et Marcello se reconnaîtraient-ils comme « philosophes » dans ces échanges ? Ils pourraient vouloir parler depuis un domaine apparemment plus étroit, en tant que « théoriciens des médias » par exemple, ou au contraire depuis un domaine conceptuellement plus large, parce que les concepts qu'ils utilisent sont parfois issus d'une tradition littéraire plutôt que strictement philosophique, et aussi temporellement plus large, incluant l'Antiquité, ce qui (mis à part le sempiternel *pharmakon*) est rare dans la philosophie des techniques contemporaines. Peut-être du reste avec une conception englobante des médias, ce deuxième domaine, large, est identique au premier, apparemment étroit. Mais dans quelle mesure alors cette théorie générale des médias se confond-elle avec la « philosophie » qu'elle semble inclure ?

À y réfléchir, Éric et Marcello semblent avoir des positions un peu différentes par rapport à la philosophie. Marcello s'inclut, et inclut leur dialogue dans la philosophie, sans ambiguïté. « Nous, les philosophes », lance-t-il. Et il demande



à Éric de défendre les philosophes. Si Éric s'y plie, il ne dit pas « nous », mais « les philosophes ». Éric semble y voir un mode de discours parmi d'autres qu'il utilise pour réfléchir sur le numérique.

En fait, c'est sur ce thème, ce qu'il y a de spécifiquement philosophique dans leurs échanges, que ceux-ci se concluent. Plus exactement, Marcello pose une question, à laquelle Éric ne répond pas. Ou alors il a répondu de vive voix, à une autre occasion.

Une solution serait de les inclure de force, l'un et l'autre, dans le registre philosophique, de mon propre chef, quoi qu'ils en pensent eux-mêmes. On ne m'en voudra pas : deux auteurs qui discutent de l'espace numérique en passant une grosse semaine autour de la caverne de Platon ont toutes les chances d'être philosophes. Mais il faudrait que je l'explique, ce qui n'est pas facile dans la première phrase.

D'autant qu'il y a un autre problème. « Deux philosophes *dialoguent...* ». Pour le coup, c'est eux, Éric et Marcello, qui le disent dans la courte présentation de leurs articles dans *Sens public*. Mais ils peuvent bien se tromper.

Et effectivement pour moi l'image du dialogue est un peu trompeuse. Ces échanges électroniques sont séparés par des périodes de temps, d'inégales durées, ce qui ne serait pas possible dans un dialogue au sens propre. Ces intervalles variables de temps se marquent dans la datation des courriers électroniques, mais se manifestent aussi dans le style des messages. Parfois l'un des auteurs renvoie à l'autre une volée de question du tac au tac. Ailleurs, plusieurs jours se sont écoulés, la réponse est plus posée, construite, argumentée, ou introduit de nouveaux éléments qui feront dévier la réflexion. Éric parle ainsi quelque part d'un « flux détendu ». Le dialogue ne laisserait pas de place à ces temporalités différentes.

Pas plus que des lettres, lesquelles devraient être en principe séparées par des périodes de temps murement réfléchies. Et elles seraient construites différemment. Les lettres de philosophes ne s'écrivent pas à la hâte. Elles ont des codes bien définis. Sur ce point même, Éric et Marcello hésitent, dans leur façon de s'adresser l'un à l'autre, « Cher Marcello » ou « Marcello », leur façon de signer « amitiés, Éric » ou bien « Amitiés du mercredi matin », ou bien un seul « m ». Alors que les formules de politesse, dans des lettres, et que reprendraient un roman ou un essai épistolaire sont bien fixées.

Mon problème est toujours le même. Que ces échanges électroniques n'ont pas de forme définie, je veux dire une forme qui serait définie au préalable et que l'on pourrait identifier comme telle : ni un essai ni un roman ni un dialogue ni la correspondance Méchoulan Vitali-Rosati.

Donc que font-ils, les deux philosophes ? « Disputer », avec la référence implicite à la *disputatio* médiévale qui possédait une forme rigide, et bien identifiée, ne conviendrait pas. Discuter serait possible, bien sûr. Mais, depuis Deleuze, dire que, deux philosophes discutent, c'est un peu prendre parti, décider de son camp sur une frontière analytique (où on discute) et continentale (où on ne discute pas). Ce qui n'aurait pas de sens ici.

Je pourrais bien sûr tenter des néologismes à ma façon : deux philosophes dia-mailent, mais j'admets que ce ne serait pas très élégant. Je laisse donc « dialoguent ». Je « remplis » les caractères en jaune pour me souvenir d'y revenir, inviter des commentaires et mettre le terme en question. Le remplissage jaune des caractères sur une page partagée (une « google sheet » par exemple) signifie tout cela à la fois. En fait, c'est une idiosyncrasie personnelle, je préfère ajouter des \$\$\$, pour retrouver facilement les passages à revoir par une recherche automatique.

*Deux philosophes \$\$\$dialoguent\$\$\$ autour de ...*

De quoi? De l'espace numérique? C'est certainement le terme qui marque le centre de leur réflexion. L'idée d'espace revient et c'est bien celle-ci que Éric et Marcello interrogent sous différents aspects, sa structure, ses modes de constitution, la possibilité de se l'approprier. C'est aussi le titre qu'ils ont donné à leurs échanges et que je répéterais donc un peu inutilement. Je préférerais dire : « autour du templum numérique ». Éric introduit le terme de « templum » dans son premier courriel, ce qui lance leur \$\$\$dialogue\$\$\$.

Qu'est-ce que le *templum* numérique? Je ne peux pas gâcher la lecture en annonçant d'emblée la définition qu'en donne Éric. Disons donc seulement que le templum est une portion d'espace, bien délimitée et inaccessible pour nous, hors de notre pouvoir, et que nous scrutons avec une attention particulière, car il importe pour notre devenir. Quand j'ai lu la définition d'Éric que je ne connaissais pas, j'ai cru qu'il s'agissait littéralement de nos écrans. Mais ce n'est pas le cas. Éric entend le templum numérique dans une acception large et abstraite (abstraite au sens où en mathématiques une structure « abstraite » peut prendre différents contenus). Marcello finira par refuser le terme de « templum », en distinguant la façon dont se délimitent l'espace numérique et le « templum ». La question est bien de savoir dans quelle mesure on peut faire bouger le templum et s'il est hors de notre pouvoir. Marcello me semble être plus optimiste qu'Éric. Le premier défend une conception dynamique de l'espace numérique, sur laquelle nous pouvons agir, alors que le second introduit à plusieurs reprises de nouveaux éléments, sous la forme d'images, ou d'arguments explicites, qui viennent repousser ce templum hors de la portée de nos gestes.

C'est du reste Marcello qui introduit le terme d'espace numérique en réponse au *templum* d'Éric. Oui c'est peut-être le cœur de leur discussion : *templum* versus espace. Et Marcello aurait en partie convaincu Éric. Ou alors, sans que l'on s'en rende forcément compte, l'espace lui-même serait devenu (tout à fait discrètement) *templum* : un *templum* d'autant inaccessible que le geste qui le délimite est devenu invisible.

Si je tiens au mot « *templum* », c'est aussi qu'il marquerait, dès cette première phrase de la préface, ce qu'il y a de spécifique dans les réflexions d'Éric et Marcello. Éric insiste dans l'un des premiers messages sur la nécessité de confronter le numérique à des phénomènes de longue durée, l'ouvrir à la comparaison sur une large échelle de temps.

Le philosophe qui s'attaque au numérique est forcément coincé entre l'informaticien (qui sait de quoi il parle) et le sociologue. Marcello semble être plus versé dans l'informatique qu'Éric. En fait, il voit dans l'informatique la seule façon de sortir de la caverne platonicienne, dont Éric pense qu'elle s'est déjà écroulée. Néanmoins, Marcello parle de l'informatique de l'extérieur, lui-même est philosophe on l'a vu, et en tant que tel, en se reconnaissant pour tel, il accepte n'avoir qu'une connaissance et une pratique, incomplètes ou parcellaires, de son objet.

Le sociologue ne connaît pas son objet, le numérique en l'occurrence, mieux que le philosophe, mais il entend étudier empiriquement, et d'après certains protocoles, l'effet de cet objet sur la société, les humains. Or de quoi, et comment, peut parler le philosophe s'il doit reconnaître ne pas bien connaître son objet ni empiriquement son effet sur nous? C'est un problème auquel est confronté tout discours philosophique sur la technologie. Certes le philosophe peut avoir des connaissances en informatique

et utiliser des études sociologiques, mais il est supposé les prendre dans un discours qui ne se confond ni avec l'informatique ni avec la sociologie. Il faut bien le dire, le lieu philosophique est étroit. Mais justement, à cette difficulté, Éric et Marcello proposent une réponse : s'attaquer au numérique par des comparaisons, avec des concepts et des images issus de la littérature, de l'histoire philosophique, des arts, et sur des durées qui dépassent largement celles de la sociologie. C'est une sorte de variation imaginaire comme celles que propose Husserl dans sa phénoménologie, et par laquelle il s'agit d'interroger l'essence des concepts contemporains.

C'est pourquoi je veux souligner qu'il s'agit bien de philosophie du numérique, et le mot *templum* même s'ils l'ont abandonné, et si la confrontation à l'espace me semble faire le cœur de leur *dialogue*, manifeste bien cette temporalité longue. Donc je ne veux pas y renoncer. Je veux tout au contraire insister : philosophes, *dialogue*, *templum versus* espace.

J'ai depuis longtemps renoncé à écrire le texte que je projetais au début de la matinée. L'aiguille de la pendule a tourné... À l'heure qu'il est, la meilleure façon d'insister serait de ne rien dire d'autre :

*Deux philosophes dialoguent autour du (templum/ espace) numérique.*

# Le *templum* Google

*Subject : L'espace numérique*

*Date : 17 Sep 2015 08 :38*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Marcello,

J'envoie ce message à ton adresse institutionnelle, pas à ton adresse gmail. Cela en fait-il un message plus officiel? C'est surtout ce que tu m'as dit hier qui finalement m'a conduit à faire ce choix. Tu as lu avec attention ce que personne ne lit jamais : le contrat avec Goog, et il semblerait donc que tout texte passant dans l'espace Goog lui appartiendrait. Essayons alors de les (qui est ce « les »?) priver de ce message, de garder privés ce texte et sa réponse. Je veux dire de les en « priver ».

Tu sais que les devins de l'Antiquité romaine avaient pour habitude de tracer du bout de leur bâton un espace dans le ciel et tout ce qui passerait alors par cet espace (oiseau, nuage, astéroïde) deviendrait un signe à déchiffrer. Cet espace momentanément sacré, ils l'appelaient « *templum* ». Un temple n'est pas seulement cette construction impressionnante que les touristes visitent encore après des

siècles; c'était aussi un morceau de ciel. Est-ce que l'espace Goog serait du même type?  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 17 Sep 2015 09 :25*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

Tu ne peux pas savoir si tu es en train de passer dans le ciel de Google ou non, car tu ne peux pas savoir si mon adresse institutionnelle est acheminée vers gmail. C'est la première différence par rapport à l'espace sacré dont tu parles : la sacralité de ce dernier est déterminée par le geste du sacerdoce, la « sacralité » de l'espace Google par des règles qui sont plutôt imposées par la plateforme elle-même.

D'ailleurs, afin de te donner une réponse plus précise, je suis tout de suite allé chercher ces conditions d'utilisation pour les relire. J'ai cherché avec <https://duckduckgo.com> — un moteur de recherche alternatif, car je ne veux plus utiliser Google — « google conditions d'utilisation ». J'ai cliqué sur le premier résultat (<https://google.com/intl/fr-CA/policies/terms/>) et suis tombé sur une erreur 404 — oui, ça existe encore. C'est comme s'il y avait une dimension ésotérique par rapport aux dispositifs normatifs, qui ne doivent pas pouvoir être interprétés par tout le monde — c'est la même chose pour l'espace sacré, n'est-ce pas? La question est donc : qui établit les règles qui norment et structurent l'espace? Ces règles, sont-elles toujours intelligibles? Par qui?  
marcello

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 17 Sep 2015 11 :41*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Marcello,

La tentation est forte de répondre rapidement et je vois déjà certaines choses que je pourrais articuler et certaines questions à te poser. Mais ce serait céder tout de suite à la tentation favorite de « l'espace » numérique : faire fonctionner la temporalité à flux tendu. Je te propose plutôt un flux détendu (à tous les sens du terme). Règle numéro Un donc : pas plus d'un courriel par jour (ce courriel-ci est déjà une transgression de la règle énoncée : j'aurais pu attendre demain avant de te l'envoyer, mais la tentation de l'auto-transgression immédiate est trop forte. Nous aurons l'occasion, je pense, de reparler du désir).

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 18 Sep 2015 09 :09*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Marcello,

En effet je ne peux contrôler le message envoyé ni être sûr qu'il ne débarque pas aussi à une autre adresse. C'est certainement une des caractéristiques de l'espace numérique. La bonne vieille poste pouvait égarer nos anciennes lettres, mais pas faire rebondir nos messages d'adresse en adresse. L'essor du service postal organisé apparaît en même temps que se développe la physique des plans inclinés et des chocs. C'est une autre physique qui accompagne l'effervescence numérique. La pesante



masse de fer lâchée du haut d'un plan incliné tombait directement à l'adresse indiquée; la petite balle lumineuse en caoutchouc, avec laquelle mes enfants jouaient il y a quelques années, rebondit en tous sens avec une facilité déconcertante.

Cependant, l'espace numérique est aussi celui de la confiance (par définition facilement trompée) : je suis sûr que tu as veillé à ce que ton adresse institutionnelle soit sans renvoi possible à ton gmail, c'est donc question de confiance dans un savoir manipuler (ce qui veut dire surtout : savoir ne pas se faire manipuler). Quant à Goog, j'ai beau savoir que je ne sais rien de son algorithme de recherche, je lui fais tacitement confiance pour trouver ce qui m'intéresse. Je sais que, réciproquement, Goog s'intéresse à moi.

Le moteur duckduckgo.com, dont tu me parles, fait de sa non-traque individuelle un argument de vente. J'aime bien leurs résultats sur un menu déroulant et non par pages successives comme Goog, qui d'office sépare les premiers « bons » résultats des suivants que l'on ne va jamais regarder. Par contre, cette idée que « nous ne vous fichons pas dans nos dossiers clients, donc nous sommes meilleurs que Goog » me laisse sceptique : dans le *templum*, nous voulons que les oiseaux qui passent de manière parfaitement contingente nous parlent à nous et deviennent un accès à notre avenir. Conserver l'historique de nos accès passés pour mieux organiser notre avenir, telle est aussi la séduction du Temple Goog. Il ne s'agit pas, avec les moteurs de recherche, d'en savoir plus sur le monde, mais que le monde en sache plus sur nous : les réseaux de convivialité exacerbée en ont simplement redéployé autrement l'impeccable logique. C'est pourquoi il me semble que la sacralité n'a pas disparu de notre univers numérique. On peut certes s'enthousiasmer pour la

contingence et l'éphémère (voir l'appli Snapchat, qui gère des envois de messages ou de documents à durée d'accès limitée) : c'est une variante de cette sacralité temporelle de l'accès. Et pour donner une réponse déplacée à ton excellente question marxiste : qui établit les règles qui norment l'espace numérique? Je dirais : ceux/celles qui gèrent les accès. Le *templum* ne rend pas simplement visible ce qui passe dans son espace, il rend surtout attentifs les devins qui les guettent et doivent les interpréter. Gérer les accès, c'est définir des régimes d'attention...

À toi la balle.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 19 Sep 2015 15 :30*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

oui, l'espace numérique est un espace de la confiance, comme n'importe quel autre espace. La question est : pourquoi faisons-nous confiance à Google? Pourquoi faisons-nous confiance au devin? Ou pourquoi faisons-nous confiance à l'État — très peu, de mon côté.

Hannah Arendt définissait l'autorité comme la qualité d'inspirer confiance sans violence et sans argumentation. En d'autres mots, obliger quelqu'un à faire ce qu'on dit ne signifie pas avoir de l'autorité — les états totalitaires manquent d'autorité, selon Arendt.

Mais aussi, convaincre quelqu'un de nous écouter en lui démontrant rationnellement le bien-fondé de notre demande, ce n'est pas avoir de l'autorité. En effet, Google a de l'autorité, car nous lui faisons confiance sans besoin qu'il nous force et sans besoin qu'il nous démontre qu'il a

raison — personne ne connaît vraiment le fonctionnement du PageRank ni les conditions d'utilisation. Mais alors, d'où vient cette confiance ?

Il me semble que la confiance dépende d'une certaine compréhension — ou intuition — de l'espace — oui, je reviens à la question de l'espace. Je m'explique : un enfant sait que ses parents ont raison à la maison, que son maître a raison à l'école, et que ses grands-parents ont raison chez eux. Je respecte les lois canadiennes au Canada et les lois italiennes en Italie — même si elles sont basées sur des principes différents, principes que, par ailleurs, je peux ne pas bien connaître. J'ai confiance dans les recommandations de lecture d'un spécialiste du XVIIe quand je suis dans le domaine universitaire. Quand je suis sur le web, j'ai confiance dans les résultats de Google. Ces résultats sont les plus pertinents car ils sont en même temps le fruit d'une série de valeurs qui caractérisent l'espace numérique et aussi les causes qui ont produit ces valeurs. Google à la fois norme l'espace numérique en le définissant et il donne ensuite la réponse la plus pertinente aux questions posées par ses normes. En d'autres termes : la structure de l'espace est en même temps le fondement et le résultat de la confiance.

Bien évidemment, j'entends ici, par « espace », quelque chose d'assez complexe : un ensemble de relations, mais aussi l'ensemble des valeurs implicites dans ces relations. À propos de cet espace, Foucault disait, dans sa conférence sur les espaces autres, qu'il était peut-être « encore sacralisé ». Je cite : « Peut-être notre vie est-elle encore commandée par un certain nombre d'oppositions auxquelles on ne peut pas toucher, auxquelles l'institution et la pratique n'ont pas encore osé porter atteinte : des oppositions que nous admettons comme toutes données : par exemple, entre l'espace privé et l'espace public, entre

l'espace de la famille et l'espace social, entre l'espace culturel et l'espace utile, entre l'espace des loisirs et l'espace de travail; toutes sont animées encore par une sourde sacralisation. » La sacralité est le fait d'accepter que certaines structures ne puissent pas être mises en question — personne ne dira au devin qu'il a mal tracé son cercle avec son bâton, n'est-ce pas ?

Mais ce qui arrive dans l'espace numérique, c'est que justement on met en question et on change radicalement ces oppositions dont parlait Foucault.

Peut-on encore parler d'espace privé et d'espace public ? De différence entre espace de travail et de loisir ?

Et donc : peut-on faire confiance à un espace qui a changé les structures qui nous inspiraient la confiance ?

marcello

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 20 Sep 2015 08 :17*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Marcello,

Ta réponse soulève plusieurs problèmes importants.

Le premier est celui de la confiance et de l'autorité, qui rejoint celui du *templum* avec lequel j'avais lancé notre investigation. Il y a un côté autoréférentiel et autopéformatif du rituel qui est toujours assez mystérieux. Comment fonde-t-on la confiance ou l'autorité ? Je crois que la question du fondement ou de l'origine est une fausse question si l'on recherche une cause. Ici le démontage de ce genre de mythologie par Wittgenstein reste toujours instructif. Le *templum* est d'abord un geste avant de devenir murs, toits et colonnes. En séparant une partie du ciel de son ensemble, l'haruspice marque une attention

particulière, une déférence aussi envers les messages qui vont le traverser et qu'il attend. C'est un geste de respect et d'attente qui fait du « temple » un espace et un temps d'attention. Mais on conçoit alors qu'un rituel produise des effets attendus comme par autoréférence ou autoperformance : on n'engendre pas des effets espérés grâce au rituel, le rituel exprime les gestes d'attente qui focalisent ainsi l'attention sur certains effets (plutôt que d'autres) que l'on interprétera ensuite comme réalisation (les effets attendus seront perçus comme ceux que l'on attendait parce qu'on s'est d'abord mis à les attendre, c'est-à-dire à être attentif à interpréter ce qui arrive comme ce qui était attendu).

C'est pourquoi le rituel ne marche pas avec ceux qui n'y « croient » pas, car ils restent inattentifs ou méfiants, voire attendent justement autre chose que ce que le rituel indiquait. Leur « scepticisme » les isole du rituel, leur fait rater le contexte d'attention qui est ainsi créé — contexte qui crée en même temps du lien entre les acteurs du rituel. Car on n'attend jamais seul et on n'est pas attentif dans une parfaite solitude, d'où le facteur intégrateur du rituel. L'attention dirigée (le script n'est qu'un soutien provisoire et toujours variable) est attention aux autres dans la performance, aux relations tressées par le rituel. La véritable performance du rituel, c'est le lien social lui-même. Autrement dit, ce n'est ni la fonction symbolique (expression des valeurs et des conceptions culturelles du groupe) ni la fonction sociologique (définition des frontières du groupe, résolution de conflits, attribution de statuts, effets cathartiques, etc.) qui comptent le plus, mais antérieurement à elles, le sentiment des relations et la construction d'une attention.

En quoi cela importe pour notre réflexion sur l'espace numérique? Cela nous fait comprendre que cet espace ne

fonde pas la confiance des acteurs, mais que le lien social construit par certains rituels de demandes et de réponses crée une chorégraphie à partir de laquelle un espace est défini. Il faut partir des gestes des acteurs.

Or, le grand intérêt des moteurs de recherche comme Goog et du type d'espace possible avec le numérique est que ce sont les gestes, les liens créés par les acteurs eux-mêmes qui sont « reflétés » dans leur ordre d'apparition sur l'écran. Ce reflet est, bien sûr, une construction de l'algorithme. Mais, comme tu le dis très justement, un espace est à la fois un ensemble de relations et les valeurs allouées à ou créées par ces relations. L'intérêt ou le problème de l'espace numérique est qu'il met en scène cette construction de l'espace et assure ainsi d'autant mieux sa valeur (donc la confiance).

Un second problème porte sur le changement de sacralité (et de régime de confiance). Cela ouvre une immense question : comment change-t-on de régime de sacralité si celle-ci est autoperformative? Il faut, je crois, deux éléments : un bouleversement socio-politique et des opportunités techniques.

Puisque j'ai pris l'exemple du *templum* (un peu par hasard), progressons dans l'histoire : l'écrasement des Juifs dans la guerre qui les oppose aux Romains dans les années 66-70 après J.-C. et la destruction du Temple de Jérusalem. Les différentes tribus juives sont politiquement démolies à l'instar de leur temple. Qu'est-ce qui va remplacer le temple public? Le temple intérieur du Talmud, d'abord oral, puis écrit dès le IIe siècle (je vais très vite!). On assiste en effet à un redéploiement des rituels vers une herméneutique sacrée et une ascèse personnelle : une nouvelle caste se forme, ceux que l'on va appeler les « rabbins » avec l'institution d'écoles d'exégèse qui sont aussi des « écoles de sainteté ». Les opportunités

techniques sont à la fois celles qu'offrent le commentaire oral et surtout la transcription écrite comme support de nouvelles exégèses. Mais aussi (la contemporanéité est frappante), les techniques de soi ascétique (qu'analyse Foucault) du côté des Romains et des chrétiens. La machine rabbinique se greffe institutionnellement sur cette nouvelle forme de transmission par l'exemple de soi et par la lecture herméneutique (dont l'algorithme de décryptage peut parfois rester secret...) — un peu comme le temple Goog sur la transmission électronique et les valeurs démocratiques?

La sacralité de l'espace numérique doit au moins être analysée sur les mêmes bases : les bouleversements socio-politiques de l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui sont assez évidents et les opportunités techniques aussi. Qu'est-ce que cela nous apprend sur l'espace numérique? Au moins, que pour l'analyser, il faut prendre des phénomènes de longue durée et l'ouvrir à des comparaisons. Loin d'être un espace laïc et démocratique, libertaire et jubilant, l'espace numérique est défini par une nouvelle figure du sacré et par de nouveaux rituels à étudier.

Puisqu'il nous faut des comparaisons, tu m'as dit que tu faisais volontiers une analogie entre l'espace numérique et l'espace pornographique. Peux-tu m'en dire plus? Ça m'intrigue.

eric

# Propriété, jouissance et pornographie

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 21 Sep 2015 08 :12*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

avant de commencer ma comparaison entre l'espace numérique et l'espace pornographique, je souhaiterais reprendre deux points de ton discours qui me semblent fondamentaux.

Le premier est la question des pratiques collectives, le second est le fait que pour comprendre le numérique, il faut l'inscrire dans un mouvement de longue — ou très longue — durée.

Tu dis, très justement, que l'on ne peut pas penser que les règles et les valeurs d'un espace soient produites de façon linéaire. En d'autres mots, il n'y a pas un acteur —



comme Google — qui crée les règles et les structures et qui les impose. Tu critiques donc la mythologie de l'origine. C'est exactement cela que j'essaie de décrire avec le mot « éditorialisation ». Pour donner une définition rapide : l'éditorialisation est l'ensemble des dynamiques qui structurent l'espace numérique. Ces dynamiques dérivent de l'interaction des actions individuelles et collectives avec les environnements numériques. L'éditorialisation exprime ce que tu décris en termes de « performance ». L'interaction des pratiques de groupe et des dispositifs technologiques — les plateformes, les algorithmes, les structures hypertextuelles, l'ergonomie... — donne lieu à l'espace numérique, à ses règles et à ses valeurs. Le fait que les résultats Google sont perçus comme fiables est dû à son algorithme, à son graphisme, au moment historique et culturel où Google a été créé, à son arrimage avec le web dans son ensemble, mais aussi aux pratiques qui se sont greffées sur Google, au fait que des groupes de personnes l'utilisent d'une manière particulière. Bien évidemment, sans ces pratiques, il n'y aurait pas de confiance, mais surtout, il n'y aurait pas de Google. Très souvent, on remarque aussi que les pratiques détournent l'idée initiale d'une plateforme - c'est le cas de Facebook, né pour mettre en réseau des étudiants de la même université et devenu un réseau social global où des entreprises ont leur page à des fins publicitaires et où des écrivains construisent des profils imaginaires.

Le second point important — et lié à ce premier — est que pour comprendre le numérique, on doit l'inscrire dans une histoire de longue durée. Tu parles de l'après-guerre, mais bien évidemment, on pourrait remonter beaucoup plus loin. Il me semble qu'il y a des tendances culturelles dont on peut retracer une histoire millénaire et que ces tendances — présentes en mesure plus ou

moins forte dans toute notre histoire — se concentrent dans des cultures déterminées. C'est cette concentration qui distingue une culture d'une autre. Il n'y a pas une « révolution » numérique. Le numérique reprend des idées et des structures qui individuellement existent depuis très longtemps ; ce qui change, c'est que la culture numérique met ces tendances ensemble. Et alors, par exemple, une certaine idée de réseau — qu'on retrouve chez les Romains, dans leur volonté de produire un réseau routier centralisé et chez les Anglais de la *canalmania* ou de la *railwaymania* —, ou une certaine idée de classement — à partir d'Aristote, en passant par les bibliothèques alexandrines, jusqu'aux idées de Vannevar Bush et son Memex en 1945 et ensuite à Ted Nelson et son Complex en 1965 —, ou encore un certain questionnement des rapports de visibilité — qui parcourt peut-être l'histoire de nos sociétés depuis leurs débuts — deviennent particulièrement centraux dans la culture numérique.

Et nous voilà arrivés à la question de l'espace pornographique. Beatriz Preciado, dans son *Pornotopie*, montre que *Playboy*, dans les années 1950, commence à proposer un modèle d'espace architectural différent. Dans les pages de *Playboy*, on trouve souvent des images d'appartements et de décoration intérieure : on présente l'appartement du célibataire libre sexuellement, et cet appartement restructure les règles de visibilité qui caractérisent l'espace de la *middle class* américaine de l'époque. La maison de banlieue du couple hétérosexuel était basée sur une division nette du visible et de l'invisible : l'espace privé est très bien séparé de l'espace public, l'espace du travail bien séparé de l'espace du loisir, l'espace de la veille de celui du sommeil. La femme est une créature d'intérieur, elle habite l'espace privé du foyer et en garantit l'intimité. L'extérieur est l'espace de l'homme, du travail, du public. Même à

l'intérieur de la maison, ces principes sont respectés ; il y a une hiérarchisation de la visibilité : du salon à la chambre à coucher, une série d'espaces dont la fonction est bien définie, et dont les conditions de visibilité sont caractérisées par un certain degré d'intimité — un salon plus ouvert vers l'extérieur, une chambre fermée. L'appartement du play-boy ne respecte pas ces divisions. Il se trouve au centre-ville — lieu de travail et de mouvement —, et ses espaces sont mélangés et hybrides. La cuisine est ouverte, la chambre et le salon sont une seule pièce, on passe sans solution de continuité du travail au loisir — de la position verticale à la position horizontale, et donc, d'un rapport de travail à une relation intime, voire sexuelle. L'exemple le plus poussé de cette organisation de l'espace est le lit rotatif du créateur de *Playboy* (Hugh Hefner) : lit depuis lequel, toujours en peignoir, il travaille, il joue, il s'amuse, il baise — sans qu'il y ait une véritable distinction entre ces activités. La pornotopie est cet espace où les conditions de visibilité — et, en général, toutes les valeurs qui en dérivent — sont bouleversées et organisées autrement. On peut tracer un parallèle avec la réorganisation des structures de visibilité du numérique : un espace où la différence entre public et privé ne semble plus fonctionner et où semble régner un impératif de visibilité absolue. Or, souvent on critique le numérique en disant qu'il est désorganisé, justement parce qu'il mélange des catégories qui sont bien séparées dans l'espace prénumérique. Il me semble que cela n'est pas vrai : le numérique change les structures spatiales, mais en en créant des nouvelles. Comme l'espace pornographique, le numérique est régi par des règles de visibilité différentes, mais il s'agit bien de règles et non d'anarchie. On pourrait — comme tu le suggères — remonter aux années 1950 — comme le fait Preciado — pour retrouver l'« origine » de ces structures. Ou alors,

bien plus loin : à Sade? Ou aux magnifiques fresques de Pompei? Je te laisse continuer mon jeu.  
marcello

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 24 Sep 2015 01 :29*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Marcello,

Nous nous entendons donc sur des points de méthode. Voilà qui est peut-être dangereux : nous n'allons pouvoir diverger que sur des points de détail des interprétations. Mais comme Dieu (ou le Diable, je ne sais jamais lequel des deux y habite) est dans les détails, nous avons du chemin devant nous. Cela dit, pour ce qui est des comparaisons (et pour rester dans les références infernales), le démon de l'analogie est une tentation à laquelle il faut parfois savoir céder, tout en en mesurant les effets.

Ta proposition du concept d'éditorialisation (avec son suffixe dynamique) pour éviter les mythologies de la causalité et de l'origine me paraît utile. Éditer vient, comme tu le sais, d'*ekdosis* qui signifiait, dans la Grèce antique, la cession à autrui d'une chose ou d'une personne sur laquelle on avait des droits, d'où l'idée de rendre public (de « donner » au public, comme on le dit souvent au XVIIe siècle) ce qui relevait des particuliers. La notion est d'abord juridique et économique : on donne sa fille en mariage, on prête de l'argent, on passe un marché. On peut aussi l'utiliser pour un échange politique d'amitié (en ces temps où l'amitié avait une portée collective et non seulement privée). On en vient ensuite à parler de ces étranges gestes : composer un texte, le faire copier et le diffuser, comme d'une *ekdosis*, — proche de répandre un

bruit, lancer une rumeur. Le numérique brouillerait alors les cartes du privé et du public? Je ne le crois pas. Je reviendrai sur ta pornotopie et sur les questions de droit et de (dé)possession. Pour le moment, je voudrais voir les limites d'une comparaison. Tu insistes beaucoup sur ces rapports public/privé. Et ce sont en effet des questions importantes. Mais il faut mesurer le fait que cette division a elle aussi une histoire. Le sens que pouvaient lui donner les Romains, par exemple, est exactement inverse. Et c'est sans doute de la déperdition de la Tradition (comme énergie sociale) qu'à la fin du Moyen Âge ou à la Renaissance, elle tend à s'imposer. L'intérêt de cette remarque réside simplement en ceci : nous pouvons parfaitement imaginer et vivre dans un espace social où cette division n'est pas déterminante. Appelons « espace numérique » cet espace non structuré par la division moderne du privé et du public. La comparaison avec la pornotopie est intéressante, non je crois par la subversion public/privé, mais par l'insistance sur l'architecture : c'est la folie d'un lieu qui rend indistincts les usages de la cuisine et de la chambre qui attire d'abord, plus encore que les corps qui s'y donnent à voir (qui sont « édités »). Mais se servir d'une cuisine pour apprêter des corps, ouvrir les espaces séparés de la maison bourgeoise, permet seulement d'y rester pour ceux qui peuvent se le payer ou de l'offrir aux regards des curieux comme spectacle. L'espace numérique n'en a plus besoin. Je te laisse répondre à cela, je reprendrai plus tard ta suggestion d'aller voir du côté de Sade ce qui se passe.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 25 Sep 2015 07 :36*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

bien joué sur la question du privé et du public. Bien évidemment c'est une distinction historique. Le détail sur lequel nous ne sommes pas d'accord est peut-être le fait que de mon côté, je continue à penser que cette non-distinction est l'une des raisons pour lesquelles l'espace numérique pose un problème institutionnel. Bien sûr, il y a eu, dans l'histoire, d'autres cultures qui ne faisaient pas la distinction ou qui la faisaient autrement — une différence radicale sur ce point distingue par exemple la culture chrétienne de la tradition judaïque —, mais les institutions de nos sociétés occidentales actuelles se basent sur une particulière interprétation de cette opposition et le numérique la met en cause. Comme je le disais dans mon précédent mail : le numérique n'invente peut-être rien de nouveau, mais il combine de façon assez inédite des traditions préexistantes. J'aime particulièrement ton discours sur l'édition. En effet, le suffixe dynamique d'éditorialisation est un moyen pour dire que cette aliénation d'un quelque chose — un objet? un contenu? un document? — est un processus ouvert. Dans le cas de l'édition, il s'agit de céder quelque chose à quelqu'un : par exemple un texte à une maison d'édition ou à un public. Dans le cas de l'éditorialisation, on cède quelque chose de façon plus ouverte, sans trop savoir à qui et à quoi. Par exemple : je cède mon image à la plateforme Facebook. Mais ensuite, cette image peut être reprise, republiée, modifiée, commentée à l'infini. La vie de l'objet est une cession continue, un passage de main en main, de plateforme en plateforme, d'usage en usage.

Le processus d'édition est toujours fini ; l'éditorialisation est une dynamique. Dans le cas de l'édition, le groupe de personnes à qui on cède le texte est un groupe défini — même après la publication, la diffusion est délimitée par le contrat. Dans le cas de l'éditorialisation, le processus continue. C'est la nature même de l'objet numérique qui le rend multipliable et qui détermine cette circulation. Ici aussi, on pourrait dire que même un livre imprimé pouvait être copié, piraté, repris et modifié. Et sans doute même un manuscrit. Mais il est indéniable que l'objet numérique l'est davantage — la différence n'est peut-être pas dans la qualité, mais dans la quantité. Copier un objet numérique ne demande aucun effort — la quantité d'énergie électrique demandée est vraiment négligeable, elle se rapproche sensiblement de 0. Copier un livre demande un effort et des frais.

C'est cette nature multiple des objets numériques qui caractérise les relations spatiales entre ces objets de façon particulière. Et alors oui, en effet, on pourrait dire que dans l'espace numérique, il n'y a pas besoin de montrer ce qui est caché, car tout circule sans besoin d'être montré. En même temps, il faut faire attention : cela n'est vrai qu'en principe... car il y a une différence fondamentale entre visibilité et accessibilité sur le web. Tout est potentiellement accessible, mais la plupart des contenus sont invisibles — il paraît que le web fréquenté représente le 5% des contenus potentiellement disponibles. On ne voit que ce qui est indexé, relayé, mis en avant, publicisé. Les dynamiques d'éditorialisation sont aussi responsables de cette visibilité : si je reprends un texte que tu as publié l'année dernière et que je le cite sur Twitter, je lui donne une nouvelle visibilité. Si je le copie-colle dans un post de mon blogue qui reçoit ensuite des commentaires, je redéfinis le sens de ton texte en le recontextualisant et je lui donne une vie

nouvelle et différente. Si Google indexe bien mon blogue et moins bien la plateforme où tu as publié ton article, ma copie devient plus importante que ton « original », etc. Encore, des dynamiques anciennes comme le monde, mais en même temps agencées de façon un peu particulière : une interaction de pratiques collectives, d'algorithmes, de plateformes, dans une spatialité et une temporalité structurées par une vitesse donnée...

Continuons donc notre réflexion en essayant d'identifier des analogies et de souligner des différences.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 25 Sep 2015 18 :47*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Marcello,

Tes réponses témoignent d'un remarquable art de la densité. J'ai l'impression qu'à chaque paragraphe il faudrait que je me lance dans 5 pages de frivoles explications. Mais je vais tâcher d'aller au plus court.

Sur le privé/public, il est certain que nos juridictions actuelles fonctionnent encore dessus. Cependant, d'une part, des catégories anachroniques peuvent être longtemps désespérément utilisées alors même qu'elles ne correspondent plus aux techniques et usages effectifs (l'inertie des structures institutionnelles et mentales), et d'autre part, je crois que la logique du numérique ne suscite pas seulement un trouble de l'opposition, un brouillage des frontières, mais un non-fonctionnement de ces oppositions (il faudra le temps que ça passe dans les structures, mais on peut faire confiance à la permanente inventivité des juristes). En tant qu'analystes, je crois qu'il faut montrer le bon exemple



et faire en sorte d'oublier cette opposition (cependant, j'admets que c'est une position radicale). Que mettre à la place? Je propose la notion de « jouissance ». Non, je ne suis pas en train de te faire le coup du porno généralisé! Comme tu le dis, la cession de droits dont je parlais est à penser sur le fond de la logique quantitative de l'éditorialisation numérique. Julien Gracq avait fait cette judicieuse remarque : chez Balzac, il n'y a pas de beauté de détail (comme il y en a chez Stendhal), mais son coup de génie tient à l'effet de masse qui change tout, y compris bien sûr la qualité. Il en va de même pour la démultiplication aisée des copies et leurs recontextualisations (qui peuvent, comme tu le dis avec une justesse imparable, devenir des originaux).

Là-dessus, deux points : le premier nous permet de repenser ce que c'est qu'un original. Un original n'est pas ce qui vient avant dans une chronologie factuelle, c'est ce qui vient avant dans une échelle de valeurs sociales (dont la chronologie factuelle dans une société fondée sur l'historicité des phénomènes) — et ça ne date pas d'aujourd'hui et du numérique : par exemple, une traduction latine de *Troilus and Criseyde* de Chaucer, faite au début du XVIIe siècle par Kinaston, imprime à gauche le texte latin et à droite le texte anglais. Or rituellement le texte à gauche, qu'on lit donc en premier, est l'original : ainsi, parce que le latin est une langue à valeur savante supérieure à l'anglais, la traduction devient l'original; aujourd'hui on fait des *blurbs* au dos d'un livre, à l'époque on avait des poètes et des commentateurs qui faisaient la publicité du bouquin, et un de ceux-là déclare sans détour : « Translation will become The original [...] None Sees Chaucer but in Kinaston. »

Le deuxième point concerne la quantité : tu le notes très bien, la question est alors non celle de la disponibilité ou

de la visibilité, mais celle de l'accessibilité. Or, qui décide l'accès est en situation de pouvoir (d'où le temple Goog par exemple). Les archives (question que nous reprendrons certainement) dont on dit qu'elles sont toujours immédiatement présentes dans l'espace numérique, d'abord ne le sont pas toutes intégralement, et même si elles l'étaient, ne sont pas accessibles immédiatement : il faut des médiations (à commencer par les algorithmes secrets des moteurs de recherche) qui classent, orientent et hiérarchisent.

Je peux donc maintenant revenir à ce que tu attends, frémissant d'impatience, et que j'ai sciemment retardé comme tout bon opérateur érotique (une érotique du savoir bien sûr), à savoir la jouissance. Et, pour cela, partons non vers la cuisine du porno, mais vers le boudoir sadien. Précision importante pour parler de Sade : ne le confondons pas avec les libertins dont il raconte/ imagine les aventures sexuelles et les discours philosophiques. Dans *La philosophie dans le boudoir*, ses libertins investissent un lieu intime et féminin (non, pas seulement celui auquel tu penses) qui est le « boudoir » avec cet appareil phallique (en tous les cas à l'époque) qu'est le discours philosophique. Or, une note de bas de page précise un point important : nous n'avons aucun droit de lier un objet de désir à nous de façon permanente (par le mariage, par exemple, qui nous en ferait les propriétaires), mais nous avons le droit d'en jouir momentanément. Voici ce qu'il dit : « je n'ai nul droit à la propriété de cette fontaine que je rencontre dans mon chemin, mais j'ai des droits certains à sa jouissance [...] ; je n'ai de même aucun droit réel à la propriété de telle ou telle femme, mais j'en ai d'incontestables à sa jouissance. » Cette distinction vient du droit romain et nous la connaissons encore : je peux aliéner un de mes biens et en donner la « nue propriété » à mes enfants

tout en en conservant la jouissance jusqu'à ma mort ou je peux l'aliéner en le louant, auquel cas j'en conserve la pleine propriété mais plus la jouissance. Sade se sert de cette distinction juridique importante pour écarter toute idée de propriété des corps (donc pas le moindre esclavage sexuel dans ce libertinage-là) et pour favoriser en plus un concept dont on imagine bien son attrait pour lui : jouir. De même que la distinction public/privé n'offre plus d'intérêt pour l'espace numérique, de même devrait-on la remplacer par la distinction propriété/jouissance. Le principe de démultiplication même des objets de jouissance s'inscrit parfaitement dans l'univers des libertins mis en scène par Sade. Et l'on pourrait alors repenser l'accessibilité sur le fond de ces jouissances : je jouis de tous mes accès à la fontaine du savoir numérique. Cependant, de même que le monde clos et hyper-structuré des libertins est aussi un lieu de retrait du monde ordinaire qui suppose l'exercice d'un pouvoir, de même la liberté *a priori* de jouir de tout lien est en fait contrôlée par des instances qui m'échappent.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 26 Sep 2015 09 :14*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

la densité, hélas, est un défaut : aujourd'hui, tout coule — oui, *panta rhei* — et ce qui est trop dense et ne coule pas a du mal à exister! — j'aime de temps en temps faire mon réactionnaire, on ne peut pas toujours être progressiste. J'essaie alors d'être plus frivole et de rester dans la jouissance. Est-elle frivole, par ailleurs? Est-ce qu'elle empêche l'approfondissement? Tu parles de l'opposition

entre propriété et jouissance : il me semble que Sade critique la propriété et imagine un monde qui ne serait fait que de jouissance — au moins dans les rapports entre personnes. Se marier est mal, car on cède notre personne — dit-il aux femmes. Mais est-ce que la relation de jouissance empêche la profondeur? Dans le monde numérique, c'est ce que voudrait une vulgate selon laquelle tout est flânerie et rien n'est étude sur le web. Nicholas Carr parlait de cela en disant que le web nous rend bêtes car la multiplication des contenus détruit notre capacité à rester concentrés sur un contenu précis. Il concluait qu'on n'est plus capables d'une lecture critique. Je ne suis pas d'accord, mais sans doute faut-il se poser la question, non?

Et encore : est-ce qu'il s'agit d'une véritable suppression de la propriété ou alors il y a encore des grands propriétaires? Justement, les plateformes comme Facebook ou Google s'emparent de nos données et ne se limitent pas à en jouir. Elles s'en emparent du moment où elles peuvent les vendre — par exemple à des fins publicitaires. Le problème est peut-être de comprendre la nature de l'objet dont on parle : de quoi la propriété d'un objet numérique est-elle propriété? De quoi la jouissance est-elle jouissance? Jouir d'un corps, c'est bénéficier d'une chose unique dans l'espace et dans le temps — même si peut-être chez Sade le corps se multiplie dans la prolifération des désirs... Ce que je veux dire est qu'il y a une seule manifestation du corps dont je jouis au moment où j'en jouis. L'appartement dont je peux céder la jouissance est un appartement : on peut y vivre à plusieurs, mais ça reste un seul appartement. La copie d'un livre papier respecte le même paradigme. Mais *quid* d'un livre numérique? Le fait qu'il n'y a plus d'original fait en sorte qu'on puisse multiplier la jouissance, n'est-ce pas? La propriété, donc, serait une sorte de prise en otage des objets? Une façon de les faire disparaître dans

toutes leurs manifestations et copies? Ou alors, comme tu le suggères, la propriété serait la capacité de contrôler l'ensemble des dynamiques de jouissance? Google, qui contrôle et enregistre tous nos comportements, serait en train de devenir un grand propriétaire des documents dont il cède la jouissance? Structure étrange, étant donné que Google jouit des documents qu'il met à notre disposition sans jamais en être le propriétaire — il prend les contenus chez les producteurs à partir du principe du droit illimité de jouissance. Mais de fait, ensuite, n'en devient-il pas le propriétaire?

Et pour revenir à la question qui nous préoccupait dans les courriels précédents : y a-t-il un rapport entre propriété et autorité? J'attends d'être aguiché par tes réponses.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 26 Sep 2015 11 :45*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Marcello,

Loin de condamner la densité, j'exprimais mon admiration. Et quand je parviens moi-même à une certaine densité, j'en suis content. Cela dit, je ne crois pas devoir opposer densité et frivolité. J'avais d'ailleurs conçu notre échange comme une conversation à « flux détendu ». J'aime beaucoup me référer à ce grand stylisticien qu'est Yannick Noah : pour lui, Federer ne frappe pas moins fort que ses grands adversaires, simplement, il joue « relâché ». Les coups denses et puissants portent, mais ils paraissent fluides. Les autres tennismen nous offrent le spectacle de leur force; nous aimons Federer parce qu'il a l'air de s'effacer derrière son coup. Les immenses gifles qu'il donne à ses balles

ressemblent à des caresses. Nous pouvons nous en inspirer pour trouver à la fois densité et légèreté. Il y a de toute façon un éloge de la frivolité qu'il est possible de faire de Montaigne et Madeleine de Scudéry à Derrida en passant par Condillac et Diderot.

Ainsi, Carr ou d'autres qui se lamentent sur les méfaits du web sont des esprits chagrins qui me paraissent mal évaluer les enjeux (peut-être parce qu'ils cèdent aux passions tristes et oublient la densité potentielle du frivole). Ils voient dans le web la perte de l'Humanisme lettré et des Lumières critiques. Essayons alors une comparaison avec le moment d'émergence de l'humanisme (car souvent ces contempteurs du temps présent, qui déplorent les richesses passées et perdues, ne déploient pas un grand sens de l'histoire...). L'humanisme, de Valla à Érasme, condamne la barbarie (les Goths, comme ils disent) de la scolastique, parce qu'elle empêche l'accès aux textes originaux par des gloses fourmillantes, des classements trop systématisants et des déploiements d'une logique qui semble fonctionner pour elle-même. Il est vrai que nombre de textes anciens sont redécouverts directement grâce à une fouille plus approfondie des monastères, mais surtout à la chute de Constantinople en 1453 qui provoque la fuite des savants byzantins avec leur bibliothèque. Cependant, l'opposition est d'autant plus marquée par les humanistes qu'elle fait partie d'une tradition de la compétition (la *disputatio* même des scolastiques!) qui repose sur un malentendu. Les scolastiques connaissent et apprécient les textes anciens comme les humanistes adorent gloser les textes qu'ils éditent. La différence fondamentale tient à la façon de considérer la production du savoir : d'un côté, trésor commun auquel chacun contribue à sa manière (au besoin par des gloses et des gloses de gloses) pour constituer une cathédrale du savoir (ceci n'est pas une élégante

image, Panofsky a montré combien l'organisation du savoir dans la scolastique fonctionnait de la même façon que la construction d'une cathédrale); d'un autre côté, travail de philologues qui corrigent les erreurs matérielles passées pour donner accès direct aux textes anciens comme si les manières de comprendre ces textes par des exégètes successifs n'offraient aucun intérêt et que l'on pouvait individuellement y accéder dans leur plénitude de sens (l'invention technique de l'imprimerie y aidant bien sûr matériellement comme le numérique aujourd'hui). S'il faut chercher du frivole, il n'y a guère de doute qu'il se trouve du côté des humanistes (d'où la résurgence de Cicéron et son sens des conversations érudites, intelligentes, fortes, tout en restant élégantes et sans lourdeur : le Federer de la pensée latine...).

Ce qui se joue aujourd'hui me paraît du même type. Carr est le Béda du XXI<sup>e</sup> siècle; ce qui te permet d'en être l'Érasme! Mais il faut compliquer l'affaire. La production de savoir sur le web fonctionne sur le modèle scolastique : construction collective, commentaires de commentaires, trésor commun qui fait autorité; autant que sur le modèle humaniste : non-contrôle d'une Église du savoir (qu'on appelle l'École, d'où les lamentations de la classe lettrée qui en possédait les ressources et les valeurs sociales) et accès direct aux textes et aux images qui font autorité. Tu vois, nous ne sommes pas sortis des processus d'autorité, mais avec aussi la nécessité de les considérer comme des processus d'autorisation (et parfois d'auto-autorisation). Ça se complique dans tous les sens.

Une comparaison aide à penser à condition de voir où elle devient boiteuse. C'est aussi la différence avec le tennis : boiter aide à penser, pas à gagner Wimbledon.

Alors retournons, pour finir ce trop long message, vers les questions de propriété, car elles aussi sont complexes

comme tu le montres : Goog est à la fois en jouissance de nos données personnelles et de nos savoirs généreusement distribués, tout en affichant auprès de ses financiers publicitaires une propriété (étant donné le contrat que nous ne lisons jamais et qui, de toute façon, change régulièrement!). Comment est-ce possible? Les libertins sadiens promouvaient une jouissance généralisée et une absence de propriété, certes, mais dans le cadre hautement régulé d'un retrait du monde. Ce n'est pas notre cas. Je disais que l'opposition public/privé ne me paraissait plus structurante (je dis bien « l'opposition »; il reste des espaces privés et des espaces publics reconnaissables). Pour la remplacer, une seule notion ne suffit pas. Je proposerais une variante : jouissance/appropriation. Qu'en dis-tu?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 27 Sep 2015 10 :36*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,  
 l'idée d'opposer jouissance et appropriation me semble intéressante pour deux raisons. En premier lieu parce qu'elle met l'accent sur le fait qu'il s'agit d'une action et non d'un état — comme dans le cas de la propriété. La propriété ne demande pas — ou pas forcément — une action, tandis que l'appropriation en est une. Dans le paradigme de la jouissance généralisée, il y a des acteurs qui s'emparent des contenus, avec un geste qui rappelle celui du sauvage de Rousseau traçant une limite autour de son champ en créant la propriété (je sais, je me contredis, mais attends). Du point de vue de l'appropriation, la propriété est un vol — comme le voulait l'ami Proudhon.



Mais ce vol peut être très créatif — je suis toujours partagé entre l'immense amour anarchiste pour le vol en tant qu'appropriation et sa dénonciation — toujours anarchiste — en tant que propriété. Peut-être pourrait-on dire que la propriété est une appropriation qui ne veut pas se reconnaître en tant que telle? En ce sens, le problème ne serait pas tellement le fait de délimiter un champ, mais d'interdire aux autres de faire la même chose — dans le même champ. Or cela était justifié pour les objets non numériques; ce qui suppose que l'appropriation implique la propriété dans l'espace non numérique. Mais les objets numériques étant multiples, l'appropriation n'implique plus la propriété. On peut s'approprier un objet numérique à plusieurs, sans que cela ne pose aucun problème. Nous pouvons tous nous approprier le même livre ou les mêmes données. Le vol, dans l'espace numérique, ne porte plus aucun préjugé à ceux qui se font voler — une synthèse hégélienne entre mon amour pour le vol et mon mépris pour la propriété! En second lieu, il me semble que l'idée d'appropriation insiste sur l'aspect créatif de l'action : ce n'est pas seulement le fait de tracer une délimitation — ceci est à moi —, mais de redéfinir l'objet en fonction du sujet qui se l'approprie. Ce qui est typiquement la caractéristique de toute éditorialisation : reprendre, s'approprier en changeant. Google s'approprie nos données parce qu'il les transforme en quelque chose d'autre. La question est de savoir s'il en devient pour autant le propriétaire. Et c'est là le problème : si on restait dans un jeu d'appropriation et de jouissance, tout irait bien. La difficulté est posée par les instances qui transforment l'appropriation en une interdiction de jouissance.

L'idée d'appropriation me pousse à faire un autre commentaire sur ton courriel : en effet, je suis d'accord sur l'idée que le web fonctionne avec une accumulation

de strates de textes qui fait penser à la scolastique. Le grand changement du numérique est de nous pousser à abandonner l'idée d'original telle que proposée — entre autres — par mon concitoyen Valla quand il s'interroge sur l'authenticité de la donation de Constantin. Dans l'espace numérique, comme dans l'espace du texte médiéval, il n'y a jamais d'original, mais juste une sédimentation de textes qui se superposent les uns sur les autres. Il n'y a pas une différence d'authenticité entre un poème et ses gloses, ses traductions ou ses reprises. Et c'est exactement ce qui se produit quand on copie une chanson pour l'utiliser dans une vidéo qui est ensuite reprise pour être parodiée et devenir un mème (« un élément ou un phénomène repris et décliné en masse sur internet », selon Wikipédia).

Pour finir, merci pour la comparaison avec Érasme, cela n'arrive pas tous les jours. Cette flatterie me pousse à lancer une autre thématique, pour compliquer encore plus notre échange : pour pouvoir être écouté, il faut savoir conquérir la bienveillance de l'auditoire — ce à quoi les bons orateurs, à partir de Lysias jusqu'à Cicéron, étaient très sensibles. Il me semble qu'il serait intéressant d'étudier les formes de *captatio benevolentiae* des grandes plateformes — ce qui nous ramènerait à la question de l'adresse qui t'intéresse particulièrement. Question : à qui s'adresse Google ? Est-ce qu'en étudiant l'adresse on peut mieux comprendre les dispositifs d'appropriation ? En d'autres mots : le fait que Google réussisse à s'emparer de nos données et à devenir un géant du web ne dépend-il pas, peut-être aussi, du fait qu'il sait nous captiver en s'adressant à nous ?

m

# Les pratiques mouvantes des Cro-Magnons

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 28 Sep 2015 09 :21*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Marcello,

L'adresse est en effet capitale. Si nous reconnaissons que nous sommes des êtres de relations (même dans le ventre de notre mère, souviens-toi, nous n'existions que par les relations qui nous faisaient), alors l'adresse est un problème d'ordre ontologique. L'enveloppe de notre peau, les baratins qu'on nous a racontés sur la conscience, les fausses gloires de l'individualité nous ont fait croire à notre existence personnelle en butte aux intérêts opposés des autres existants sur Terre. Mais sans ces existants nous n'existerions pas, ou si nous existions à l'écart, la Terre serait diablement ennuyeuse. Une fois reconnu le fait que

le je est un nous (et pas simplement un autre : nouvelle héroïsation du je dans la modernité fin-de-siècle), il reste en effet à savoir comment s'adresser et être adressé. Le service postal est d'intérêt général. Tu te rappelles (surtout toi Italien) l'importance des anges : administration postale céleste qui assurait l'adressage réciproque de Dieu et de ses abonnés. Google vit peut-être dans un monde sans Dieu, pour certains, avec Dieu, pour d'autres, mais en tous les cas il a repris à son compte un bon nombre de ses abonnés. La question qui me semble à poser est celle-ci : non à qui, mais comment s'adresser ? La bonne vieille *captatio benevolentiae* indique combien l'adressage peut devenir un appareil de capture. Et ce n'est pas seulement la bienveillance qui est visée (car elle suppose une supériorité implicite de l'adressé), c'est son amitié. Le modèle Facebook a si merveilleusement fonctionné parce qu'il a repris le principe social de l'amitié pratiqué jusqu'aux temps modernes (avant que la division privé/public, dont nous avons parlé, ne s'installe et que l'amitié soit virée au seul compte courant de l'intime). Mais c'est tout le rapport aux pratiques numériques qui doit être « *user friendly* ». Non seulement l'espace numérique devrait être égalitaire, mais il lui faut en plus être un lieu de réciprocités amicales ! Captation des affects... Comment s'adresser ? Puisque tu proposes de parler de Google, prenons un minuscule exemple dont j'aime le côté symbolique, mais il faudrait multiplier les angles d'approche. Google a tout récemment modifié son logo (ce n'est pas la première fois) en changeant deux éléments fondamentaux (des détails bien sûr). D'abord, la police de caractère : fin des lettres à empattement (style Times si fréquent sur Windows depuis les années 80) et adoption d'une typo plus ronde et géométrique, allant vers la Futura du Bauhaus que Ikea ou Canal+ ont adoptée, une typo à la fois joviale et épurée pour ceux qui aiment

(moi je la trouve faussement rondouillarde et fade, elle ressemble à François Hollande). On abandonne le « g » au dessin tourmenté et si suggestif au profit d'une lettre bêtement ouverte comme une bouche qui bée. Ensuite l'initiale en capitale, celle qu'on retrouve sur les dispositifs plus compacts comme les mobiles au lieu des cinq lettres : c'est un cercle parfait reprenant les quatre couleurs dont un des quarts s'est replié sur lui-même. Ainsi, on a à la fois la perfection du cercle, l'ouverture au monde et la désignation d'un centre. « Venez chez moi, entrez ! », dit cette lettre. « Passez par ici, voici la direction ! », claironne-t-elle. Quand les messages, les données personnelles et les contenus entrent ainsi et passent dans le Temple Goog, c'est là que l'appropriation se fait. Encore une fois revoici mon image du devin traçant, dans le ciel des bits, un cercle dans lequel tout ce qui passe est approprié pour devenir signe ou profit : on voit figuré ce déplacement dans le côté ludique adopté où quatre points de couleur sautent et se changent en un beau G ouvert qui peut à son tour tourner sur lui-même et nous entraîner dans sa ronde infernale : *enkuklos paideia*, l'éducation qui construit son monde circulaire, l'encyclopédie numérique...

Les historiens, depuis Michel de Certeau, Carlo Ginzburg ou Roger Chartier, ont étudié et valorisé les façons dont les individus, même les plus démunis et socialement rabaissés, bricolent leurs savoirs en s'appropriant ce à quoi ils n'ont pas toujours le droit d'accéder. C'est la face positive et politique de l'appropriation que le numérique permet aujourd'hui en faisant, comme tu le dis, cesser les phantasmes de propriété et l'héroïsation légale de l'original ou de l'auteur. Mais l'appropriation est aussi la façon dont des groupes d'intérêt contrôlent les accès aux contenus et aux données qu'ils n'ont pas produits, qu'ils n'ont même

pas bricolés. Le point déterminant, encore une fois, est celui de l'accès, me semble-t-il. Non ?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 28 Sep 2015 16 :37*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

tu crées un lien entre adresse et accès. Je me demande si on peut l'approfondir à partir d'une fantaisie étymologique — fantaisie car j'invente, sans être capable de juger du sérieux de mon hypothèse. Si j'en crois mon flair, je dirais qu'« adresse » vient du latin *ad-rigo* — diriger vers quelque chose — et qu'« accès » vient du latin *ad-cedo* — arriver à quelque chose. L'adresse est donc une manière pour diriger quelque chose ou quelqu'un vers une direction déterminée et l'accès est le fait d'arriver à cette destination. En d'autres mots, l'adresse implique l'accès. Ce qui est adressé devient accessible. L'adresse crée en même temps son objet : justement, pas un individu, mais quelque chose de plus complexe (complètement d'accord avec ta critique de l'*in-dividuum*) : par exemple un groupe ou une communauté, ou aussi une « personne » faite par le collage d'une série de données. Cette communauté est ensuite dirigée vers une direction particulière. Les stratégies d'adresse des plateformes telles que Facebook ou Google pourraient alors être interprétées comme des actions de création et de direction de communautés. À la fois des stratégies d'identification — hétéronome — et de pilotage des pratiques de ce qui a été identifié. On revient au côté collectif et hétéronome de l'éditorialisation : notre identité est produite en partie par les algorithmes qui, en

s'adressant à nous, nous constituent en tant qu'identité — ou cible, ce qui revient, à la fin, au même. Quand c'est gratuit — disait quelqu'un -, c'est vous le produit. Le produit dans le sens que c'est vous qu'on va vendre, mais aussi que vous êtes produits par la plateforme. Je suis Marcello Vitali-Rosati parce que Google récolte des données sur moi et il en fait un tout cohérent — selon son algorithme — qui me produit en tant que personne — c'est la recherche Google qui crée l'*in-dividuum*. C'est pourquoi je peux reconnaître une adresse. À partir de cette production, Google peut diriger mes parcours dans les fragments de contenus qui font le web et me faire accéder à quelque chose. L'amitié de Facebook construit une communauté qui est ensuite pilotée dans les pratiques d'écriture de statuts, de téléchargement de photos, de commentaire, de *like*. On accède à ces pratiques et on les adopte parce que nous sommes insérés, grâce à l'adresse de la plateforme, dans une communauté d'amis. Adresse et accès pourraient être les deux catégories de la production de l'espace numérique — et de ses objets. Jouissance et appropriation seraient les formes possibles pour habiter cet espace.

Qu'en dis-tu ? Peut-on encore trouver des parallèles ou des différences avec l'espace pornographique ?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 29 Sep 2015 13 :04*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Marcello,

Quel pédant fantaisiste tu fais (quand je te disais que tu ressemblais à Érasme !). Cela dit, comme le vieil humaniste,

en jouant sur ces étymologies, tu éclaires bien des choses. Avant d'y « accéder », un mot sur le jeu étymologique comme tel : nous convenons, je pense, que l'histoire d'un mot ne livre pas des vérités, mais ouvre simplement des manières parfois inattendues de penser un problème (d'où son utilité). Donc j'ouvre mon Gaffiot (le dictionnaire latin-français dont tu dois avoir un équivalent transalpin). *Adeo* et *accedo* signifient tous deux « aller vers », « s'approcher » (tu vas un peu vite en en faisant déjà une « arrivée » : nous sommes dans l'asymptote, ce qui me semble intéressant); *ad-rigo* désigne d'abord quelque chose qui est dressé (une pique, une tête) parce que ça se tient droit (*rectus*), et le premier sens de *ad-rectus* est « escarpé », comme pour une montagne (les Alpes dont nous partageons des versants opposés, si je peux dire, sont notre adresse commune, c'est-à-dire les escarpements que nous devons escalader dans cette conversation claudicante pour nous approcher d'un sommet d'où découvrir ensemble quelques plaisants paysages conceptuels). À partir de là, c'est non seulement la rection, mais aussi la direction qui constitue l'adresse : non plus je me tiens droit, mais je vais droit. Du paysage contemplé du haut de ma tête une fois que je me suis mis debout, je suis passé à un déplacement. Associée par l'étymologie au roi et au droit, l'adresse est une direction juridiquement attestée qui établit un pouvoir, une autorité (sur le lieu adressé, sur la légitimité de m'y adresser quelque chose). Ce pouvoir et ce droit sont par définition ceux d'une « personne morale », qu'elle recouvre toute une communauté ou un seul corps.

Mais je reviens sur *accedo*, car nous y retrouvons une notion dont nous avons déjà parlé via Sade : céder ses droits. L'accès est une affaire de cession. Et le premier droit que je cède, c'est celui du « libre passage ». Avant la propriété, il y a le chemin. Remets-toi dans ta peau de



Cro-Magnon. Moi je suis un chasseur-cueilleur des bords de la Méditerranée. Tu surgis tout à coup sur le maigre sentier que j'avais découvert rempli de baies savoureuses. Que faire? Par gestes, qui est le latin universel de l'époque, tu me fais comprendre que tu veux seulement aller faire du tourisme en Dordogne et pas occuper mon sentier. Je te laisse généreusement passer (j'aime bien ta barbe, tu as l'air rigolo et tu sembles plus fort que moi) pour que tu ailles finir ta vie aux Eyzies de sorte qu'on te découvre 43 000 ans plus tard en construisant une route (eh oui, encore un problème de chemin). C'est cela qui est en question avec l'appropriation des accès ou des adresses : libre passage sur les chemins du réseau. Tout passage laisse des traces (en bon chasseur-cueilleur, j'y suis attentif, Goog aussi). À Adresse et Accès, je propose d'ajouter Traces comme catégories de production de l'espace numérique. Les traces ne sont pas seulement le résultat des opérations, comme on pourrait croire; elles sont des composantes essentielles de l'espace numérique.

Quant à jouissance et appropriation, je ne parlerais pas de « formes », mais de « gestes ». Et c'est peut-être en ce point que l'on peut retrouver une comparaison possible avec l'espace pornographique qui, dans l'architecture que tu indiquais, offre avant tout le spectacle de gestes. À quoi on peut ajouter que ces gestes sont automatisés : ils suivent un circuit opératoire toujours identique. S'il y a effet de fascination, ne vient-il pas justement de l'ancien émerveillement pour l'automate? Et les parloles entre robots qui circulent en deçà de nos conversations sur le web ne structurent-elles pas, elles aussi, cet espace numérique?  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 01 Oct 2015 17 :42*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

je me suis donc mis dans la peau de Cro-Magnon qui produit des traces. Cela me fait penser à toute une série de choses sur le rapport entre espaces et traces. En premier lieu : quand je parle d'espace, je pense à une définition foucaldienne de ce dernier. Il ne s'agit bien évidemment pas de l'espace cartésien — un espace défini par des coordonnées — ni d'un espace kantien — une forme de la sensibilité. Il s'agit d'une série de relations entre les objets, relations qui sont matérielles et symboliques à la fois — sans qu'en réalité on puisse faire la différence entre les deux. Ton sentier, par exemple : il est un espace parce qu'il met en relation des choses — disons ton arbre avec ta grotte —, mais aussi parce que tu le parcours, et aussi parce que moi je peux le parcourir. Il est un espace parce que tous les deux nous donnons une certaine importance à l'arbre — ou aux baies savoureuses. Les traces, en effet, ne sont pas le résultat d'opérations, mais les matériaux mêmes qui font l'espace — le sentier est un sentier parce que tu y es passé.

L'espace est donc une dynamique plus qu'une donnée. Paul Valéry disait que l'architecture est l'art du mouvement parce qu'elle se base sur des fonctions mathématiques. Et il donnait un exemple : une ligne droite s'exprime par l'ordre « marche en tenant ces deux arbres à la même distance » - encore des arbres et des baies. Voilà pourquoi le numérique est un espace et un espace architectural : fait de l'interaction de traces, d'algorithmes, de codes, et de valeurs. Or, comme tu le soulignes, dans cette dynamique il y a bien évidemment des contraintes —

des normes. On pourrait dire qu'il y a d'un côté les structures prédéterminées — par le code, les algorithmes et les automates qui parlent entre eux — et d'autre part les traces et les pratiques mouvantes des Cro-Magnons qui habitent cet espace en le façonnant. La question est de savoir si ces deux composantes sont séparables ou pas — j'ai l'impression qu'elles le sont seulement d'un point de vue gnoséologique, mais pas d'un point de vue ontologique. Je m'explique. Mon camarade Matteo Treleani disait que le web nous transforme en automates : les plateformes définissent nos pratiques. Quand je regarde un site, j'ai l'impression de pouvoir décider ce que je vais faire — cliquer ici ou là, par exemple —, mais mon activité est en réalité préprogrammée par la plateforme elle-même (son graphisme, son ergonomie, ses algorithmes, ses suggestions, son « bon usage »). De la même manière, son maître, Bruno Bachimont, définit le dispositif technique en disant qu'il est quelque chose qui transforme l'espace en temps. Bachimont donne l'exemple du moteur à explosion : c'est une structure spatiale qui produit du temps — et donc des actions complètement normées et préprogrammées. Mais cela signifie diviser l'espace des traces et des pratiques qui l'agent — ce qui est à mon avis impossible. Comment faire la différence entre ce que Twitter nous demande de faire — écrire des textes de 140 caractères — et les pratiques qui détournent cette demande — par exemple celle de créer les hashtags que la plateforme ne prévoyait pas dans un premier moment et qu'elle a intégrés à cause des pratiques des usagers ?

Peut-être l'espace pornographique de Sade ressemble-t-il plus au dispositif de Bachimont que l'espace numérique, qui me semble plus complexe de ce point de vue. Justement parce que l'espace pornographique de Sade est un espace fictif — il n'existe que dans ses romans, où les personnages

ne sont que des pantins. Je me rends compte que je suis encore plus cryptique que d'habitude... tant pis.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 02 Oct 2015 09 :05*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Marcello,

Je rebondis sur ta délicieuse épiphraise finale (l'épiphraise est une des figures de style favorites de Beckett avec l'épanorthose : l'une commente ce qui vient d'être dit, l'autre revient dessus et la corrige).

Tu ne me sembles pas cryptique, mais il est intéressant que tu penses l'être. Intéressant surtout de choisir ce mot qui renvoie aux souterrains mystérieux construits sous les églises pour y enfermer des secrets, des esprits, des reliques, des corps, alors même que tu tentes de sortir d'une vision de l'espace numérique qui verrait celui-ci comme complètement déterminé par les machines qui permettent, dans le secret de leurs cryptes, nos communications. Cette idée donc que les conduits dans lesquels circulent nos contenus de pensée sont en réalité des conducteurs au sens fort du terme : ce sont eux qui conduiraient nos conduites et non l'inverse. Tu tâches d'avoir une vision plus nuancée et cela me paraît juste. Je suis sceptique devant tout argument prétendant décrire une détermination radicale d'un champ par un autre. La notion même d'appropriation que nous avons utilisée nous oriente vers d'autres façons de concevoir les rapports. Je crois aussi que l'opposition machine/humain est un piège. J'adore la série des *Terminator* (surtout le 2) parce que c'est une excellente représentation du fonctionnement du

cauchemar, mais pas du tout du rapport homme-machine. Je proposerais plutôt de décaler le regard. Comment a été façonné l'univers des ordinateurs depuis ses structures de fonctionnement jusqu'à ses références et ses ergonomies ? Il a été produit en référence avec un univers bien humain et pourtant déjà machinique : celui de l'administration avec ses fichiers, ses documents, ses bureaux. Nous aurions pu avoir l'univers du laboratoire ou celui (on peut rêver) de l'artiste. Mais pas du tout, nous sommes tous devenus des employés de bureau, peut-être même des secrétaires (ce qui permettrait de revenir au secret des cryptes et de comprendre que, si tu es cryptique, nous le sommes tous, cryptiques et cryptés, pour être mieux déchiffrables par les machines qui nous encryptent — afin que certains en tirent profit au passage). Autrement dit, l'univers numérique a repris du monde humain machiné de l'administration ses standards de production, parce que l'administration avait d'office confisqué la notion d'information, qui apparaît en son sein. On voit alors que le rapport est ternaire et non binaire : administration-homme-machine, avec un premier qui est déjà une structure homme-machinerie. La première inflation documentaire a lieu au XIXe siècle, moment d'essor des États-nations mais aussi des entreprises, soutenue par le couple hallucinant de la machine à écrire et du papier carbone, inventés en même temps. L'imprimerie avait bouleversé le régime de reproduction des documents, machine à écrire et papier carbone bouleversent l'autre bout de la chaîne, celui de la production. C'est de cette informationnité administrative qu'est sortie la nécessité de trouver des modes de gestion mécanisée plus performants. Bien sûr, on nous raconte toujours que le développement de l'informatique s'est fait dans un cadre militaire. C'est vrai, mais avant cela ce sont les militaires qui étaient déjà devenus des administrateurs

et des gestionnaires d'information. Comme tu le sais, le mode de fonctionnement est aujourd'hui celui de la requête (administrative). L'architecture du web suit le modèle client-serveur. Toutes les ressources nécessaires à la visualisation d'un document (au sens large) sont situées sur des machines physiques appelées « serveurs » qui sont (en général) différentes de celles qui visualisent le contenu.

La transaction entre le client (consommateur d'entités-documents) et le serveur (fournisseur d'entités-documents) s'effectue selon l'image de l'administré qui adresse une requête au comptoir d'une administration publique (ou privée). On observe un changement syntaxique instructif : autrefois, on renseignait une personne, désormais, on renseigne des champs. Là est l'emprise de la machinerie. Se généralisent ainsi les formulaires préformatés qu'il s'agit de remplir (selon les usages du formatage, et tu connais les fois où nous pestons parce que nous ne pouvons compléter un champ et son absurde exigence...). C'est un vieil usage : on croit que l'imprimerie, à ses débuts, diffusait surtout des textes religieux, littéraires, savants, mais la plus grande masse de feuillets imprimés étaient des formulaires avec des blancs à compléter (pour les indulgences en particulier). Cet usage s'est généralisé et a envahi tout notre champ d'expérience et de communication. Cependant, le propre des administrations est d'être trouées. On décale, déplace, passe à côté, recycle des modèles, invente des trajectoires imprévues. L'imagination des individus est infinie. Le problème des automates est bien évidemment qu'ils ont une patience d'ange et une inflexibilité d'inquisiteur. Il me semble, ici, que l'Italie devrait nous servir de modèle opératoire : pas seulement parce qu'anges et inquisiteurs y ont longtemps habité, mais parce que c'est un remarquable réservoir d'expériences administratives où les administrateurs font autre chose que ce qu'ils sont censés

faire et où les administrés ont trouvé les moyens d'occuper des cryptes inattendues. Mais peut-être est-ce une légende ?  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 07 Oct 2015 10 :36*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

je partage ton aversion pour les oppositions. En effet, il n'y en a pas et nous sommes des ensembles hétérogènes qui habitent des espaces hybrides. Les concepts mêmes d'homme et de machine sont plutôt des leurres — comme l'explique si bien Ollivier Dyens dans ses livres sur l'inhumain et sur les virus. Mais venons à l'Italie — que j'ai quittée justement parce que je ne supportais plus de devoir jouer avec l'administration. Je continue ta métaphore : le principe en Italie est que pour survivre, il faut hacker l'administration. Ou mieux : l'administration ne peut exister que parce que tout le monde œuvre pour la hacker. Sans hacking, c'est la grève blanche : rien ne fonctionne plus. Mes amis français ou québécois qui viennent en Italie en vacances me font remarquer que la phrase clé en Italie est « ce n'est pas possible, mais... ». C'est en effet la phrase typique de l'administrateur : si on respecte le code, il n'y a rien à faire, on est bloqué. Mais l'essence du code est d'exister pour être détourné, contredit, interprété. Les pratiques font le code. Ce qui pose problème, c'est en revanche l'injustice de fond de cette structure : il y a d'un côté les malins, ceux qui comprennent le fonctionnement du système et qui ont assez d'énergie et de compétences pour le détourner, et de l'autre côté ceux qui en deviennent les victimes — ceux qui ne sont pas capables de faire dire à

l'administrateur le fameux « mais » ou qui ne sont pas assez rusés pour en profiter. Dans l'espace numérique, on est toujours appelé à être des hackers : comprendre le code et le détourner — pas nécessairement de façon très technique : la création d'un profil littéraire fictif sur Facebook est une forme d'hacking. Mais cela implique un vrai *digital divide*, qui n'est pas celui entre les pays pauvres et les pays riches, mais celui entre ceux qui possèdent une *digital literacy* et ceux qui n'en possèdent pas. Une autre opposition, peut-être, fautive comme toutes les autres, mais un peu vraie, quand même.

Je crois qu'il faudrait penser le rapport entre hacking et structure de l'espace numérique et entre hacking et *digital literacy*.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 13 Oct 2015 13 :12*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Marcello,

Le cas italien, au-delà de l'anecdote et de la légende, me paraît instructif. Il oblige à penser, comme tu le soulignes, une division de savoirs. Savoir hacher ou ne pas savoir hacher (mon correcteur automatique a ainsi reformulé le terme « hacker », avec raison [pour une fois!], puisque l'anglais provient bien du verbe français). Si on admet que l'espace numérique est structuré comme une administration, alors cette pratique italienne du détournement systématique devrait devenir la composante principale de la littéracie des usagers. Ma question est alors de savoir comment faire. Car les détournements italiens opèrent grâce à des composantes humaines (intérêt



personnel, jeu d'alliance, séduction d'un soir, réciprocité de dons, sourire carnassier, autorité d'une soutane). Rien de tel avec les robots. Or, si les administrations ont toutes fonctionné à la répétition des tâches, au remplissage de formulaires et au classement des dossiers, les opérations automatisées du numérique en radicalisent la portée. Deux exemples : en février 2007, une Américaine utilise en fond sonore d'une vidéo de son bébé un morceau de musique exploité par une grosse maison de disque (Universal) et la poste sur YouTube. La vidéo de 29 secondes est rapidement retirée à la demande expresse d'Universal. La cour d'appel fédérale a condamné cette censure, dans la mesure où le « *fair use* » permet aux États-Unis un usage sans restriction de droits d'auteur pour autant qu'il n'y ait pas tentative de contrefaçon ou d'usage à visée financière. Parfait ! Universal doit maintenant justifier sa bonne foi et sa prise en compte du « *fair use* ». Mais, en 2015, ce sont des robots qui traitent automatiquement des possibles suppressions. Comment les condamner en justice ? Nous allons vers des problèmes très intéressants à la fois pour le contrôle de la censure et la définition des personnes légalement responsables. C'est peut-être par là que les robots vont acquérir une personnalité morale...

L'autre exemple : ce qu'on appelle un « *flash crash* ». La vitesse de l'information pour les opérations boursières est une vieille histoire. L'automatisation des données et des analyses permet maintenant de réagir en millisecondes et plus de 75% de ces opérations sont traitées par des algorithmes. Mais il suffit alors d'un petit grain de poussière pour qu'en quelques secondes la bourse chute de 10% (comme le 6 mai 2010, par exemple). Cette administration de nos finances mondiales finira heureusement par nous ruiner.

Tu sais que les hackers peuvent être soit du côté du piratage, ceux qui « craquent » les codes, soit du côté de la fabrique et du détournement : les « *makers* ». Peut-on compter sur eux pour italianiser l'administration numérique?  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 13 Oct 2015 21 :42*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

tu réintroduis subrepticement une opposition que tu avais refusée il y a quelques jours : celle entre homme et machine. Démarche très intéressante. Car finalement, le travail de la pensée consiste à revenir sur nos propres affirmations pour les mettre en question — on a assez attaqué le systématisme hégélien ! Bien évidemment, ton observation est très juste : le travail algorithmique ne laisse pas de place à la séduction, qui pouvait faire changer d'avis un administrateur. Mais les pratiques, elles, peuvent le faire. À propos des algorithmes, il faut en effet souligner deux choses : 1. ce sont des êtres humains qui les codent ; 2. ils sont modifiés tout le temps pour être adaptés aux pratiques.

Sur le premier point : les algorithmes reflètent des valeurs, des idées, des visions du monde. Dominique Cardon le dit très bien quand il analyse PageRank. L'algorithme qui est à la base de Google reflète une idéologie méritocratique particulière : celle du *citation index*, qui essaie de produire l'autorité de façon démocratique. Pour faire simple : une citation est un vote. Un contenu a de la valeur parce qu'il a été cité et non parce que son auteur est docteur ou savant. On pourrait passer beaucoup de temps à analyser cette idée et à en lister les effets positifs et aberrants. Mais ce

qui m'intéresse ici est que l'algorithme vient d'une vision du monde qui est, elle, humaine et culturelle, et donc, changeante.

Sur le deuxième point — et on en arrive à la séduction : si les pratiques divergent, l'algorithme doit changer, ou alors il devient désuet. L'exemple de YouTube que tu cites est instructif : d'abord, ils ont créé un algorithme qui se basait sur l'idée traditionnelle de copyright (traditionnelle, à savoir celle qui a émergé au XVIIIe siècle et qui a tenu jusqu'à aujourd'hui, une idée basée sur la propriété intellectuelle). En effet, l'algorithme regardait s'il trouvait des objets qui étaient la « propriété » de quelqu'un (par exemple Universal) chez quelqu'un d'autre. S'il trouvait chez toi quelque chose qui appartenait à quelqu'un d'autre, il dénonçait le « vol » et bloquait la vidéo. Mais les pratiques changent... et YouTube s'est aperçu qu'aujourd'hui, le copyright ne peut plus être défini de la même manière — justement parce que cette idée de propriété ne fonctionne plus trop sur le web. Maintenant l'algorithme fait une autre chose : s'il trouve chez toi quelque chose qui appartient à un autre, il ne bloque plus la vidéo, mais il ajoute une publicité — en versant une partie des bénéfices au producteur et en gardant pour lui l'autre partie. Cela est dû au fait qu'il était impossible et illogique de bloquer l'ensemble des vidéos qui utilisaient de la musique sous copyright. En effet, tu me diras, il ne s'agit pas d'un cas isolé — comme dans l'exemple de la dame avec son bébé —, mais de pratiques collectives. L'éditorialisation, je le répète, est une question de dynamiques collectives et très rarement d'individus isolés. Et donc pour finir, on peut repenser le rôle des hackers et le sens du hacking — et ici c'est moi qui me contredis. Il est vrai qu'il y a une différence entre ceux qui savent changer le code et ceux qui ne le savent pas, mais je placerais cette différence dans une ligne continue.

Il ne s'agit pas d'une opposition, mais d'une gradualité. Toutes nos pratiques, même les plus simples, peuvent avoir une fonction de hacking : à chaque fois que nous forçons une plateforme ou un algorithme à faire quelque chose de différent par rapport à ce pourquoi ils sont pensés, nous sommes en train de les hacker. Utiliser le courriel pour écrire un livre de philo est une forme de hacking — très simple et très pauvre d'un point de vue technique. Mais quand même : Google lit nos mails pour les analyser sémantiquement et nous cibler avec sa régie publicitaire : que comprendrait l'algorithme de nos discours ? Serait-il capable de comprendre, par exemple, qu'il n'y a pas, dans ces mails, d'information à proprement parler ? Et encore : est-ce que, si tout le monde commençait à écrire des livres par email, on pourrait imaginer qu'Amazon produise un logiciel pour remettre en ordre nos discussions, ajouter un index et produire un epub automatiquement pour qu'il puisse tout de suite être vendu sur sa plateforme ? Certes, on pourrait avoir — peut-être — plus d'impact si on était capables de rentrer dans les serveurs de Google et de changer son algorithme pour faire en sorte que nos deux noms apparaissent en premier dès qu'on tape le mot « philosophie ». Ou si, pour reprendre l'exemple que tu donnais, on était capables de glisser dans le fil Twitter de Reuters un Tweet qui dit qu'Obama est mort. Mais entre ces différentes formes de détournement il n'y a pas une différence de qualité, mais seulement de quantité — je dirais.

Et donc, pour répondre à ta question : je crois que l'opportunité de résistance, dans l'espace numérique, réside dans des pratiques collectives de détournement. Et ce n'est pas une résistance contre les machines, mais plutôt contre les hommes qui les possèdent — ou qui possèdent le capital financier ou symbolique pour en orienter les

comportements — ou contre les visions du monde que ces machines expriment. Cette idée — comme toute forme d'italianisation — pose un autre problème : celui du rapport entre légalité et interdiction. Car par définition le hacking est une mise en question des normes, des règles et des lois. En Italie, on est habitué à penser que défier les lois est un bien, mais pas en France, par exemple. Qu'en est-il de la valeur morale des lois? Comment produire un arrimage — même instable — entre lois, légalité et moralité? Car cette éthique hacker est très anti-légaliste — je l'aime pour cela, elle s'accorde bien avec mon anarchisme. Mais est-ce qu'elle peut être acceptée par des sociétés normées? Est-ce qu'elle peut, elle-même, devenir loi?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 14 Oct 2015 10 :47*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Marcello,

Je crains, hélas, ne pas me contredire sur le point que tu indiques. L'administration reste en tiers entre hommes et machines. Il me semble que c'est la question d'échelle qui modifie la donne.

Le sublime du web tient à l'automatisation millisecondée des opérations administratives récurrentes. Le changement quantitatif a aussi des effets qualitatifs.

Cela dit, les pratiques évoluent en effet et témoignent d'une constante adaptation : du blocage respectueux du copyright jusqu'à la pub associée subrepticement. C'est que la propriété ne régit pas le rapport entre une personne et un bien, comme on le pense au premier abord, mais reconnaît un ensemble de droits réglant les usages par

un particulier ou une institution de tel bien et de telle chose (droit d'accès, d'échange, de revenu, d'usufruit, d'aliénation, etc.) en relation avec d'autres personnes physiques ou morales. Cela me permet ainsi de raffiner l'opposition propriété/jouissance dont nous avons parlé. Et peut-être aussi d'esquiver la grosse opposition entre norme, règle, loi (il faudra revenir sur ces trois termes qui sont loin d'être synonymes) et résistance, défi ou transgression. Par contre, comme tu le soulignes, l'opposition entre groupes exploitant le travail mystérieux des machines et population exploitée me paraît toujours aussi élémentairement valide. Nous qui, dans notre jeune temps politique, avons en bons marxistes critiqué le salariat comme aliénation, il apparaît que Uber et Airbnb nous révèlent les dangers de l'atomisation de l'auto-entrepreneuriat avec la perte des solidarités syndicales et du droit du travail, qui pouvait être arraché au patronat et à la caste d'administrateurs d'État qui en étaient, en bonne partie, les représentants.

S'il faut « résister », c'est autant contre les exploitations classiques et inventives des divers patronats que contre la mythologie de l'entrepreneur de soi-même où les individus sont censés intérioriser, pour leur plus grand profit personnel, l'idéologie du marché.

Pour revenir au hacking comme morale, je crois qu'il faudrait y penser en relation avec le débat entre « communs » et « enclosures ». Qu'en dis-tu ?

eric

# De la communauté aux communs

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 15 Oct 2015 04 :00*

*From : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

*To : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

Éric,

ce que tu dis à propos de l'exploitation est vrai, mais je voudrais ajouter une nuance : on ne peut pas appliquer la catégorie marxiste d'aliénation aux environnements numériques. Récemment, Antonio Casilli et Dominique Cardon ont parlé du microtravail non rémunéré que nous faisons pour des plateformes telles que Facebook ou Google. En les utilisant — en créant un profil ou en faisant une recherche sur Google —, nous sommes en train de produire pour elles de la valeur. Donc nous travaillons. Ils parlent du *digital labor* et donnent par ailleurs l'exemple de Uber. Or ce qui me semble clocher dans cette interprétation, c'est qu'elle applique un paradigme politique prénumérique à l'environnement numérique sans prendre en compte complètement le fait que le numérique

est lui-même producteur de valeurs politiques. Autrement dit, la petite erreur est de donner une interprétation culturelle d'une autre culture. Notamment, le paradigme marxiste de l'aliénation ne fonctionne pas dans le cas d'Uber, car dans la production de mon profil de chauffeur — ou de passager —, il y va de la production de ma propre identité.

Même chose sur Facebook ou sur Google : pour exister en tant qu'individu, je dois exister numériquement, donc je dois laisser des traces, et je dois créer des profils, et je dois être évalué. C'est un impératif existentiel — exister voulant justement dire *ex-ire*, sortir, se soumettre à la passivité de l'assujettissement. Si je perds quelque chose de moi en travaillant dans une usine, je ne peux être moi sans produire des traces numériques. Mais tu as raison, sans doute — et tu es ici d'accord avec Antonio Casilli et Dominique Cardon —, sur le fait qu'il y a une différence fondamentale entre être tracé et assujetti par Facebook ou être tracé et assujetti par une plateforme ouverte. Le problème n'est pas de se soumettre à un assujettissement pour produire notre identité ; c'est ce que nous faisons aussi quand nous acceptons d'être fichés par des documents d'identité. Le problème est de savoir quelle est l'instance qui peut et doit le faire : privée, publique, commune, libre, ouverte ou fermée.

Cela ne veut pas nécessairement dire qu'il faut éviter un assujettissement privé — nous sommes très contents, par exemple, de nous faire identifier par la marque de jeans ou de lunettes que nous achetons —, mais qu'il faut pouvoir créer des alternatives. Et alors : des moteurs de recherche ouverts et créés par des communautés, des logiciels libres, des encyclopédies ouvertes. Cela implique la nécessité d'un investissement politique fort dans la création de ce qu'on pourrait appeler un espace public numérique. Et cet



investissement n'est pas toujours là. C'est, je crois, la plus grande de nos responsabilités aujourd'hui. Qu'en penses-tu ?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 30 Oct 2015 15 :14*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Marcello,

Je parlais d'aliénation avec une surprenante nostalgie pour le monde du salariat, justement pas pour l'environnement numérique qui semble nous orienter vers ce modèle de l'autoentrepreneur où les solidarités syndicales, les cultures d'employés et même le droit du travail conquis souvent de haute lutte limitaient justement l'exploitation. À partir du moment où on s'exploite soi-même, comment s'arrêter ? Il est notable que le numérique se soit développé en même temps que s'imposaient chez les économistes le principe de capital humain et chez les DRH la nécessité pour les employés d'optimiser leur « employabilité ».

À cela s'ajoutent évidemment les innombrables données personnelles et contenus gratuitement produits par l'expressivité de chacun qui entrent dans l'escarcelle des GAFA et leurs petits acolytes. Face à cette situation, il y a eu un débat auquel je faisais allusion sur le recours aux notions anciennes de « biens communs » et d'« enclosures ». Cela nous permet de préciser certains caractères de cet « espace numérique » dont nous discutons et de son rapport à l'« espace public » que nous connaissons par ailleurs.

Pour limiter les assujettissements peu souhaitables que tu mentionnes, on a donc recouru à l'histoire des terres communales (un équivalent aujourd'hui serait ces jardins

partagés que les retraités cultivent ensemble dans certaines villes occidentales) et aux tentatives d'appropriation de ces terres à usage collectif par des personnes privées (par exemple dans l'Angleterre entre les XIIe et XVIIIe siècles). L'historien canadien Allan Greer a montré, d'une part, que la comparaison est en partie illusoire car le partage d'information ne fonctionne pas de la même façon qu'une terre à cultiver, d'autre part, que, même si c'était le cas, toute une série de situations (en Amérique du Nord et du Sud par exemple) nous font voir que l'imposition de communs avait permis d'exproprier en un premier temps de petits propriétaires pour mieux, dans un second temps, exploiter au profit des plus puissants ces pseudo-communs.

Le vœu pieux de transparence du web sert aussi à mettre la main sur des contenus à l'accès jadis réservé par des droits (d'auteur, par exemple) ou par des usages communautaires (tu t'es à juste titre élevé contre les monopoles des éditeurs de revues scientifiques qui font payer très cher aux bibliothèques universitaires des travaux produits par les chercheurs de ces mêmes universités).

Il y a deux points importants pour penser ce problème.

Le premier concerne les régulations nécessaires pour ces usages des communs (l'économiste Elinor Ostrom a sorti cette question des versions étroitement rationalistes de l'*homo economicus* pour mettre en valeur leurs bénéfices à condition que des modes dynamiques de gouvernance soient mis en place par les communautés).

Le second touche la notion d'information : quand on parle aujourd'hui de « communs informationnels » ou d'« enclosures informationnelles », il faudrait avoir d'abord fait une véritable archéologie de la notion même d'information : les choux cultivés dans le jardin partagé ont de lointains an-

cêtres, l'évidence aujourd'hui de l'information relève en fait d'une histoire de très courte durée (un siècle et demi?).

À toi de m'instruire.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 11 Nov 2015 19 :45*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

en effet, la question des communs est fondamentale. Et il est indispensable de faire une différence par rapport aux terres communes : la distinction que tu cites est très pertinente. J'essaie d'identifier les différences. En premier lieu, l'exploitation de l'information n'a pas de limites — on peut la réexploiter potentiellement à l'infini, tandis que, bien évidemment, ce n'est pas le cas de la terre. Donc, il faut décider à l'avance, pour la terre, qui en a la jouissance, ce qui n'est pas nécessaire pour l'information. Cela rend beaucoup plus facile, dans le cas de l'information, le type de récupération dont tu parles : les grandes industries peuvent toujours exploiter le travail commun et en jouir plus que la communauté qui l'a produit. En second lieu, les communs informationnels peuvent être aussi producteurs de valeurs : le modèle social à la base des *common lands* est établi avant leur exploitation : le modèle d'interaction sociale et les valeurs sur lesquelles se base, par exemple, un logiciel en *open source* surgissent de la communauté qui le crée. Il serait intéressant, dans ce sens, d'étudier des dispositifs de production des communs informationnels, notamment une plateforme comme GitHub, le portail à travers lequel les communautés de développeurs partagent le code d'un logiciel — ou d'un autre projet — pour

mettre en place le travail collaboratif. En particulier, je pense que nous devrions nous interroger sur le rapport entre production de l'identité des individus, production de l'identité d'une communauté et production de l'espace public dans lequel cette communauté évolue. Dans un dispositif comme GitHub, par exemple, chaque usager a un profil et un accès aux projets dans lesquels il est impliqué. Chacun peut contribuer à l'avancement du projet — écrire du code, ajouter des fichiers. Chaque modification des fichiers du projet est enregistrée et les modifications sont associées au profil qui les propose. Il y a donc un *versioning* constant qui crée une dynamique entre les individus et la communauté. On sait qui a fait quoi — et la position de l'individu dans la communauté est déterminée par ce qu'il a fait dans le cadre du projet. Des règles de bonne conduite sont établies à partir du projet de la plateforme GitHub — les respecter ou pas donne aux individus des positions différentes. Il faudrait approfondir l'analyse ; mais déjà, on voit un rapport complexe entre les outils et leurs implications culturelles (l'idée de « version » sur GitHub, sa façon de gérer des « branches » du projet, la notion de « modification »), les pratiques individuelles et la constitution de la communauté. On pourrait faire la même chose à partir de l'étude de Wikipédia : il y a une idée particulière de ce qui est commun qui contribue à la production d'un espace et à la structuration d'une communauté. Il y a des usagers plus ou moins actifs, un système de reconnaissance qui fait en sorte que des usagers puissent devenir « administrateurs ». Y a-t-il une différence entre des plateformes comme Wikipédia et GitHub et des plateformes comme Google ou Facebook ? Est-ce simplement le fait que les premières ne sont pas des propriétés privées ? Car les informations de Google sont

aussi accessibles pour tous — mais j'ai l'impression qu'elles ne sont pas des biens communs. Qu'en dis-tu?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 12 Nov 2015 09 :31*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

La comparaison Google-GitHub est, en effet, judicieuse. Il me semble que la différence tient non à l'information et à son accessibilité (il faut bien sûr s'inscrire sur GitHub selon une procédure devenue assez simple maintenant, mais qui demande un certain temps — et l'accès est ainsi plus limité et contrôlé, sans en changer, je crois, la nature), mais aux statuts de l'archive et de l'utilisateur. Google prélève sur des documents et sur leurs accès réalisés des informations qui, une fois sélectionnées et hiérarchisées, les rendent accessibles à de nouveaux usagers; il n'y a pas d'échange « direct » entre usagers. Pour Google, l'archivage concerne moins les documents que les navigations, et ce sont ces informations-là qui permettent un profit (en ce sens je ne dirais pas que ces grandes entreprises « jouissent » du travail commun, mais plutôt qu'elles le parasitent ou, en termes plus neutres, qu'elles échangent des informations sur des documents contre des informations sur des personnes). Y a-t-il une « communauté » Google? Certes non. GitHub peut fonctionner comme communauté parce que les usagers partagent volontairement des documents et qu'ils peuvent les modifier, mais aussi parce que chaque document et chaque modification est archivable. Il y a création de « communs » parce qu'il y a échange « direct » entre les membres (on peut savoir qui se branche sur le document

et le réutilise, ou qui propose une modification, ouvrant ainsi un espace de travail partagé) et mémoire des échanges. Cela nous permet au passage de saisir que ces espaces numériques sont avant tout des affaires temporelles, non? eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 13 Nov 2015 07 :35*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric (le « cher » apparaît pour la première fois dans ton précédent mail... changement d'adresse? Que dit cette forme de politesse à propos de nos échanges et de leur technologie? Je te laisse répondre à cette question.), Je suis plutôt d'accord avec ton idée, mais je vais l'attaquer pour qu'on puisse l'approfondir — avocat du diable. Je résume de façon approximative tes thèses (pour t'obliger à mieux les définir dans ta réponse) : 1. pour qu'il y ait création de communs, il faut qu'il y ait un échange direct entre les utilisateurs; 2. pour qu'il y ait création de communs, il faut qu'il y ait une communauté; 3. pour qu'il y ait création de communs, il faut qu'il y ait une production de documents.

Mais alors :

1. Sur GitHub, l'échange passe par la plateforme, bien évidemment. La plateforme est le dispositif de médiation et aussi de formatage des échanges. Sur Google, il y a un échange entre les utilisateurs, puisque c'est justement parce que Google existe que les webmestres font leurs sites d'une certaine manière : l'adresse (je veux que tu en parles!) aux utilisateurs passe par Google. Je structure mes métadonnées d'une certaine manière parce que Google va les indexer et donc les rendre visibles aux usagers. Ou

encore : puisque les usagers cherchent souvent ces mots sur Google, je fais un site avec ces mots-clés. Il y a archivage ! Et Google, en plus, met à disposition ces données à n'importe qui voulant faire un site (avec Analytics...).

2. Sur GitHub il y a une communauté, oui. Mais pourquoi l'ensemble des usagers qui choisissent d'utiliser Google — et donc d'accepter ses principes, sa vision du monde et ses valeurs — ne serait pas une communauté ?

3. Les informations sur les navigations, ne sont-elles pas des documents ? Google produit des documents qu'il vend : des informations sur les personnes, mais aussi des informations sur les documents. Et il le fait pour répondre aux pratiques d'une communauté.

– Je mets volontairement en attente la question sur le temps –

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 13 Nov 2015 17 :04*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

c'est vrai que je me suis laissé aller à m'adresser à toi d'une manière plus affective que d'habitude avec ce « cher ». Peut-être que notre dialogue a pris une tournure assez familière pour que le « cher » apparaisse. Peut-être au contraire était-ce une forme de distance qui soulignait l'effet de correspondance ritualisée alors que la succession des Éric/Marcello pouvait passer pour un simple enregistrement des prises de parole comme dans un texte de théâtre. Cela dit, tu fais bien de souligner cet effet qui, même s'il n'était pas conscient, n'en a pas moins une portée significative.

À partir de là, je pourrais en effet te parler de l'adresse. Mais permets-moi d'en réserver l'essentiel encore un peu pour me concentrer d'abord sur tes arguments diaboliques.

1. Même si j'ai mis « direct » entre guillemets pour ne pas tomber dans les pièges de l'immédiateté et de la transparence, je crois que c'est un élément important pour faire la différence entre ces types de plateformes : sur GitHub, je dépose un document, et n'importe quelle autre personne qui y a accès peut venir en reprendre ou en modifier des éléments; pas sur Google. Il y a bien des interférences, mais « indirectes » : structurer mes métadonnées ou l'aspect de mon site en fonction de ce que je sais de l'indexation googlesque ne constitue pas un échange ou un partage entre deux ou plusieurs « voix »; 2. Une communauté n'est pas simplement une vision du monde, un ensemble de principes ou un tableau de valeurs reconnues ; ce sont là, je crois, des conséquences, des effets des mises en commun, et non ce qui les structure. La communauté, au sens le plus politique du terme, est cette chose étrange : des singularités en relation dans l'espace et dans le temps. Mais de toute façon, je crains que Google ne s'appuie même pas sur une vision du monde ou des valeurs reconnues sinon de manière publicitaire et au besoin contradictoire. Et je ne pense pas que l'immense majorité des usagers qui utilisent Google y adhèrent : il n'y a pas de communauté des usagers de toilettes publiques même si elles sont diablement utiles; 3. Ce qu'est un document est une affaire complexe, mais c'est vrai que les navigations archivées paraissent pouvoir devenir des documents constitués par les usagers et Google, documents que celui-ci peut récupérer pour son profit. Mais cette récupération nie justement l'économie des communs. Sur les grandes lignes, je préciserais ceci : 4. Échange direct, oui; 5. La communauté ne préexiste pas



nécessairement aux communs; 6. Production et échange de documents dans l'espace et l'histoire communs; 7. J'y ajouterais ceci (manière un peu arendtienne) : commun est ce qui fait apparaître des documents comme documents aux regards ou à l'écoute de singularités.

À plus tard, cher Marcello, pour quelques tours d'adresse.  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 16 Nov 2015 17:19*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

tes précisions sont convaincantes. D'accord pour l'idée d'échange direct : je dirais même que les conditions de l'échange sont déterminées par la communauté — tandis que Google les détermine préalablement. D'accord donc avec l'idée que la communauté ne doit pas préexister. D'accord finalement sur le fait qu'il doit y avoir production et échange de documents dans un espace et un temps communs. Par contre, je te trouve encore un peu injuste par rapport à Google. Il ne faut pas oublier que l'entreprise géante de Google naît avec une forte charge utopique : l'idée que l'on puisse mettre à disposition de tout le monde l'ensemble de la connaissance. Une utopie d'ouverture et d'échange total. Google naît pour faire apparaître des documents comme documents aux regards ou à l'écoute de singularités! Google naît avec la volonté de créer un énorme espace commun, où il n'y aurait plus aucune barrière à la possibilité de circulation des contenus, où tout serait commun. Je suis profondément en désaccord avec l'idée que les usagers utilisent Google comme des toilettes publiques; de façon plus ou moins consciente,

l'emploi de Google correspond à une adhésion à ces valeurs d'ouverture et aussi aux valeurs sur lesquelles se basent ses classements (le site le plus *linké* est le plus pertinent, classement basé par ailleurs sur le *citation index*, à savoir un système de « méritocratie » universitaire à l'américaine). Il y a donc un partage de valeurs collectives qui se produisent et se déterminent au fur et à mesure que les usages se développent. Et c'est à partir de ces usages qu'on se rend compte du fait que, parmi les connaissances qui circulent, il y a aussi des connaissances sur les usagers qu'il est intéressant de vendre. Le modèle économique vient à la fin, non au début. Google n'a pas été créé pour produire de la richesse, mais pour réaliser un rêve collectif.

Pourtant, au moment même de sa création, ses fondateurs se sentent obligés de se donner une devise comme « don't be evil ». Pourquoi? Où ont-ils entrevu le mal? Dans le fait qu'ils se sont rendu compte qu'ils allaient faire de l'argent? Et que l'argent c'est mal? C'est l'argent du privé qui rend impossible le commun?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 16 Nov 2015 19 :26*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Entendu, parlons Google. Il ne fait aucun doute que son émergence se fait dans un climat plutôt libertaire d'accès généralisé aux documents. Cependant, une idéologie (pas plus que des vœux pieux) ne fait un appareillage technique et une institution de publication. On voit quand même le résultat avec une opération comme Google Books dont le caractère le plus néfaste n'a pas été, à mes yeux, les

atteintes aux droits d'auteur ou d'éditeur, mais le non-choix des éditions. En numérisant n'importe quelle édition disponible dans la bibliothèque avec laquelle ils avaient fait affaire, les gens de Google ont sauvagement réduit le rapport aux textes en imposant une édition qui risque de devenir la version de référence universelle sans vraie réflexion ni prise en compte des variantes éditoriales et en se basant sur une conception illusoire du texte imprimé : sa pseudo fixité. La mise à disposition totale est donc tout aussi illusoire.

On pourrait penser que le classement inspiré du « *citation index* » témoignerait justement d'une bonne façon d'organiser la nécessaire sélection et assurerait à ce niveau-là au moins une prise en compte d'interventions directes des usagers (par le simple fait de leurs visites enregistrées). Là encore, je crois que c'est une illusion partielle. Comme tu le sais, les textes qui peuvent intéresser ou stimuler le plus une personne ne sont pas forcément ceux qu'une majorité lit. Le modèle du « *citation index* » vaut peut-être dans les sciences (et encore ! on sait que les révolutions scientifiques proviennent plutôt de marginaux, qui créent du nouveau justement parce qu'ils n'ont pas lu et intégré ce que tous les autres ont reçu comme déterminant) ; je ne crois pas à sa généralisation comme modèle universel (il ne faut pas donner aux universitaires trop de poids !). On pourrait retravailler les notions proposées par Whitehead d'importance et d'expression : l'importance n'est pas l'intérêt en ce qu'elle est plus marque d'infini dans le fini, et l'importance doit entrer dans des régimes d'expression qui en sont les inscriptions dans les multiples détails des existences plurielles. Ainsi, on a la mesure possible de « perspectives » : ce que Google ne permet pas le moins du monde, car on n'y travaille qu'avec des sommes. C'est un peu comme si on ramenait la topologie à des calculs

algébriques en oubliant que les notions de limite ou de voisinage y sont plus importantes que de simples additions (même complexifiées dans des algorithmes de types de visites ou de sites).

Je termine en soulignant que les toilettes publiques sont d'un intérêt vital pour nos besoins de circulation (dans la ville et dans nos corps), mais qu'elles sont aussi l'expression de valeurs sociales (pudeur, hygiène) et d'institutions organisant utilement la sphère publique; ma comparaison n'était pas méprisante (enfin pas autant qu'on pourrait le croire...).

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 17 Nov 2015 07 :51*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

tout à fait d'accord avec tes considérations sur les toilettes publiques. D'ailleurs il en faudrait davantage. J'essaie d'expliciter en quoi tes remarques montrent que Google ne produit pas du commun. 1. La mise à disposition totale est illusoire, car il n'y a pas de choix commun de ce qu'il faut mettre à disposition. Ou mieux : il n'y a pas du tout un choix. Cela me semble un point fondamental. C'est fondamental, justement parce qu'on ne peut pas demander à Google de le faire. Je suis d'accord avec ta critique de Google Books, mais je la tournerais autrement : ses livres ne peuvent pas être considérés comme une mise à disposition de documents pour la communauté, car ce n'est pas là sa mission. Google n'est pas une université, c'est une entreprise. Il peut demander à une bibliothèque universitaire l'autorisation de numériser l'ensemble de sa

collection, mais il ne peut pas choisir ce qu'il faut numériser. Il peut se servir du travail intellectuel des autres, mais il ne peut pas en produire. Dans ce sens, Google Books est un outil merveilleux, et nous pouvons en remercier Google, mais ce n'est pas de la connaissance. Le problème est qu'il est utilisé comme s'il était de la connaissance — et donc ses livres deviennent une référence. Mais ce n'est pas la faute de Google. C'est nous qui devrions nous occuper de remplir l'espace numérique avec des éditions bien choisies — nous en tant qu'universitaires ou en tant que citoyens. 2. Pour le *citation index* aussi : le problème n'est pas tant la méthode, mais le fait qu'elle soit unique, décidée à l'avance et cristallisée. Tandis que, pour qu'il y ait du commun, il faut que les valeurs de sa production et de son classement soient continuellement l'objet d'une négociation collective. Encore une fois, le problème, ce n'est pas Google, mais notre incapacité à produire d'autres modèles — et cela non seulement dans l'espace numérique, mais aussi dans l'espace de l'institution universitaire, qui est en crise profonde de modèles de légitimation des contenus. Tu serais d'accord pour dire que les communs sont tels parce qu'ils sont le fruit d'une négociation collective constante et continue? Cela remet sur la table la dimension temporelle — et aussi la question de la performativité. L'espace numérique doit rester un espace mobile et dynamique : un espace temporalisé, un espace de la mélodie et non de la juxtaposition, pour utiliser les termes de Bergson. Et cette mélodie devrait être le fruit de la performativité collective et non de la structure prédéterminée d'une entreprise. Il y a là sans doute un bon degré de simplification, mais c'est peut-être une piste de réflexion. À toi,

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 17 Nov 2015 22 :43*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Cher Marcello,

Ce que tu résumes à ta manière m'éclaire. De même que Whitehead pouvait nous aider à distinguer importance et intérêt, ou Bergson durée et temps spatialisé, ton insistance sur le fait que Google ne nous offre pas de la connaissance (même si on ne cesse d'en faire l'exemple central de la société du savoir dans laquelle nous serions censés vivre) me remet sur la piste de l'information. Pourrait-on dire que nous avons accès à des sommes colossales d'information dans l'espace numérique, mais qu'il reste encore à voir comment y organiser des poches de savoir et des situations de connaissance? Si c'est le cas, quels seraient les exemples, pour toi, de ces poches et de ces situations? Sans doute ton travail sur l'éditorialisation est une partie de cette quête, non? Une manière accessoire consisterait aussi à faire une archéologie non seulement des savoirs comme le proposait Michel Foucault, mais de ce doublet information/savoir. Enfin, la performativité me paraît une piste importante à suivre, autant dans sa dimension temporelle que dans sa référence à l'action. L'espace numérique est fait d'actions d'écriture (depuis le codage indispensable jusqu'aux pages des sites que nous découvrons ou des courriels que nous échangeons) qui sont, en effet, des actions collectives au sens où, quand il s'agit de savoir, ces écrits sont adressés. C'est ainsi que je m'adresse à toi pour que nous réfléchissions ensemble.

eric

# Négociations d'adresse

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 21 Nov 2015 01 :35*

*From : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

*To : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

Cher Éric,

en effet, le concept d'éditorialisation est né un peu pour cette raison. Ce n'est pas un hasard si Gérard Wormser — qui en a été l'un des créateurs — l'a pensé dans le cadre d'une revue qui s'appelle *Sens public*. La question que nous nous posions était justement de comprendre ce qui peut produire du « sens public » - et donc du savoir et non pas de l'information. Gérard pensait qu'il fallait retrouver la dimension de production de réseaux d'intelligences qui était le propre des revues du XVIII<sup>e</sup>. *Sens public* est d'abord ce réseau dans lequel un groupe se constitue en pensant ensemble. Le réseau d'intelligences devient un producteur de sens car en réseau on met en place, comme le dit Gérard, des dynamiques collectives de négociation du réel. La revue n'est donc pas un lieu

où s'expriment des individus (les auteurs), mais le réseau de production de sens public. Il me semble important de souligner l'aspect de négociation collective — qui fait peut-être défaut aux dynamiques des Google ou Facebook : les grands géants du web essaient de réduire au minimum les possibilités de négociation. Dans ce sens, il me semble intéressant de citer le dernier des 5 principes fondateurs de Wikipédia ([https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Principes\\_fondateurs](https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Principes_fondateurs)) selon lequel « Wikipédia n'a pas d'autres règles fixes » (à part les premiers 4 principes). Les règles peuvent toujours être négociées par la communauté, elles se font collectivement. Au lieu qu'opposer de façon discrète information et savoir (ce qui est commun et ce qui ne l'est pas), je te proposerais alors de placer les différentes expériences de production de contenus sur le web dans une ligne continue qui va du moins commun au plus commun. Car d'une part, même *Sens public* et Wikipédia ont des éléments de limitation des possibilités de négociation (les politiques éditoriales, par exemple, ou les premiers 4 principes, ou les plateformes), tout comme même Facebook a des éléments de possibilité de négociation (je peux détourner mon profil, jouer avec les contraintes, les forcer... etc.). Plus l'expérience d'éditorialisation a des marges de négociation collective, plus elle produira du savoir et du commun. Il me semble facile de relier cette hypothèse au concept de performativité.

m



*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 27 Nov 2015 17 :59*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

En effet, il est toujours intéressant de faire des différences de degré plutôt que de nature. Par exemple entre information et savoir. Il n'en reste pas moins utile aussi de situer l'écart maximal pour comprendre comment s'orienter globalement. Plus important encore serait de déterminer les modes de mesure. Avant d'aborder éventuellement cette question, j'aimerais, cependant, m'attarder sur ton dernier point : la performativité, ce qui me permettra de répondre à une de tes précédentes questions sur l'adresse. Si nous partons du principe que nous ne naissons pas seuls au monde, mais que nous nous trouvons d'emblée dans une multiplicité de relations, la question de l'adresse devient fondamentale. Elle a des enjeux sociaux évidents : je ne m'adresse pas de la même façon à ma mère, à un collègue, à une reine d'Angleterre ou à un voyou qui vient de me piquer mon portefeuille (et si c'est la reine d'Angleterre qui m'a piqué mon portefeuille, je ne m'adresserais quand même pas à elle comme au petit voyou, en dépit du geste identique). De même, les façons par où je suis adressé constituent en partie mon individualité depuis les expériences de ma plus tendre enfance. Pour ce qui est de l'espace numérique, on pourrait penser que sa vertu apparemment démocratique fait négliger ces hiérarchies sociales implicites. On aurait tort. Des hiérarchies continuent à exister et les modes d'adresse diffèrent, y compris dans les présentations ou « publications de soi ». On ne construit pas, par exemple, son profil de la même façon sur LinkedIn ou sur Facebook.

Il faut aussi voir que cette question de l'adresse est cruciale pour l'espace numérique, pas seulement pour les noms de domaine (gérés par un organisme privé qui n'est pas sans poser des problèmes) ou les adressages de sites ou de personnes, mais pour la structure même de nos ordinateurs. Tu sais qu'on appelle « bus », en informatique, un ensemble de liaisons physiques (câbles, pistes de circuits imprimés, etc.) pouvant être exploitées en commun par plusieurs éléments matériels afin de communiquer. Un bus est caractérisé par le volume d'informations transmises simultanément. Un des bus est justement ce qu'on appelle un « bus d'adresse ». Celui-ci permet, lors d'une lecture ou d'une écriture, d'envoyer l'adresse où la lecture ou l'écriture de données doit être effectuée, et donc définit le nombre de cases de mémoire accessible (des cases qui ne sont pas nécessairement voisines, d'où l'importance de ces chemins d'adresse). Contrairement à ce que beaucoup d'utilisateurs croient, la fonction « delete », d'ailleurs, n'efface pas les données, mais bien leur adressage. L'environnement numérique ne cesse de poser le problème de l'accès, donc de l'adressage.

C'est en quoi le rapport à la performativité est aussi important, non ?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 28 Nov 2015 14 :07*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

en effet, on pourrait dire que nous sommes le produit des dynamiques d'adressage. La question est donc de savoir comment ces dynamiques se mettent en place. Tu

soulignes à raison l'aspect technique : l'adresse est en partie déterminée par des protocoles — comme dans le cas de la reine! Le premier protocole sur Internet est le TCP/IP; c'est sur ce proto-protocole que se basent ensuite toute une série d'autres protocoles (HTTP, par exemple, ou FTP, ou SMTP). Commençons donc par ce premier protocole : il structure l'ensemble d'Internet en tant qu'infrastructure en basant la possibilité d'échanger des données (Transmission Control Protocol) sur une identification (Internet Protocol). L'idée n'est pas neutre : on pourrait imaginer un échange de données qui ne soit pas basé sur une identification (l'adresse pourrait être provisoire ou alors elle pourrait exister seulement d'un des deux côtés de la communication - je connais ton adresse et je viens chez toi pour récupérer ce dont j'ai besoin, sans qu'il soit nécessaire que tu connaisses mon adresse à ton tour). Le TCP, en revanche, tel que développé initialement par Vint Cerf, a été implémenté et fusionné avec l'IP. En gros, cela signifie que pour avoir accès aux données, il faut d'abord s'identifier (avoir, justement, une adresse IP). L'identification nécessaire implique ensuite la possibilité de produire une sorte d'identité de l'utilisateur à partir de son adresse. C'est ce qui permet à des acteurs du web d'accumuler des données sur des usagers et de les organiser afin de produire une adresse plus précise : une cible. L'adresse devient ainsi le résultat de l'interaction entre une identification physique (l'IP) et une somme de pratiques (tous les échanges de données reliées à cette identification). Et c'est là que la question de la performativité se pose : de quelle manière les pratiques d'un usager font-elles partie de la négociation de son adresse? La notion de négociation de l'adresse se pose donc au niveau technique (quand je me connecte, ma machine « négocie » une adresse IP avec l'infrastructure) et au niveau des pratiques (ce qu'on fait

à partir de cette adresse et les données qu'on produit et qu'on échange). Exactement comme notre adresse dans une ville, qui signifie en même temps le fait de se placer dans un tissu de relations prédéfini — par les politiques de la ville, son histoire, etc. — et le fait de donner un sens à ce tissu avec des pratiques (le Plateau est bobo à cause du fait que je vais acheter mes légumes au marché bio). Ces deux niveaux sont en même temps publics et privés et la négociation se joue sur ces deux aspects. La privatisation de l'espace public (sur Internet, mais aussi dans les villes, comme le souligne Saskia Sassen (cf. cet article) pose alors un défi tout particulier : en quoi pouvons-nous être acteurs de la négociation de notre adresse ? En quoi peut-on garder une adresse « publique » ? On revient ainsi à la question des communs...

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 28 Nov 2015 17:04*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

L'adresse IP fonctionne plutôt comme un code d'accès. À mon adresse, on envoie du courrier comme à mon adresse courriel on m'écrit des emails. Alors que l'adresse IP permet à mon ordinateur d'être reconnu par le réseau et, du coup, d'y avoir accès (l'adresse IP, comme tout code, est d'ailleurs falsifiable ; c'est le b.a.ba du hacker d'usurper des IP pour masquer son adresse source réelle. Par contre, si je donne une fausse adresse domiciliaire, je ne risque pas d'avoir accès à mon courrier!). Ainsi, l'adresse de mon habitation me permet de recevoir des communications ; l'adresse IP m'autorise à en produire. Je suis (en partie) défini par mon

lieu de domiciliation (le choix de mon quartier, du type d'habitation, dira quelque chose de ma situation sociale, de mon salaire, de mes goûts). Par contre, mon adresse IP ne dit rien de moi (et mon adresse courriel très peu : un choix entre gmail.com ou yahoo.fr... c'est pas énorme) — tant que je n'ai pas visité de sites. C'est à partir de ma navigation que l'adresse IP devient ce qu'on pourrait appeler une « carte de visite » : une carte de visite annonce une identité, mais ici ce sont les visites que je fais (sur des pages web) qui m'identifient. Autrement dit, mon logement dit quelque chose de moi en amont de ce que j'y vis et l'adresse IP révèle des choses sur moi en aval de ce que j'y fais.

Cependant, je m'interroge sur la notion de « négociation » que tu utilises et j'aimerais que tu la précises. En quoi mon ordinateur « négocie »-t-il avec l'infrastructure du réseau ? Et par où puis-je « négocier » mon adresse, en particulier entre privé et public ? Enfin, faut-il positionner cette négociation dans une perspective diplomatique ou commerciale ?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 28 Nov 2015 18 :47*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

je ne suis pas complètement d'accord avec tes remarques sur l'adresse IP. Tout d'abord : mon adresse IP n'est pas si facile à falsifier. Je peux bien sûr me cacher derrière une autre adresse, mais il est toujours possible — et très facile — de retrouver l'adresse originale. Techniquement, l'adresse IP est donnée par le fournisseur d'accès — Bell, Vidéotron, Free, etc. Sans fournisseur, pas d'accès possible.

Internet est un réseau très hiérarchisé en ce sens. Mon fournisseur a toujours l'obligation légale de conserver mes navigations (et donc aussi d'enregistrer et de sauvegarder le fait que je suis passé par un site qui a masqué mon adresse). Ces données de navigation sont visibles par les autorités — en France pendant 5 ans, ici au Canada, je ne sais pas exactement, mais la structure est la même. Mon adresse IP est associée, par ailleurs, avec l'adresse physique de mon ordinateur (l'adresse MAC) et rend donc possible l'identification du propriétaire de l'ordinateur — et au bout des comptes de l'utilisateur. Je peux utiliser des processus complexes pour éviter que Google connaisse mon IP (et encore), mais jamais je ne pourrai l'effacer. Deuxième chose : mon adresse IP dit beaucoup de moi : par exemple, elle dit de moi ma géolocalisation (ce qui fait par exemple qu'on peut cibler un public selon où il se trouve et que quand tu cherches « restaurant » ici, tu ne trouves pas la même chose que quand tu le cherches en France). C'est le principe de la « négociation » de l'adresse IP. Quand tu allumes ton ordinateur et que tu te connectes, ton ordinateur demande à ton fournisseur d'accès de t'attribuer un IP. Cet IP peut être de deux types : fixe ou dynamique. Une adresse IP fixe est une adresse que tu achètes et que tu réserves pour toi. Dans ce cas, ton adresse reste toujours la même à chaque connexion : cela est utile quand par exemple tu as un serveur (il faut qu'il soit toujours à la même adresse IP, sinon il ne serait pas repérable), et il faut que cette adresse soit listée dans un DNS si tu veux l'associer à un nom de domaine (par exemple *eric.ca*). Les adresses que nous avons à la maison sont le plus souvent dynamiques, c'est-à-dire que le fournisseur possède une plage d'adresses et qu'à chaque fois qu'un usager se connecte et lui demande de lui en attribuer une, il choisit la première disponible.

Cela se fait ou manuellement (dans le temps, tu avais une liste d'adresses disponibles et tu en rentrais une à la main lors de ta connexion — configurer manuellement la connexion) ou, plus souvent, automatiquement, grâce à un autre protocole : le DHCP (Dynamic Host Configuration Protocol). Ce protocole est le cœur de la « négociation » : tu demandes au fournisseur une adresse, il t'en attribue une qui fait partie de sa plage, et ton ordinateur répond avec un autre protocole (ARP — Adress Resolution Protocol) qui vérifie qu'il n'y ait pas de conflit, à savoir qu'il n'y ait pas une autre machine qui utilise le même IP. Car plusieurs DHCP pourraient être en train de négocier en même temps — la négociation est collective — et il faut éviter de se retrouver à deux sur la même adresse. La rhétorique du protocole DHCP est aussi intéressante : il s'ouvre avec la « *discovery* » (le client trouve le fournisseur via le masque de réseau — masque et découverte...), ensuite il y a l'« *offer* » (le fournisseur propose une adresse, il fait un « *lease offer* », et il est possible qu'il propose plusieurs adresses), puis il y a une « *request* » (le client demande de prendre une des adresses offertes) et finalement, il y a l'« *acknowledgement* » (le fournisseur reconnaît le client avec sa nouvelle adresse). Autre chose intéressante : l'offre a une durée, le *lease time*, et cette durée est spécifiée par le fournisseur au moment de la négociation. C'est donc une rhétorique commerciale et non diplomatique. Cela t'identifie géographiquement — car le fournisseur est localisé et il sait où tu es — et détermine aussi l'ensemble des temps de connexions qui te séparent des serveurs que tu vas interroger (il ne faut pas oublier que même si la lumière court vite, il faut plus de temps pour récupérer des données en Australie qu'à New York si tu es à Montréal). Cela détermine les politiques des entreprises sur le net : si mes clients ou ma cible se trouvent dans un endroit, je vais mettre mes

serveurs le plus près possible et si j'ai des clients aux quatre coins du monde, je vais différencier mes serveurs selon les groupes géographiques. Par ailleurs, mon adresse IP me dit aussi quel fournisseur tu as choisi — et cela aussi est intéressant : un vrai Québécois francophone préfère Vidéotron à Bell, par exemple (c'est une caricature, mais c'est juste pour dire que le choix n'est pas anodin). L'adresse IP révèle donc aussi des choses en aval de ce que tu fais. Et Internet n'est pas une infrastructure neutre. L'idée de neutralité du net met entre parenthèses la matérialité de l'infrastructure — et le fait que l'adressage des données dépend des positions géographiques, des contrats sur la jouissance des câbles, des ententes commerciales entre les entreprises propriétaires, des conditions géopolitiques, etc.

Je suis sûr que tu auras des choses à dire sur les étapes de la négociation...

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 29 Nov 2015 09 :49*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Cher Marcello,

En ce dimanche grisâtre, je suis content de trouver quelques étincelles de désaccord entre nous. Je conviens que j'ai sans doute simplifié les éléments pour le plaisir d'une opposition tranchée. Je voudrais, cependant, en conserver la dynamique, qui ne me semble pas inintéressante. D'abord, pour la falsification de l'IP, ce n'est certes pas facile, mais si ce n'était pas possible, je ne pense pas que les polices du numérique auraient tant de mal avec les hackers d'envergure. Et sans cacher absolument, je peux au moins dérouter les



identifications faciles en me servant comme intermédiaire d'un réseau privé (du genre Private Internet Access ou le peu élégamment nommé « Hide My Ass », qui était jadis gratuit et qui est bien sûr devenu payant). Et cela suffit pour mon argument.

Ensuite, plus importante, ton explication détaillée des mécanismes d'attribution. Je concède volontiers l'ensemble des informations impliquées par ces mécanismes et la non-neutralité d'Internet. Il y a bien échange d'informations pour l'attribution d'un IP, qui permet de connaître ma géolocalisation et mon choix de fournisseur d'accès. Je n'avais ainsi jamais réalisé qu'en choisissant Vidéotron, j'étais si banalement Québécois francophone (mais tu me renforces dans mon choix!). Cela dit, quand j'ai envie de voir des films sur Netflix-France alors que je suis au Canada, je me débrouille pour avoir une fausse adresse IP française afin d'y avoir accès. Je reconnais, cependant, que truquer des informations suppose bien qu'il y a des informations données automatiquement. Or, c'était là ton argument. Dès que sont lancés les mécanismes d'attribution, sont récupérables des informations sur ce que je suis (ou prétends être, peu importe) ou sur ce que je fais (quand je me connecte non de chez moi, mais dans un hôtel où je séjourne ou dans un Starbucks avec WiFi). Mais quoi d'autre que localisation et fournisseur?

Là est ce que je voulais souligner : de fortes différences de degré (plutôt que de nature, soit!) entre l'appréhension sociopsychologique d'une adresse géographique et les jeux de géolocalisation. Et surtout l'énorme quantité d'éléments que je livre de moi par mes navigations par rapport à ce que je dis (ou prétends faire savoir) de moi en amont avec l'attribution d'une adresse IP. Donc : non-neutralité structurelle de l'Internet qui fait que je dis, avec mon adresse IP, des choses de moi en amont (même si on peut

truquer ou protéger ces informations à condition d'avoir les connaissances techniques ou d'être prêts à payer pour); par contre, masse d'informations bien plus importante en aval par les usages que j'en fais. Est-ce plus juste ainsi?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 30 Nov 2015 08 :27*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

hélas oui, en ce lundi matin, je regrette de voir disparaître toute étincelle de désaccord entre nous.

En effet, je ne vais pas nier que nos actions ont un poids bien plus significatif dans notre identification — ou plutôt dans notre assujettissement. Par contre l'IP est la *conditio sine qua non* : sans IP, il ne serait pas possible de rassembler les pratiques d'une même personne pour en faire une personne — à moins qu'elle ne s'identifie d'une autre manière, par exemple avec un compte sur une plateforme. Ce qui nous pose encore une autre question : celle de l'identification via compte usager.

L'identification, dans ces cas, dépend du fait de posséder un mot de passe — ou de posséder une clé d'accès stockée quelque part sur l'ordinateur, pour les systèmes les plus récents. Avoir une information, c'est ce qui fait de moi une identité. Dans certains cas, comme tu le disais, je suis parce que mes relations m'identifient. Dans ce cas spécifique, je suis parce que je connais une information que les autres ne connaissent pas.

J'ai toujours pensé que l'amour est une question de recherche de l'identité; voilà donc pourquoi les adolescents donnent leur mot de passe à leurs amoureux...

Je sais, mes réflexions sont un peu confuses, mais que veux-tu, on est lundi matin!

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 30 Nov 2015 16 :53*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Aouch, l'amour! Rien de moins... Ce n'est pas du jeu de faire intervenir l'amour dans une conversation jusque-là aussi savante et paisible que celle de nonnes qui parleraient du fonctionnement de leur réfectoire dans un couvent de province.

Pour me venger, je vais alors t'attaquer (tu remarqueras déjà que j'ai supprimé mon « adresse » habituelle : pas de cher Marcello ce matin, même pas de Marcello tout court), donc t'attaquer justement sur l'identité que tu établis entre identité, identification et personne. Je propose les définitions suivantes. L'identité est le sentiment temporel de la répétition (qui escamote la production des différences et des contingences). L'identification est un discours d'interpellation par où quelqu'un est dénommé (que ce soit des parents qui choisissent un prénom, un policier qui t'interpelle à cause de ton faciès, un chauffard qui te traite de saucisse parce que tu conduis trop lentement ou encore toi-même qui crée ton profil sur Facebook). La personne est un instrument de localisation et d'imputation de droits et d'obligations (c'est la *persona* de tes ancêtres latins : un masque de technique juridique). Sentiment, discours et instrument opèrent à des niveaux distincts.

Pour revenir au fameux amour et au mot de passe donné facilement, je l'interprète à rebours de ce que tu dis : comme signe de désidentification, comme désir de différence, com-

me mise entre parenthèses des obligations. L'IP est personne (localisation et code d'accès juridiquement reconnu), pas d'identité ni d'identification.

À toi la parole maintenant, Marcello cher.  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 10 Dec 2015 09 :09*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Tu m'as coupé le souffle avec ton attaque et il m'a fallu une semaine pour m'en remettre. L'IP est personne, tu dis, et tu distingues avec précision l'identité de l'identification de la personne. Oui, je te suis sur toute la ligne, mais je me demande si les trois concepts peuvent vraiment être pensés séparément. Je suis personne... cela me rappelle quelque chose — même si l'origine est différente. *Outis*... Comme tu le sais, Ulysse a recours à cette formulation pour tromper Polyphème. En grec : « *oûtis émoi g'ónoma* » (je cite par cœur). Mon nom est personne, dans le sens de « pas-quelqu'un » (*ou-tis*). *Outis* est différent du latin *persona*, car ce n'est pas un masque, c'est juste la négation du pronom. Le jeu de mots avec « personne » ne fonctionne qu'en français — en italien : « *il mio nome è nessuno* », en latin : « *nemo mihi nomen est* » — d'accord, mais ton « l'IP est personne » m'a quand même interpellé. L'idée d'Ulysse est que l'identité se fait par défaut, par le vide — est-ce que cela est très loin de ce que tu appelles « identification » ? L'IP est personne, justement, le vide qui laisse la possibilité d'appeler, d'être appelé et d'être, donc, identifié. Et ensuite, le sentiment de la répétition n'est-il pas rendu possible justement par la saisie de ce vide ? Pour mettre au clair ce que je suis en train de dire : les

processus techniques de production d'un tout cohérent et nommable à partir des traces me semble plus ou moins correspondre avec une espèce de noyau autour duquel se rassemblent identité, identification et personne... Si c'est vrai, le contrôle de la technique devient une maîtrise — potentiellement dangereuse — de l'ensemble des processus de production identitaire. Donner le mot de passe est donner la place à la reconnaissance — tu sais qui je suis, car de mon côté, je n'en ai aucune idée. Mais qui est ce « tu » ? L'aimé, mais aussi l'ensemble des dispositifs techniques qui peuvent remplir le vide laissé par le fait que je suis personne. Tu me pardonneras cette digression un peu incohérente — mais je sais que nous partageons l'amour pour la Grèce et que tu ne m'en voudras donc pas trop.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 12 Dec 2015 17:33*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Certes les trois concepts sont liés, mais il semble utile d'en distinguer les logiques propres et les critères d'application. Ce que fait Ulysse est de s'identifier quand Polyphème lui demande son nom, mais il garde son identité d'Ulysse le rusé sous l'identification déclarée à « *Outis* ».

Cela lui permet de faire passer Polyphème pour un couillon auprès des autres cyclopes lorsque, lui ayant crevé l'œil, Polyphème hurle qu'il a été agressé par personne. Mais n'oublie pas qu'une fois hors de portée, sur son bateau fuyant l'île, Ulysse révèle son nom bien fort à Polyphème. Ce qui entraîne celui-ci à réclamer la vengeance de Poséidon son père. Comment Ulysse

s'identifie-t-il cette fois? En se disant Ulysse, fils de Laërte, habitant d'Ithaque : nom, coordonnées spatio-temporelles, qui indiquent qu'une identité est faite de liens (c'est le propre des coordonnées). Revendiquant la gloire de ses actions, Ulysse en devient aussi imputable : il devient ainsi une personne dans des régimes de reconnaissance et d'obligation (par exemple de vengeance). La personne n'est donc pas un vide, car elle montre des liens (possibles). De même l'IP ne me semble pas vide justement parce que c'est une instance d'où des appels peuvent être lancés et reçus, c'est-à-dire autant de liens, ces « cartes de visite » dont je parlais. A-t-on pour autant affaire à un noyau à trois faces? Je ne crois pas à la nécessité d'un tout cohérent, mais à des articulations à géométrie variable. Pourquoi devrions-nous recourir à un tout cohérent?

Peut-être parce que, en tant que modernes, nous sommes formés à penser la société à partir des individus. Il nous faudrait ces petites totalités baptisées individus pour que la grosse totalité sociale soit constituée. Ulysse, malgré son intelligence rusée, ne peut imaginer une telle conception : il est d'emblée l'effet de ses liens. Nous, modernes, avons des « crises d'identité » parce que nous avons glissé sous cette notion des dimensions étrangères les unes aux autres. Peut-être l'espace numérique dans lequel nous interagissons va-t-il justement nous permettre de les repositionner.

Pour une fois je te laisse sur cet énoncé d'un optimisme inconsidéré, mais typique du samedi soir.

Avec toute mon amitié,

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 12 Dec 2015 17:58*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Maintenant je suis satisfait de ta réponse. Les trois dimensions que tu soulignes sont une dynamique — je dirais qu'elles sont des conjonctures. D'accord aussi, en partie, sur l'optimisme — c'est encore samedi soir. Internet a sans doute le mérite de questionner une série de modèles interprétatifs qui s'étaient tellement bien établis dans notre pensée qu'ils finissaient par sembler « naturels » et immuables. Un est celui de l'individu, un autre est celui de l'original, ou encore celui de l'auctorialité. Nos pratiques numériques nous font comprendre que ces grands modèles ne sont pas les seuls possibles, qu'ils sont historiques et qu'ils peuvent changer. Peut-être, par ailleurs, Internet et le web sont-ils nés justement à cause d'une certaine crise de ces catégories interprétatives — l'individu est mis en question avant la naissance de ces technologies.

Je me permets donc de changer un peu de thématique et de commencer à questionner la nature culturelle de tout ce que nous sommes en train de dire : j'ai l'impression que nos analyses ne font rien d'autre que laisser émerger un air du temps qui est caractérisé à la fois par un environnement technologique particulier et par des présupposés culturels qui en sont le contexte de production. En d'autres mots : nous ne faisons rien d'autre que confirmer nos propres présupposés culturels. Par exemple — pour être dans la provocation : dire qu'il n'y a pas d'individus, mais seulement des liens est typique de la vision du monde de notre époque; si nous — ou des analogues de nous — avions eu cette conversation il y a cent ans, nous aurions dit autre chose. Or il n'y a évidemment aucun problème

à être dans l'air du temps, sauf un : comment développer un discours critique sur l'environnement technologique que nous habitons si notre discours émerge des mêmes présupposés culturels qui ont produit cet environnement? En d'autres termes : comment avoir un discours critique sur la culture numérique si la nôtre est une culture numérique? Il en va de la légitimité de l'ensemble de notre réflexion. Est-ce possible — comme le suggère Milad Doueïhi — de trouver un *ghost in the shell*?

m



# Le lisse et le strié

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 02 Feb 2016 13 :55*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Un long moment s'est passé depuis ton dernier message et je regrette bien de n'avoir pu continuer le dialogue. Je vais essayer de le reprendre là où tu nous avais laissés avec tes deux remarques critiques, d'une part sur la triviale confirmation de nos présupposés culturels, d'autre part sur l'impossibilité, justement, d'une critique sur la culture numérique qui est la nôtre puisque nous l'habitons. Permetts-moi de penser que ces deux points sont de faux problèmes. Premier point : l'inquiétude sur les présupposés culturels ou les préjugés qui empêcheraient donc un sain jugement vient aussi d'un préjugé sur ce qu'est un préjugé : en fait, un préjugé n'est pas ce qui piège d'avance notre faculté de juger, mais la voie qui l'autorise. On peut certes rester captif de ses préjugés ; on peut aussi s'en servir comme de tremplins pour juger mieux (surtout si on en voit les dimensions propres). Le fait, par exemple, que la structure de réseau qu'est l'Internet nous

amène à favoriser une ontologie des relations, des êtres-avec est très possible. Mais ça nous permet justement de penser une ontologie déjà présente depuis longtemps, tout en lui donnant plus de valeur et d'intérêt que celle qui dominait jusque-là. Je dirais que la pensée travaille par comparaisons et analogies. Elle trouve ses analogies dans le monde où elle vit (ou dans le passé qu'elle décrit et réinvente). Mais le propre de l'analogie est précisément qu'elle nous tire vers autre chose et qu'elle nous donne ainsi immédiatement de la distance avec ce point d'où nous partons. Sans céder au fameux démon de l'analogie, il faut savoir s'en servir. En cela « l'homme habite en poète » le monde dans lequel il existe. Deuxième point : la critique peut être cette enquête des limites du discours ou du jugement et ce soupçon jeté sur les mauvais usages du langage et de la réflexion. C'est son utilité. Mais ce n'est qu'une des facettes de la critique. La critique est aussi une confiance dans le jugement à arpenter ces limites, à diriger l'attention, à choisir les perspectives les plus instructives (ou les plus belles) pour mieux habiter notre monde (ce qui veut dire aussi ne pas en être trop souvent la dupe). Quand Foucault reprend le fameux texte de Kant *Was ist Aufklärung?*, il le retraduit en *Qu'est-ce que la critique?*. Bien sûr, ce projet des Lumières est inscrit dans un temps donné et dans une culture occidentale bien particulière. Il a beau invoquer l'universalité, il n'est pas universel. Par contre, ses propositions, même limitées, sont bonnes à penser dans d'autres contextes. Lancer une réflexion limitée sur les pistes de l'universalisable (sans y prétendre) est autre chose que faire croire à tous sur terre (et surtout à ceux qu'on domine) que là est la seule universalité possible. J'ajoute un point plus historique. Je ferais volontiers une différence entre trois régimes de temporalité et de médiation technique et sociale : 1. la

tradition trouvant sa légitimité dans le passé et structurée surtout par l'oralité; 2. la culture fabriquant sa légitimité par projection dans l'avenir et alimentée par l'écrit, en particulier imprimé; 3. ce que nous connaissons désormais comme « numérique ». Parler de culture numérique me semble inadéquat car on est piégé par le modèle de la culture, en particulier celui des temps modernes, de l'État et des administrations. Je préfère utiliser un mot que tu as toi-même employé : environnement. Il permet de souligner la spatialisation du temps, le caractère globalisant du réseau et l'enjeu écologique (pas seulement écologie de la terre, mais écologie des relations et écologie des esprits [héritage disons de Bateson et Descola]). C'est pour cela que penser ce que tu appelles depuis le début de notre dialogue « l'espace numérique » est crucial pour élaborer une critique valide de notre temps et de cet environnement.

Amitiés,  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 04 Feb 2016 14 :40*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

ta réponse est éclairante et fait redémarrer notre dialogue sur une note très positive; j'adhère volontiers à ta revendication de la possibilité de la critique au-delà du fait d'être culturellement situé. Je reformulerais ta proposition en disant que la critique est l'analyse et le questionnement des structures de l'espace numérique. Comment devons-nous continuer cette activité critique? Sur quoi faut-il porter notre attention et notre jugement?

Comme tu le sais, dans la médecine grecque, la *crisis* est le moment culminant de la maladie, le moment où le patient se trouve devant une bifurcation : ou il meurt, ou il commence sa convalescence. Le soir de la *crisis*, le bon médecin était capable de dire si le lendemain le patient serait mort ou en train de guérir. Le jugement qui s'opère au moment de la *crisis* est donc assez manichéen : c'est bien ou c'est mal. Ce dualisme ne fonctionne pas, me paraît-il, dans le cadre de l'analyse de l'espace numérique. On se retrouve en effet devant des antinomies un peu creuses...

D'une part on pourrait penser le numérique comme l'espace de la liberté totale (manque de contrôle, mais aussi manque de structure et, antinomiquement, manque de sens) et d'autre part le penser comme l'espace du contrôle (gestion totalitaire de toutes les données, mais aussi, antinomiquement, possibilité de connaissance infinie, de progrès dans notre maîtrise du monde...). Ces deux (ou plutôt quatre) discours caractérisent souvent la critique du numérique, et je pense qu'il faut les éviter. Nous devons au contraire nous concentrer sur les horizons de possibilité d'action dessinés par l'espace numérique. En d'autres termes, la critique doit servir à identifier en quoi l'espace numérique, en tant que contexte de nos actions, nous ouvre un horizon de possibilité particulier. On revient ici à notre question sur la possibilité de négocier collectivement les structures de l'espace numérique pour en faire un espace public.

La critique a du sens si elle nous permet de devenir conscients des implications des structures spatiales en nous donnant la possibilité non seulement de les analyser, mais aussi de les changer. La critique n'a de sens que si elle est aussi une pratique.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 06 Feb 2016 04 :58*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Cher Marcello,

Je chipote sur un minuscule point : je ne dirais pas que la critique est possible « au-delà » de sa situation culturelle (ce serait se soulever de terre soi-même par les cheveux), mais justement parce qu'elle en arpente les chemins, les limites, bref, qu'elle en éprouve et mesure les forces, elle parvient alors à se décaler comme une résultante virtuelle calculée à partir des multiples forces réelles. À partir de là, on conçoit la validité de ta remarque : s'en tenir à des oppositions duelles ne fonctionne pas.

Les réflexions d'Alexander Galloway, dans « *The Interface Effect* », sur le *software* comme idéologie devenue machine peuvent devenir intéressantes en ce qu'il insiste alors sur la critique politique qui lui est nécessairement associée. Ce n'est pas simplement que l'écriture des logiciels comporte une part d'idéologie même dans le codage, mais que les contradictions idéologiques entre codage technique et fétichisme de l'abstraction sont rejouées dans la forme même du logiciel. La question centrale me paraît alors celle de la « fonctionnalité ». Elle apparaît mieux si on recourt à ce vieux concept d'idéologie (malgré ses défauts connus) plutôt que de « culture », parce qu'on voit bien que l'idéologie prolonge et fait écran à la reconnaissance des fonctions sociales de chacun dans des régimes de pouvoir qui distribuent des places. Or, le logiciel est aussi une machine à distribuer des positions et assurer des fonctionnalités. Tout espace social dans lequel des actions sont performées est mise en œuvre de fonctionnalités. L'intérêt de l'espace numérique me semble de rendre

particulièrement visibles et pensables ces opérations parce que l'appareillage technique invite à les prendre en compte. Est-ce que cela veut dire, comme tu le proposes, qu'il faudrait « négocier » collectivement les structures de l'espace numérique pour en faire un espace « public »? Il faudrait s'entendre, déjà, sur ce que suppose ce recours à la notion de « public ». En examiner en particulier la constitution historique dans les États modernes et son opposition structurée à l'espace des « particuliers » ou à l'espace dit « privé ». Nous avons déjà discuté de ce point et il resurgit ici sous un nouveau visage, lié cette fois à la critique (et implicitement alors au projet des Lumières de constituer à la fois un espace public et un regard critique). Je m'interroge surtout sur ce « devoir » de la critique et l'orientation vers cet espace public. Les inquiétudes, nombreuses aujourd'hui, sur l'« invasion » du privé par les opérations de multiples acteurs étatiques, administratifs, commerciaux témoignent du fait que cet espace public est problématique à bien des égards, vu que nombre de personnes en souffrent. Est-ce une simple renégociation du partage public-privé ou une refonte radicale de l'opposition même entre les deux? L'audace voudrait que nous penchions plutôt pour la seconde solution, non?

eric

*Subject : L'espace numérique*

*Date : 08 Feb 2016 14 :44*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais dans nos derniers échanges il y a des petits problèmes techniques qui sont probablement dus à la trop grande quantité de texte

(des lettres qui sautent dans les vieux mails, un retard à charger le texte...). Nous sommes en train de détourner un dispositif technique et ce dispositif même révèle le détournement en y résistant. Je décide donc d'arrêter de cliquer sur « répondre » et de créer un nouveau message — ce qui cassera la continuité de notre échange, mais qui nous permettra de perdre moins de contenus. Voici ce que peut être une action critique — dans le sens que tu définis. La critique, pourrait-on dire, dévoile l'idéologie. Ici nous avons affaire à un dispositif technique — celui des courriels — qui est construit autour d'une série d'idées, d'idéaux, de valeurs, de pratiques et de traditions qui sont pris en considération et réagencés dans un programme technique — du code, des protocoles, etc. Or il est évident que le dispositif courriel n'est pas pensé pour avoir des échanges tels que le nôtre — différence par rapport au courrier? — et nous sommes donc en train de faire quelque chose qui n'est pas initialement prévu par le dispositif technique. En le faisant, nous rencontrons des problèmes — dus justement à la nature du dispositif que nous utilisons, nature qui est révélée par la tension entre le dispositif et notre pratique. Je reviens donc à la question du public. J'ai l'impression que les catégories public et privé sont en train d'être reconstruites complètement. Foucault disait qu'elles étaient restées stables pour des siècles — je ne suis pas sûr qu'il ait raison... Sans doute ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il y a une refonte, comme tu le dis. Habermas disait que l'espace public fait partie de la sphère privée — et s'oppose à la sphère publique occupée par les autorités. La sphère privée est divisée en ce qui n'a pas d'intérêt public (famille, travail) et ce qui en a : culture, activités associatives. L'idée d'Habermas est que cet espace est écrasé, à partir du XIXe, par le fait que sphères publique et privée empiètent l'une sur l'autre ; des intérêts privés guident les États et les États

répondent en réglant les pratiques privées. Aujourd'hui, il y aurait donc de moins en moins d'espace public. Je trouve que l'idée d'Habermas est intéressante parce qu'elle souligne un aspect important : l'espace public n'est pas seulement une question d'intérêts ni d'accessibilité. C'est plutôt la possibilité de l'agencement qui rend un espace public; qui est l'architecte de l'espace. Dans le salon du XVIIIe, on discute ouvertement (accessibilité) de choses qui ont un intérêt pour une communauté. Mais cet espace est construit et mis en place par les gens mêmes qui l'occupent — à la différence de la place publique. Le salon est donc plus public que la place, car la place est construite par des autorités. Ou alors, il faut que la communauté s'approprie la place publique et la redessine en détournant son architecture, en l'arrachant au contrôle de l'architecte d'État.

La réflexion sur le dispositif courriel pourrait aller dans ce sens. On pourrait donc penser que la critique est un instrument de production de l'espace public.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 09 Feb 2016 08 :17*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

j'avais, en effet, bien vu ces multiples petites fautes. Je trouvais cela parfois assez amusant. Tu penses vraiment que c'est la quantité de signes qui serait responsable de la mauvaise gestion des messages? Encore plus drôle.

Mais reprenons à partir de ton nouveau message. Je suis un peu sceptique sur le modèle habermassien pour des raisons à la fois historiques et philosophiques. Mais son avantage



est de « ternariser » le piège oppositionnel privé/public en découpant un espace public dans la sphère privée. Cependant, tu en tires surtout deux éléments qui me paraissent intéressants : d'abord, ne pas être voué à penser en termes seulement d'intérêts ou d'accessibilité; ensuite, insister sur les agencements créatifs de ces espaces.

Je me demande s'il ne serait pas bon de sortir, même, du vocabulaire privé/public et penser l'espace (ce que nous essayons de faire depuis quelques mois) en dehors de ces distinctions originaires légales (depuis le cher droit romain et malgré ses ressources immenses). Je trouve qu'un peu de musique ne nous ferait pas de mal et donnerait du rythme à l'espace... Pierre Boulez avait proposé une distinction que Deleuze et Guattari lui ont chipée et ont largement étendue dans un chapitre de *Mille plateaux* : le strié et le lisse. J'aimerais revenir spécifiquement à ce que disait Boulez : pour lui, le strié est « ce qui compte pour occuper », et le lisse est « ce qui occupe sans compter ». L'espace serait ainsi ce qui est d'abord occupé. Il n'y a pas un espace et ensuite des éléments qui viennent s'y installer. C'est en étant occupé qu'un espace peut apparaître. De même que la nature a, paraît-il, horreur du vide, l'espace est rétif à la vacuité. La symétrie permet ensuite de distinguer deux types d'espace en fonction du nombre ou de son absence. Cependant, il y a aussi asymétrie entre les deux espèces d'espace : le strié a recours aux ressources des nombres pour pouvoir occuper, le nombre est ici une « puissance d'occupation »; le lisse ignore superbement le nombre (peut-être même que, à l'instar du retournement anthropologique de ce qu'on appelait négativement des « sociétés sans État » autrefois en « sociétés contre l'État » depuis Pierre Clastres, pourrait-on envisager un « espace contre le décompte »). Sans vouloir du tout revenir à une autre opposition tout aussi simpliste (calcul d'échange /

don absolu, c'est-à-dire délié des modes du calcul), on pourrait essayer d'en récupérer la dynamique sociale et éthique. La critique serait alors un mode d'occupation (et à partir de là, de production) de l'espace qu'on appellerait, si tu y tiens, public. Mais serait-elle du côté du strié ou du lisse? Ce qui intéressait le compositeur Boulez était en fait la transformation constante du lisse en strié et réciproquement (contrairement à bon nombre de leurs disciples qui ont évidemment réifié cette opposition, Deleuze et Guattari n'ont cessé de souligner, eux aussi, l'importance de ces passages).

Alors, la critique serait justement un des moyens du passage entre strié et lisse puisqu'elle travaille toujours sur des frontières et des glissements. La critique n'occuperait pas alors un espace, mais serait un appareil migratoire mettant ainsi à jour la dynamique constitutive ici d'un espace strié, là d'un espace lisse.

Ça te séduit?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 18 Feb 2016 14 :50*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

les dynamiques de strié et de lisse que tu décris me semblent très intéressantes — oui, ça me séduit. Je te demanderais alors d'interpréter avec ces catégories ce qui est en train de se passer entre Apple et le gouvernement américain. Comme tu le sais — il serait intéressant ici de faire la critique de ma rhétorique, qui cache bien évidemment une adresse autre... de l'espace du courriel et jeu entre lisse et strié -, le gouvernement américain

a demandé à Apple de l'aider à décrypter l'iPhone du terroriste de San Bernardino. Apple fait résistance. L'argument du gouvernement américain est qu'il faut que les autorités puissent avoir accès à des données sensibles pour la sécurité publique. L'argument d'Apple est qu'il faut défendre le principe de la vie privée et qu'une exception affecterait gravement le principe. Évidemment l'enjeu est de taille. Qu'est-ce qui est public selon le gouvernement? Que veut dire « privé » pour Apple? Car évidemment, ces données sont enregistrées sur des serveurs qui sont de propriété d'Apple — et non pas des usagers — et Apple peut les utiliser à des fins commerciales — l'argument est qu'Apple ne les utilise que statistiquement, sans avoir conscience de l'utilisateur en tant qu'individu.

Apple, me semble-t-il, compte pour occuper, tandis que le gouvernement américain occupe sans compter. Penses-tu qu'on puisse faire une analyse critique de cet événement avec tes concepts? Que pourrait-on en tirer?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 19 Feb 2016 06 :04*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Mettons en application l'opposition comme tu le proposes. Dans l'affaire Apple / Gouvernement US, la tentation est grande, en effet, d'opposer public et privé au nom d'intérêts divergents et de contrôle sur des accès. Cependant, comme tu le soulignais, il faut pouvoir sortir de ces évidences imposées par les joueurs eux-mêmes : je défends le public / je défends le privé. Les légitimations par l'intérêt et l'accessibilité ont leur histoire qu'il ne faut pas

oublier et sont elles-mêmes intéressées ou constituent des manières de gérer les accès aux modes de légitimation des actions.

Que permet alors l'opposition strié/lisse? Je crois qu'elle nous fait voir que les adversaires apparents se situent en fait du même côté : ils cherchent à constituer un espace strié, tous deux comptent pour occuper. Mais ils le font de manière différente : Apple compute des programmes et comptabilise des données pour des fins commerciales dont un des éléments de compte (et de séduction du client) est la gestion du secret; le gouvernement US, sous prétexte de sécurité de chacun, compte sur ces secrets pour étendre et autoriser concrètement son pouvoir. Les usagers, eux, occupent sans compter : ils forment un espace lisse.

Comme je le soulignais, l'important est de voir comment les lignes bougent et comment les espaces striés par une entreprise commerciale ou par un gouvernement peuvent devenir lisses. Ici, ce sont les légitimations invoquées qui me paraissent intéressantes : défense de l'espace privé comme secret des données personnelles (mais usage commercial) ou défense de l'espace privé en termes de sécurité de chaque citoyen (mais contrôle général). Le strié glisse, au moins à ce niveau des légitimations, vers le lissage des usagers. Ce serait là que les ressources du langage légal (public/privé) pourraient retrouver une utilité civique et une imputabilité (compter) des entreprises et des gouvernements avec des usagers qui pourraient ainsi strier à leur manière cet espace civil.

La suite au prochain épisode...

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 19 Feb 2016 13 :28*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cela me semble très prometteur. La question que je me pose est alors la suivante : comment peut-on rendre strié l'espace lisse des utilisateurs? Le discours d'Apple est plus ambigu que ce que j'ai décrit. Ils disent qu'ils n'ont pas accès aux données car dans le dernier système d'exploitation, ils ont laissé le cryptage dans les mains des usagers. Ils disent que ceci représente un *empowerment* des usagers; ils auraient donc rendu l'espace des usagers strié? Non, évidemment, puisque c'est toujours Apple qui compte — qui gère le code et ses possibilités — et les usagers qui occupent — en se soumettant, souvent sans même le savoir, à une politique d'entreprise.

Bien évidemment, on sera toujours impliqué dans une dynamique de lisse et strié, mais quels sont nos marges de négociations en tant qu'usagers? La question revient au même : quelle marge d'influence puis-je avoir dans la structuration de l'espace numérique? Comment puis-je compter pour l'occuper? En le comprenant mieux — *digital literacy*? En essayant de le modifier moi-même — hacking, détournements, production du code?

m

# Musiques et architectures

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 20 Feb 2016 06 :14*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

De manière générale, il faut résister à l'implicite valorisation d'un des éléments aux dépens de l'autre (surtout aujourd'hui où la mise en avant des « valeurs », bien sûr à défendre, cache surtout l'absence d'éthique et l'aveuglement politique). Le lisse n'est pas meilleur en soi, ou plus libéral, ou plus révolutionnaire que le strié. Nous avons toujours affaire à des modes d'occupation. Si un espace n'apparaît qu'une fois qu'il y a occupation, alors on ne peut se passer d'une forme d'occupation. Nous nous entendons donc sur le fait qu'il faut examiner les modalités d'occupation qui ont lieu et qui « font lieu » dans le cas des pratiques numériques qui nous intéressent.

Reprenons la référence musicale : en plus de l'intensité et du timbre, deux composantes essentielles des sons en musique sont leur hauteur (déterminant la mélodie) et

leur durée (composant du rythme); or, comme le souligne Stockhausen, l'oreille humaine ne différencie que les sons produits entre 1/16e de seconde et 16 secondes; donc si on produit des notes qui ont des durées inférieures à 1/16e de seconde, le rythme (imperceptible) devient hauteur; si on étend une seule note au-delà de 16 secondes, sa hauteur devient rythme. Là où on croyait avoir affaire à des différences radicales entre hauteur et durée, en fait, des échanges se font dans certaines conditions de production. Il en va de même, je crois, pour l'espace numérique et ses diverses formes d'occupation en termes de rapports de vitesse, extension, ralentissement. Là où le nombre règne en maître pour composer des hauteurs, il suffit de l'étendre au-delà de sa mesure sensible pour qu'il devienne simple durée et occupe sans compter. Là où le rythme n'est plus perceptible, je n'ai que la hauteur sensible d'un son. On peut aussi complexifier l'affaire en introduisant le timbre, puisque ce qui n'était qu'une composante mineure (comme l'*opsis* pour le théâtre aristotélicien) dans la musique classique est devenu crucial à partir de Cage, Stockhausen, Monk, Parker ou Hendrix.

Peut-on déplacer ces références pour penser les espaces numériques et les déplacements du strié et du lisse? Elles me semblent utiles parce qu'elles évitent justement les questions d'influence (aussi difficiles à saisir que les influences astrales) ou d'« *enlightenment* » (avec les présomptions d'une élite qui sait et donc prétend enseigner comment agir à ceux qui ne sauraient pas).

Je te laisse y réfléchir.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 20 Feb 2016 18 :35*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

je ne suis pas sûr de saisir l'ensemble des implications de ce que tu proposes. L'idée est fascinante, mais je me demande combien elle peut concrètement nous aider à comprendre l'espace numérique. Parfois les métaphores sont dangereuses, car elles nous poussent à mettre la nécessité de faire fonctionner le parallélisme devant la nécessité de comprendre ce qui se passe vraiment. *Amica musica sed...* Au début d'*Eupalinos ou l'architecte*, Valéry met aussi en relation musique et architecture en disant que ce sont les seuls deux arts qui « mettent l'homme dans l'homme » car ils créent un espace habitable. Je suis fasciné par cette idée, mais je trouve qu'elle a une limite fondamentale : je peux agir dans un temple — ou dans une université, ou dans une place -, mais je ne peux pas agir « dans » une sonate. J'appelle le numérique un espace car je peux réellement — et non métaphoriquement — agir dans cet espace. Cela implique, comme le dit très bien Galloway, que « computers are about ethics ».

Or ce que je ne saisis pas de ta proposition est comment je peux l'utiliser pour comprendre les enjeux pratiques (dans le sens kantien) du numérique. Comment les idées de rythme, d'hauteur et de timbre peuvent-elles être utilisées dans le cadre d'une critique de la raison pratique numérique? Ce que je comprends de ta proposition est justement que tu déplaces l'analyse de la question du jugement de valeur à la question de la structure formelle qui est le contexte et le champ de possibilité de l'action. En ce sens, la métaphore musicale fonctionne — et Valéry



a raison. Ce qui nous intéresse n'est pas d'identifier les gentils et les méchants, mais de comprendre quelles sont les conditions formelles de possibilité de l'action dans l'espace numérique, et comment les actions s'inscrivent dans cet espace qu'elles contribuent en même temps à produire. Dans ce sens, l'idée du lisse et strié me semble bonne — car elle nous sert à abandonner les préjugés moraux liés aux notions de public et privé. En plus, il est évident que ces deux catégories ne sont pas dans une opposition stable, mais dans une dynamique de négociation — le lisse devient strié et vice versa. Et je comprends que l'on peut occuper de différentes manières l'espace numérique — compter pour occuper ou occuper sans compter — et qu'il y a une continuité qui relie ces différentes façons d'être et d'agir dans l'espace numérique.

Mais comment pouvons-nous transformer cela en outil critique? Et comment utiliser concrètement la continuité entre hauteur et rythme? Tu as des exemples?

À toi de m'éclairer,

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 21 Feb 2016 12 :16*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Plus que des métaphores, c'est le démon de l'analogie qui travaille ici, avec ses avantages (imaginer autrement) et ses limites (s'éloigner des pratiques), tu as raison. En fait, je comptais sur toi pour faire le travail d'exemplification et compléter brillamment mes suggestions farfelues, car « il est des paroles qui sont abeilles pour l'esprit »... Habilement, tu me renvoies la balle.

Commençons par ton objection : on ne pourrait pas agir dans une sonate comme dans un temple, ou sur une place, ou à l'intérieur de ce fameux espace numérique. Je dirais : ça dépend ce qu'on met sous le terme d'action. À la reconnaissance de forme et de structure qu'implique tout morceau musical (cette architecture dont parle Valéry dans le beau texte auquel tu fais référence) s'ajoute une production d'affects : ce sont des manières d'agir. Pour rester avec Stockhausen, il disait que, même les oreilles bouchées, on est sensibles au rythme par tout notre corps. L'espace de la sonate est mental, bien sûr, mais aussi physique : mes gestes ne seront pas les mêmes à l'écoute d'une fugue de Bach interprétée par Perahia ou jazzée par Loussier (et même entre Argerich et Gould, je suis sûr que mon corps ne serait pas emporté de la même façon). Ces actions ne consonnent pas avec mon plaisir seul, elles aident en retour à me constituer dans des goûts, des postures, des appréhensions de structure mentale, des reconnaissances de forme, des mémorisations d'enchaînement.

Tu te souviens que Phèdre dit avec admiration d'Eupalinos l'architecte : « Il ne donnait que des ordres et des nombres ». Belle définition de la programmation numérique.

Cependant, dans ce texte, Socrate construit une opposition radicale entre construire et connaître, entre agir et penser, entre l'architecte et le philosophe. Chez Valéry, Socrate a lu Bergson : agir, c'est ignorer tout ce qui n'est pas nécessaire à mon action, l'intelligence des phénomènes qui conduit mon action réduit le monde à une réponse, à mes besoins ou à mes désirs. À l'opposé, penser, c'est élargir son appréhension des phénomènes ; penser, c'est rêver le monde. Malgré mon intense Bergsonisme, je crois que c'est là réduire finalement l'action et la construction. Les actions aussi sont des manières de rêver ce qui arrive, des façons

d'en dilater les évènements, d'en connecter les formes, d'en accélérer ou ralentir les données, d'en révéler ou réveiller les désirs. Et c'est pourquoi « donner des ordres et des nombres », comme le fait l'architecte ou le programmeur, c'est bâtir du rêve éveillé, c'est bien proposer une éthique (comme tu le rappelles).

Pour revenir donc (enfin!) à ta question sur l'usage de l'analogie musicale, je dirais justement qu'elle nous permet de construire autrement le rapport au numérique, qu'elle oriente notre regard et, en cela, constitue déjà une critique (une manière de se défaire des évidences ou de saisir les limites d'une forme de savoir).

Comme le temple, la musique nous plonge dans un milieu, ce que j'aimerais appeler une « ambiance » ou un « environnement ». Tu sais mon intérêt pour cette question liant document et ambiance : comment documenter une ambiance? Un document, même s'il arrime des données, n'est-il pas toujours pris aussi dans la logique de l'ambiance? Et l'importance sociale qu'a prise la notion même de document dans l'espace numérique nous invite à penser justement l'ambiance — et non simplement « l'air du temps », encore que ce soit une bien jolie expression qui mériterait qu'on s'y arrête!

Arrêtons-nous-y : parler musicalement de l'espace est une façon de l'investir de temps (au pluriel), de l'aérer avec des rythmes, de changer (par accélération) la hauteur nombrée en durée rythmée. Ce sont là des techniques de l'enveloppement qui jouent de la rapidité et du retardement. L'environnement numérique n'est pas la culture imprimée. La notion même d'environnement nous entraîne à penser en termes d'ambiance et de temps, de rapports de vitesse, plutôt que de semences critiques et de récoltes industrielles dans le champ quadrillé des connaissances. Tu sais bien l'ambivalence de la notion

de culture : tantôt sens anthropologique de tout ce qui ordonne des régimes sociaux de subjectivation (mes expressions linguistiques, mes rôles de père [comme tu l'es désormais] ou de fils [comme tu l'es heureusement encore], mes manières de marcher ou de penser sont appris dans une culture), tantôt sens esthétique-critique de production du nouveau, de l'inattendu; culture comme manière d'adhérer à soi et aux autres ou culture comme manière de se distancier des autres et de soi. Nous sommes, bien entendu, encore en train de vivre cette ambivalence. Mais il me semble que l'environnement numérique nous apporte aussi autre chose que ces jeux du proche et du lointain, de construction ou de décontraction de soi.

Ainsi, le fait de pouvoir mettre dans le même sac du strié Entreprise Apple et Gouvernement US plutôt que dans les registres antagonistes du privé et du public est d'office une critique de ce qui se passe et une façon de ne pas se faire piéger par ces anciens jeux de légitimation toujours opératoires. Compter pour occuper, c'est une façon de fermer ou au moins contrôler les accès. Les pouvoirs commerciaux et étatiques commencent toujours par contrôler des accès. Mais l'environnement numérique les enveloppe eux aussi.

Je lisais récemment une étude qui tendait à montrer que le classement établi par Goog est une façon d'influencer sur la durée les comportements et les opinions des usagers (au point que le prochain président des États-Unis pourrait bien être subliminalement élu par Goog). Comme tout classement, il a des effets par sa structure même et le manipuler (dans un algorithme qui reste secret) est toujours possible. Ainsi, les dirigeants de Goog pourraient influencer les votes aux États-Unis et de par le monde. Je crois cela possible. Mais une telle étude laisse de côté deux éléments : quelques dirigeants de Goog vont-ils vraiment

se pencher sur les situations politiques de multiples pays et évaluer les nombreux candidats dans chacun de ces pays pour choisir ceux et celles qui seraient les meilleurs pour Goog? Par ailleurs, en quoi un individu choisi va-t-il vraiment déterminer toute une politique sur des années d'un pays? Ce serait rester dans des fantasmes individualistes et croire que compter pour occuper ne mute jamais dans de l'occupation sans compter. Le striage ne fonctionne que par la puissance de lissage, comme le lisse n'opère que par la dynamique inverse des forces de striage. Pour reprendre enfin un exemple que tu connais bien : le statut de l'auteur (et afin de jouer sur la musique du signifiant aussi!), je dirais que, dans la culture imprimée, l'auteur, en définissant un original, a fonctionné comme une hauteur, alors que, dans l'environnement numérique, avec les accélérations de reproduction et les copies devenues originales, l'auteur opère comme une durée rythmée.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 21 Feb 2016 16 :24*

*From : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

*To : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

Cher Éric,

je suis heureux de t'avoir obligé à développer ton intuition. Je ne suis pas encore sûr de l'idée de hauteur et de rythme par rapport à l'auteur — même si j'en devine le sens; je vais donc essayer de me l'approprier. Une chose me semble très claire : espace et temps peuvent et doivent être pensés ensemble si l'on veut comprendre ce qui émerge de spécifique du numérique. Je reviens à Bergson : le XXe siècle a été marqué par une forte critique de l'espace et une

valorisation du temps. Dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, Bergson exprime cette idée de façon très claire. L'espace est du côté du réductionnisme scientifique, de l'objectivation, de la juxtaposition dépourvue de sens. Le temps est du côté du sens, de la différence. Pour l'expliquer, Bergson fait référence à la musique, justement : à l'idée de mélodie, qui permet de penser les relations dans leur dynamique et non simplement en tant que juxtaposition d'objets. Ce qui est intéressant de la lecture valérienne de Bergson est que Valéry applique l'idée de temps de Bergson à l'espace. L'espace valérien est musical, il est fait de relations dynamiques, il est mélodique. Je pense que le numérique nous montre que nous pouvons penser un espace de ce type. C'est une structure architecturale, où on peut agir, mais qui n'est pas une réduction objectivante : c'est une dynamique. L'espace n'est pas donné, il se fait dans le mouvement, il est fait par les actions qu'il accueille. Dans ce sens, rythme et hauteur sont les deux faces de la même médaille — la hauteur peut être pensée comme du rythme, et le rythme, comme hauteur.

On pourrait reprendre l'analyse de Foucault dans son texte sur les hétérotopies : il dit qu'il y a eu trois façons de comprendre l'espace : comme localisation, comme étendue ou comme emplacement. L'espace comme localisation est celui du Moyen Âge. Le sens des positions est hiérarchisé par rapport à un ordre transcendant. Il y a un centre absolu, et la structure hiérarchique se reproduit par exemple dans la construction de la ville — où la cathédrale, par exemple, est au centre. Dans un espace de ce type, bien évidemment, l'auteur est hauteur — et centralité.

Avec Galilée – et Descartes, pourrait-on ajouter –, l'espace devient étendue : il est homogène et lisse, calculable, mesurable. Il n'y a pas un point plus important qu'un autre — sinon par convention... les axes peuvent être

placés n'importe où. C'est l'espace critiqué par Bergson, qui se rend compte que cette homogénéité n'arrive pas à expliquer notre réelle expérience du monde. L'étendue est objective et doit être opposée à la mélodie qui rend compte de notre expérience — multiple, différente et dynamique — du monde. Or l'espace en tant qu'emplacement est l'ensemble des relations entre les objets. L'emplacement est donc instable, mouvant, il se fait par relation — il n'est jamais donné. Il est donc mélodique. Si l'on pense l'espace comme emplacement, il n'y a plus de différence entre espace et temps, les deux faisant ensemble partie de ce que, avec Jean-Marc Larrue, j'essaie de penser comme une « conjoncture médiatrice » : l'ensemble des forces en relation dynamique qui font le contexte — les contextes — des actions (et dont les actions font elles-mêmes partie). Revenons alors à l'exemple de l'auteur. Si l'on pense à l'espace comme localisation, l'auteur est sans doute hauteur : l'auteur est celui qui se trouve dans une localisation centrale — par rapport au centre théologique du monde. L'auteur est celui qui se trouve le plus proche de l'autorité — donc le plus haut. Dans l'espace comme étendue aussi, l'auteur est hauteur. Une hauteur relative, probablement, mais donnée. Si l'on déplace les axes — l'origine, le 0 —, la hauteur changera, mais pourquoi déplacer les axes ? Et même si on les déplaçait, cela serait un changement discret — un coup. Dans l'espace comme emplacement, l'auteur est hauteur, mais cette hauteur se fait à travers le rythme — le mouvement, la dynamique, l'ensemble des relations temporelles et spatiales entre ce qui est là. Je suis auteur dans l'espace numérique parce que j'occupe une position par rapport, par exemple, à ceux qui me lisent (hauteur). Alors, si j'ai beaucoup d'abonnés à mon fil Twitter, j'ai plus d'autorité que si j'en ai peu. Mais ce chiffre se fait dans l'interaction continue entre les usagers

— de Twitter et au-delà. Le sens de ce chiffre n'arrête pas de changer et ne peut être compris que dans sa dynamique, dans sa mélodie, dans son rythme. Qu'en dis-tu ?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 23 Feb 2016 04 :47*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

j'aime bien ton appropriation. Même si tu me permettras de rester un peu à distance (au moins pour mieux observer ta propre dynamique). D'abord, la critique bergsonienne de la spatialisation du temps me paraît frappée au coin du bon sens. Cela implique de trouver d'autres façons de penser le temps, mais aussi, en fait, l'espace. C'est pourquoi la distinction musicale de Boulez me paraissait intéressante : elle donne une dynamique à l'espace et elle évite de le prendre pour une donnée immédiate. L'espace est un effet (qui produit à son tour d'autres effets en fonction de sa constitution). Je ne dirais pas, pour autant, que hauteur et rythme sont les deux faces de la même médaille. Ils ont des modes opératoires très différents, et l'intérêt consiste justement à voir comment se transforment radicalement les éléments de l'un à l'autre. Si l'espace numérique est un environnement, cet enveloppement de nos actions n'existe pas en soi, il est l'effet des gestes multiples que nous avons produits et que nous produisons. La question fondamentale n'est pas : quel espace occupons-nous ?, mais : comment occupons-nous ce qui va apparaître alors comme un espace ?

Localisation, étendue, emplacement sont autant de façons d'occuper. On pourrait, d'ailleurs, ne pas s'y limiter : le



découpage foucaldien est très élégant, il est aussi très occidental. Il suffit de penser à ce que l'anthropologue Tim Ingold décrit à propos des aborigènes d'Australie : leurs dessins et peintures (pour nous abstraits : des lignes) sont des récits et des trajets dans l'espace désertique de la terre australe. Leurs contes sont des façons d'occuper l'espace en termes de déplacement.

Pour en revenir à l'exemple de la structure de mise en public sur laquelle l'auteur et l'original fonctionnent, nos manières d'occuper l'environnement numérique changent cette structure et redéfinissent ainsi la fonction-auteur. Une façon de saisir cette nouvelle occupation pourrait consister à exploiter cette mutation hauteur/rythme dont je parlais : l'auteur était défini par sa position sur une portée (en rapport donc avec un système de notes ou un système des auteurs dans un champ socialement institué), et son originalité, repérable par ces différentiels de position ; l'auteur est maintenant définissable par les variations rythmiques imposées à une matière sonore, graphique ou visuelle qui n'est plus affaire de comptabilité sur une portée ou dans un champ, mais affaire de scansions de la durée dans lesquelles l'original comme point fixe ne peut plus avoir la même autorité. L'original dans un espace strié ou lisse n'opère pas de même. Il ne s'agit pas de dire : nous en avons fini avec l'originalité (nous continuons manifestement à utiliser le concept, à fonder des recours légaux sur elle, à en valoriser certains effets sociaux, y compris dans l'environnement numérique). Il faut examiner, encore une fois, comment nous passons d'un régime à un autre en fonction des situations.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 07 Mar 2016 14 :30*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

tu dis : « La question fondamentale n'est pas : quel espace occupons-nous ?, mais : comment occupons-nous ce qui va apparaître alors comme un espace ? ». Je suis parfaitement d'accord sur cette idée. Le fait que le numérique est un espace ne signifie pas que nous devons en comprendre le fonctionnement pour ensuite déduire comment nos actions y sont déterminées, mais plutôt que nous devons nous demander comment nous occupons aujourd'hui ce qui, suite à notre occupation, devient l'espace numérique. C'est cette intrigue intéressante entre culture, techniques, pratiques et valeurs qui donne lieu à ce que j'ai appelé éditorialisation. Je ne sais pas si dans nos échanges j'en ai déjà parlé, mais cette idée rappelle de près le concept de stigmergie. La stigmergie est une notion que les biologistes utilisent pour décrire l'interaction double et récursive entre facteurs environnementaux et actions de certains êtres vivants. Par exemple les fourmis qui construisent une fourmilière : la structure de la fourmilière détermine les mouvements des fourmis dans la construction, mais évidemment, ces mouvements déterminent la forme de la fourmilière. Un autre exemple est celui du banc de poissons : le mouvement de chaque poisson détermine la forme du banc, mais chaque poisson bouge d'une certaine manière justement à cause de la forme du banc. L'espace numérique est stigmergique car il est déterminé par notre façon de l'occuper, et en même temps, notre façon de l'habiter est déterminée par sa structure. Cette dynamique stigmergique est ce à quoi je faisais référence

en évoquant la notion des « conjonctures médiatrices », que j'ai développée avec Jean-Marc Larrue. L'idée de conjoncture nous permet d'éviter d'essentialiser l'espace numérique comme s'il était un média tout en soulignant son effet d'environnement pour l'action : lien stigmergique entre environnement et occupation de l'environnement, qui contribue elle-même à produire cet environnement. Or, ce qui complique les choses par rapport aux poissons et aux fourmis est le fait que, dans notre cas, notre façon d'occuper un espace est aussi faite de discours — notre façon de comprendre l'espace que nous occupons est une manière de l'occuper. Nos discours sur le lisse et le strié font partie des mouvements des poissons. Les tendances culturelles, les *topoi* de l'imaginaire collectif — s'il y en a un — sont une partie de l'environnement. Avec nos discussions, nous construisons, nous bâtissons. Ce qui devient important alors n'est pas tant leur correspondance à une hypothétique réalité, mais leur valeur en tant que discours — et nous ouvrons là la place à un métadiscours qui est lui-même une partie de l'environnement.

À toi de jouer.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 08 Mar 2016 05 :03*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Ta suggestion d'exploiter la stigmergie est excellente. Et la construction de l'espace par les discours mêmes qui cherchent à en comprendre la logique aussi. La référence à la stigmergie ajoute à l'idée d'occupation (que nous avons essayé d'élaborer pour penser l'espace) une dynamique

essentielle, celle des traces. En effet, ce que font les maquereaux ou les étourneaux dans leurs éblouissants déplacements collectifs, c'est de réagir individuellement aux traces immédiatement laissées par leurs congénères voisins. On évite ainsi les régimes de compétition aussi bien que de coopération, on sort des problèmes classiques de la liberté et de la contrainte. Les systèmes collectifs exploitent des dynamiques individuelles créatives, qui sont autant de mises en rapport avec les traces laissées par d'autres individus. Traces et relations, temps et rapports de vitesse sont ce qui permet d'occuper (donc de définir) l'espace numérique.

Si nous nous entendons sur ce point, alors j'aimerais que nous parlions de la représentation courante aujourd'hui de l'espace numérique sous la figure du nuage. On pourrait déjà remarquer que cette représentation est présente dès les débuts de l'industrie informatique des télécommunications (dès 1971, les ingénieurs d'AT&T l'utilisent et on trouve cette imagerie déjà présente dans les années 1920). Et l'image vaporeuse n'empêche en rien des formes de pouvoir de s'exercer. Que deviennent le nuage et ses pouvoirs en termes de traces et de relations, en termes d'occupations et de mouvement stigmergique?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 19 Mar 2016 23 :15*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

Oui, parlons de nuages. Il y a quelque chose qui me gêne dans ce mot : le fait que cette métaphore a beaucoup contribué à l'idée de l'immatérialité du numérique. « Mes

documents sont dans les nuages » — ou « sur un nuage »? — signifie qu'ils sont « dématérialisés ». Or tu proposes quelque chose de bien plus intéressant : d'analyser le nuage en termes de stigmergie. Mais d'abord, quelques mots sur l'immatérialité. Toute la discussion sur la matérialité et l'immatérialité est parcourue par un problème majeur : celui de ne pas savoir le sens qu'on donne au mot « matériel ». Que signifie « matériel »? Peut-on opposer des choses matérielles (par exemple une pierre) à des choses immatérielles (par exemple la liberté)? Et si oui, de quel côté serait le numérique - ou pour être un peu plus précis, le web? Le mot « matériel » me semble poser problème car, si on le prend dans son sens le plus simple (matériel est ce qui est fait de matière), il me semble toujours très difficile de trouver quelque chose qui ne soit pas matériel — même la liberté doit être faite de quelque matière, ne serait-ce que de l'ensemble des documents qui en parlent ou des neurones des cerveaux qui la pensent. Peut-être, si on pense le mot dans le sens logique — celui de l'implication matérielle —, celui-ci a plus de sens : c'est une force qui produit et fait résistance. En tout cas, dans les deux sens, le numérique est évidemment très matériel : d'une part parce que ses infrastructures sont faites de matière, de l'autre parce que l'organisation des informations — qui semblerait immatérielle — est une force qui produit et fait résistance. J'aime bien, pour ça, les notions anglaises de *hardware* et *software* : matériel dur et souple, mais toujours matériel. Et donc, bien évidemment, les nuages sont matériels. J'ai fait cette parenthèse car il me semble que le discours commercial utilise cette métaphore pour faire croire aux usagers qu'il n'y a pas d'enjeux politiques liés à la structure de l'espace numérique : il serait « imaginaire », « immatériel » et finalement fictif. Les documents sont sur les nuages — ils ne sont donc nulle part, et on peut

ainsi éviter de s'inquiéter, par exemple, de qui les possède. « nuage » est un joli mot qui infantilise les usagers — comme quand on dit aux enfants que les morts vont dans les nuages pour ne pas leur faire penser la mort.

Or, si, comme nous le savons et comme tu le suggères, les nuages sont très matériels, comment doit-on les analyser? Comment bougent les nuages? Pourrait-on fonder une sorte de météorologie numérique?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 21 Mar 2016 12 :06*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Bien sûr, la matérialité fonctionnelle du web est évidente, même si elle disparaît parfois sous l'imaginaire de la vitesse où on confond effet d'immédiateté et dématérialisation.

C'est pourquoi je parlais de la « figure » du nuage : c'est dès le départ une représentation graphique des ingénieurs informaticiens pour indiquer un certain dispositif de transmission et d'enregistrement. Depuis, le nuage griffonné sur un papier a été changé en vapeur idéologique, comme tu le notes avec justesse; cela permet d'oublier les constituants matériels depuis les composantes des circuits imprimés jusqu'aux câbles sous-marins. Mais puisque tu parles de météo, le point commun avec le nuage, c'est l'angoisse de la température! Tu sais combien les serveurs, de plus en plus monumentaux, ont besoin de systèmes de refroidissement. D'où leurs situations près de vastes sources d'eau.

Mais on voit bien aussi les jeux de pouvoir qui constituent et exploitent cette représentation du nuage, au point, paradoxalement, de fonctionner à la fois sur une décentralisa-

tion des données stockées et une autre forme de centralisation autour des serveurs conçus comme des bunkers d'archives hypersécurisés. Ting-Hui Hu, dans son ouvrage récent *A Prehistory of the Cloud*, montre avec pertinence comment la figure moderne, et qu'on croyait dépassée, de la souveraineté revenait se superposer aux régimes de contrôle et de surveillance.

On pourrait ajouter aux inconvénients graves le fait que le propre du nuage étant de voyager dans les airs, on tend à le voir à la fois comme fini dans des formes informes et comme infini par sa navigation potentielle dans l'air ambiant. De même qu'on a pollué sans souci l'atmosphère parce qu'elle semblait constituer un réservoir infini, on croit le nuage aussi facilement exploitable par toutes les données inutiles qu'on y accumule. Attention à la couche d'ozone numérique... Cependant, il faut également chercher les avantages du terme. L'intérêt du nuage est de nous éviter de penser des objets fixes, facilement localisables et immédiatement bien formés. Il nous invite à penser plutôt des jeux de positions structurelles et une dynamique des relations. En ce sens, peut-être faudrait-il populariser le fait que le nuage est un objet théorique ou un outil plastique au sens où l'étudie, pour la peinture, Hubert Damisch avec sa *Théorie du nuage*. Un lieu n'est pas d'abord ce qu'il rassemble, mais ce qu'il transforme. Le nuage qui est connexion de lieux n'est pas simplement rassemblement des données conservées dans ces lieux, mais transformation de ces instances de transformation. Et c'est ce qui fait de cet espace numérique non un plan, mais une épaisseur. On pourrait penser que le nuage est sans réelle épaisseur : vapeur volatile et mouvante que le geste traverserait impunément. Au contraire, c'est du nuage que l'espace numérique tire son épaisseur, jusque dans ses formes de contrainte physique et imaginaire. C'est pourquoi je

soulignais que la figuration du nuage ne date pas du XXI<sup>e</sup> siècle, mais est contemporaine du développement des ordinateurs. Autre élément : le nuage est affaire de temps plus que d'espace, d'où cette dynamique des relations. Il prolonge les théories des années 50 et les réalisations des années 60 à propos du partage économique de temps d'ordinateur entre de multiples usagers grâce à une segmentation par microsecondes. Chaque usager avait l'impression que l'ordinateur travaillait pour lui seul, alors qu'il divisait simplement son temps d'exploitation en fragments imperceptibles pour chacun. C'est ce qu'on appelait le « *time-sharing* ».

D'où cette dernière ambivalence : la participation des usagers (jusque dans leur angoisse de perdre leurs archives et la paranoïa généralisée qui s'ensuit) est valorisée comme marque de leur liberté; elle est aussi façon d'alimenter la logique économique des pouvoirs en place par un jeu sur le temps. L'analyse du nuage passe, me semble-t-il, par un examen serré de ces effets contradictoires, non ?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 18 Apr 2016 02 :52*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric

encore des relations complexes entre temps et espace. En effet, je crois que l'espace ne peut et ne doit pas être pensé comme un objet stable : il est en mouvement et il est aussi fait de relations dynamiques. Quand on parle d'espace numérique, on parle d'un ensemble spatiotemporel en mouvement — où il devient impossible de séparer les relations spatiales des relations temporelles. La localisation physique



d'un serveur se mesure à partir des millisecondes nécessaires à la machine pour répondre à une requête. La localisation des infrastructures — leur position dans le territoire — et les enjeux géopolitiques qui s'ensuivent sont une question de temps. Et la virtualisation de la mémoire — invention des années 1960 qui permet justement le *multitasking* que tu évoques — est une question de structures spatiales. L'organisation des tâches se fait dans un schéma fortement hiérarchisé dans une architecture qui est un mélange de *hardware* et de *software*. Et le nuage est un autre signe de cette fusion d'espace et de temps. Peut-être, au lieu que d'espace numérique, nous devrions parler d'architectures numériques, en donnant au mot « architecture » une signification à la fois spatiale et temporelle. Le nuage est une architecture, l'infrastructure d'Internet est une architecture, et l'ensemble d'algorithmes, données, plateformes et câbles est une architecture.

Qu'en penses-tu ?

m

# Le rythme et le graphe

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 28 Apr 2016 04 :48*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Comment penser une architecture temporelle ? Je vois bien l'intérêt qu'il y a à réaffirmer contre les visions libératoires et exaltées du numérique l'importance des règles qui le structurent. Pour autant, est-ce que le principe de l'architecture est le bon ? C'est possible, mais je m'interroge, et il faudrait pousser l'usage du concept pour voir ce qu'il permet de faire et de penser.

J'ai l'impression que nous revenons à une de tes références de départ : la pornotopie, où se trouvaient associés espace, architecture d'habitation, non-séparation privé/public et mise en visibilité généralisée. Mais dans cet espace *Playboy* donné comme modèle, il y avait aussi le « design » nouveau du mobilier (jusqu'au lit de Hefner). architecture

est un concept large, peut-être que design serait restrictif, mais aurait l'utilité de marquer mieux le travail concret des formes du numérique que nous utilisons, subissons, exploitons, modifions...

Tu sais que Hefner avait fait mettre au-dessus de la porte monumentale de son château à Chicago : « *Si non oscillas, noli tintinare* » (pas la peine de sonner si tu ne swingues pas). Cela nous met non seulement dans le « design des émotions » (comme on le dit aujourd'hui), mais surtout dans des questions de rythme.

Ce qui nous ramène à la question d'une architecture temporelle. La fascination pour le numérique tient entre autres à la vitesse affolante avec laquelle les objets d'échange sont mis à notre disposition. L'immédiateté pornographique dont tu parlais est du même type : finis les rituels de séduction et les préliminaires amoureux. Bien sûr, c'est une illusion (comme la pornotopie est une fantasmagorie). Mais cela voile en partie ces questions de différences de rythme qui me semblent importantes pour « baliser » notre espace numérique.

Alors architecture temporelle en termes de rapports de vitesse? Peut-être suis-je trop dans l'*allegro furioso ma non troppo*?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 01 May 2016 10 :30*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Éric,

ma référence à l'architecture sert justement à éviter l'idéologie de l'immédiateté, qui ne fait qu'essayer de cacher des structures rythmiques qui sont, à mon avis,

architecturales. Le temps peut-être rapide (mais par rapport à quoi?) — mais jamais immédiat — des commerces numériques est un temps rythmé par des règles, des contraintes et des formes bien définies. Et même le swing est un art de la précision et de la structure. Le temps qu'il faut à un serveur pour répondre à une requête dépend ainsi de la distance spatiale du serveur par rapport au client, outre que d'une série d'autres paramètres architecturaux : les protocoles utilisés, le langage de programmation...

Un exemple concret : la différence entre le JSON et le XML. Le JSON est un langage de balisage très utilisé par les informaticiens qui consiste à mettre entre accolades les informations en les structurant grâce à une séparation faite avec des virgules (par exemple : {« auteur » : « Éric Méchoulan », « date » : « 2016 »,}). Ce langage est préféré par les informaticiens au XML pour des raisons de rapidité d'écriture et de *parsing*. Il est plus facile d'écrire l'expression que je viens d'écrire que d'écrire l'équivalent en XML, qui serait quelque chose du type : Éric Méchoulan 2016. Et, quand il y a une grande quantité de données, l'ordinateur processe plus rapidement le JSON que le XML. Sauf que le choix du JSON n'est pas neutre d'un point de vue d'architecture de l'information, car le JSON est moins expressif que le XML (le XML permet de construire des structures plus complexes et de vérifier la bonne structure de l'information grâce à un schéma, par exemple). Le leurre de l'immédiateté implique un choix architectural qui influe sur le type de balisage informationnel. Or les informaticiens affirment désormais que le XML est obsolète, car trop « lent ». Le résultat est qu'on préfère un balisage plus pauvre pour gagner quelques dixièmes de milliseconde. Voilà pourquoi le temps et l'espace me semblent fortement liés.

Est-ce design? Non, car c'est quelque chose de plus large. Le design en fait sans doute partie, mais on ne peut pas réduire la structuration de l'information et de l'infrastructure qui la supporte à une question de design.

Est-ce rythme? Pas seulement, car le rythme se fait dans une négociation de structures qui sont aussi spatiales et architecturales — et souvent on peut décider de changer le rythme en adoptant une autre structure spatiale, comme quand on passe du JSON au XML. Design et rythme sont mis en avant lorsqu'on veut défendre l'argument de l'immédiateté (absence d'attente et, plus en général, absence de médiation). Voilà ce qui me pousse encore à aller vers l'espace — qui dit de façon plus explicite les contraintes matérielles qu'il présuppose.

À l'idéologie de la malléabilité absolue qui semble reposer derrière le design (tout peut prendre n'importe quelle forme grâce à la puissance du design) et derrière le rythme (on peut compresser le temps jusqu'à le faire disparaître), il me semble nécessaire de remplacer une critique de l'architecture comme ensemble de structures, bien sûr malléables, mais toujours contraignantes.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 01 Oct 2016 19 :23*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Bonsoir Marcello,

Alors que nous parlions tant d'immédiateté et d'instantané, à mon regret j'ai dû ralentir, voire arrêter beaucoup de mes activités ces derniers mois et entre autres nos échanges. Sans doute est-il temps d'essayer de reprendre notre réflexion commune. Surtout aujourd'hui où nous connaissons un

changement d'envergure d'un des piliers du web : l'ICANN change de statut. Moins de mainmise du gouvernement américain, certes, mais nous sommes quand même loin d'un non-contrôle américain des noms de domaine. Toi qui plaides, à juste titre, pour cette compréhension de l'architecture contraignante du web, comment vois-tu ce changement : modeste, symbolique, conséquent, sans portée ? Et, par extension, en quoi l'architecture temporelle fait-elle un « monde » ? (Là, c'est une vaste question.)

Par ailleurs, je précise un point de détail de notre ancienne conversation : si l'on tient à l'idée d'une architecture temporelle et pas seulement spatiale, alors le rythme ne me semble pas une affaire secondaire, réductible à du « malléable ». Ainsi, non seulement ne peut-on pas compresser le temps jusqu'à le faire disparaître, mais le propre du rythme est d'être un rapport. On peut même imaginer que ce rapport ne joue pas sur l'effet de rapidité quasi instantané, mais juste au contraire sur la dilatation temporelle techniquement non nécessaire : ainsi, quand on paie sur PayPal ou d'autres moyens en ligne, on voit tourner quelques dizaines de secondes le volant coloré alors même que la transaction est déjà réalisée depuis belle lurette : pour donner une impression de sécurité par vérifications multiples, on ralentit sciemment le rendu du processus électronique...

Éric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 18 Nov 2016 15 :21*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

la question du temps me semble fondamentale, en effet. Tu as tardé à me répondre — et moi aussi, j'ai perdu du temps. Ce qui te donne raison : on ne peut pas faire disparaître le temps, il reste toujours là. J'insiste sur la possibilité de le penser comme une partie de l'architecture spatiale : comme tu le dis, comme un rapport.

Il faut donc définir l'espace en tant que graphe : un ensemble de relations de différents types, dont le temps fait partie. La distance entre un objet et l'autre est une relation spatiale. Cette distance est faite de kilomètres, de câbles — deux noeuds sont plus proches quand ils sont mieux connectés —, mais aussi de temps — combien de temps faut-il pour faire arriver une information? Et aussi de protocoles — qui déterminent le temps et la proximité. Et on retrouve aussi la question de l'ICANN. Faisons un exemple. Quelle est la distance entre nous deux? Je ne sais pas où tu te trouves maintenant, et finalement cette information n'est pas la plus importante. Je connais ton adresse mail : eric.mechoulan@umontreal.ca. Je peux, avec une simple commande (comme ping, par exemple), savoir combien de millisecondes il faut à des paquets pour aller de mon ordinateur au serveur de l'UdeM. Je ne peux pas savoir, par contre, combien il en faudra à ton ordinateur pour les recevoir. Mais ces informations font partie de la structure de l'espace : la distance entre nous deux est faite par l'architecture des serveurs, des câbles ainsi que par une série d'autres rapports qui nous relie — d'amitié, de travail, etc. Cela signifie que le parcours que le paquet

doit faire pour résoudre le nom de domaine umontreal.ca (à savoir le transformer en adresse IP : 132.204.8.32 pour l'UdeM) est très important. Et qui s'en occupe a un rôle fondamental dans la gestion de l'espace. Donc en effet, la gouvernance de l'ICANN n'est pas à négliger, car elle fait partie de la production des relations spatiotemporelles. Il est intéressant que ces relations temporelles soient parfois rendues opaques — car on veut faire croire qu'il n'y a plus de temps — et d'autres fois soulignées — souvent pour montrer la rapidité d'exécution. Google Search, par exemple, nous dit qu'il a trouvé « *About 17,000,000 results (0.57 seconds)* ». Le temps devient fondamental parce qu'il est presque inexistant. Mais le « presque » est crucial ! Dans d'autres cas, comme tu le dis, la latence devient nécessaire pour l'intelligibilité. Mais qu'on le montre ou qu'on le cache, le temps est là.

Serais-tu d'accord pour une définition d'espace comme graphe qui considère les relations temporelles comme des spécifications des relations spatiales ?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 20 Nov 2016 17 :35*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

ton idée de graphe me paraît très judicieuse. Mais il faut nous entendre sur cette notion. Tu la définis de manière très générale : un ensemble de relations de différents types. Cela va bien. Peut-on essayer de préciser ?

Comme tu le sais, en informatique, un graphe décrit une certaine structuration de données, c'est-à-dire une façon d'organiser des éléments pour pouvoir les traiter de



manière automatique. Cela me paraît trop instrumental pour pouvoir recouvrir toutes les instances dont tu parles (du matériel des câblages à l'institutionnel des décisions de gouvernement).

C'est assez différent en mathématiques, où il s'agit plutôt d'une représentation sous forme de courbe d'une fonction qui établit donc des correspondances ou des relations. Cela me semble déjà plus intéressant, à la fois parce que l'on voit bien alors que le graphe est de l'ordre de la représentation, et parce que c'est une manière de montrer des mises en relation.

Mais je voudrais te proposer de déplacer le terrain un peu plus radicalement. Je lisais récemment des choses sur les graffitis. Or, on peut en distinguer trois formes : le graffiti comme écriture avec message plus ou moins original sur des supports du genre mur ou cloison ; le tag qui est une sorte de signature calligraphiée où le dessin et surtout le geste d'inscription l'emportent sur le déchiffrage possible des lettres ; enfin, le graphe (ou *graff*), qui est plutôt de l'ordre de la fresque murale (souvent sur des supports difficilement accessibles) avec un sens marqué des volumes. Avec ce graphe-là, nous resterions dans l'ordre des représentations, d'une mise en visibilité, une manière de penser par images. Nous aurions aussi le principe du volume apparent des transits de données. Mais aussi autre chose, car ces fresques font l'objet de compétitions (pour leurs qualités intrinsèques autant que pour leur intégration à des sites plus ou moins difficiles d'accès). Le graphe nous introduit non seulement dans l'univers esthétique des valeurs applaudies par un public d'utilisateurs, mais aussi dans le monde des rapports de pouvoir (entre autres, mais pas seulement, institutionnels). Et le temps fait partie de ces rapports de pouvoir.

Or, en parlant de manière trop générale d'espace et de temps, nous risquons d'escamoter ces rapports de représentation, de mise en scène, et ces rapports de pouvoir. Ainsi, pour reprendre un exemple dont nous avons déjà parlé, contrôler des espaces où l'on peut installer des serveurs (besoin d'eau froide pour le trivial système de refroidissement des ordinateurs en série) est certainement un des enjeux territoriaux importants des années à venir.

Et puis, si l'on poursuit ta référence à l'architecture, on voit que ces graphes se servent des modalités architecturales, mais pour mieux en déplacer les points de vue offerts : un mur ne soutient plus simplement un toit, il est support de représentation. Le graphe prend alors en compte les façons dont on inscrit des gestes dans l'espace. Le graphe témoigne d'un sens de l'acrobatie et c'est peut-être en réintégrant le lieu scénique du cirque dans le mouvement brownien des données qu'on peut s'approcher d'une description de l'espace numérique.

Ou est-ce que je ressemble trop à un clown savant en cherchant si loin ?

Je te souhaite un bon dimanche en ce jour de primaire électorale en France.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 21 Nov 2016 07:57*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

sincèrement, je pensais au graphe informatique, justement parce qu'il s'agit de mettre en place des relations qui permettent ensuite d'opérer sur les objets. L'idée de graphe que tu proposes est cependant très intéressante. Tu parles

d'un espace représenté, mais qui, si je comprends bien, est aussi un vrai espace. Ou alors je force un peu ton discours... Il me semble nécessaire de souligner que l'espace numérique n'est pas une représentation d'espace : il est un véritable espace. Par ailleurs, je dirais qu'il est le seul espace dont nous disposons : nous habitons un espace numérique, car la totalité de nos relations sont touchées, directement ou indirectement, par l'existence des technologies numériques. L'espace numérique est notre espace. En même temps — et là peut-être la métaphore du graphe dans le sens des graffitis peut nous aider — dans cet espace sont entremêlées une dimension discursive — ou représentative — et une dimension architecturale. Un cirque, donc? Pourquoi pas : il y a une mise en scène, mais qui est aussi une performance — une représentation qui n'en est pas une.

Et dans le cirque il y a toujours une place pour les clowns savants : nos discours font en effet partie des relations qui structurent l'espace, d'où l'importance des clowns.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 21 Nov 2016 09 :16*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Nous avons peut-être là une occasion de diverger dans nos interprétations. Donc je ne vais pas hésiter à forcer le trait. Je dirais que l'espace numérique, comme tout espace d'ailleurs, n'existe pas tant qu'il n'est pas intégré à une représentation. Ce qui existe, ce sont des relations. Ces relations génèrent des formes, des fonctions, des images. Ce que nous appelons espace numérique est la dynamique

provisoire et instable créée par cet entrelacement de formes, de fonctions et d'images (c'est pourquoi je parlais d'acrobatie). La dimension instrumentale du calcul automatisé n'en configure qu'une partie.

Est-ce que cela ruine ta représentation de l'espace numérique comme architecturé? Je ne crois pas si l'on veut bien éviter la fausse conception du monde architecturé comme un monde solide et stable. Tous les architectes savent que la terre bouge et que les murs travaillent. Il s'agit pour eux d'exploiter les bons matériaux pour qu'ils s'adaptent simplement aux conditions locales et ralentissent ou limitent les évolutions dangereuses.

L'espace numérique, dans sa dimension calculatrice et fonctionnelle, lui aussi fait tenir, mais par accélération. Cependant, la question importante, pour moi, était d'en venir aux rapports de force (qui eux aussi sont des rapports de vitesse). Et tu conviendras, je pense, qu'ils passent aussi par ces relations : à la fois ils les structurent et ils en sont les résultantes.

Un « vrai » espace? Je ne sais pas si tu veux orienter notre discussion vers le problème de la vérité ou si c'était une manière de parler de réel. Personnellement, la question de la vérité me semble beaucoup plus intéressante que celle de la réalité. Mais ça se discute!

eric

# Vérités et cavernes

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 22 Nov 2016 08 :12*

*From : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

*To : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

Cher Éric,

l'architecture est en mouvement, je suis parfaitement d'accord. On s'était mis d'accord sur cela — tu te rappelles, je parlais de Valéry et de l'architecture comme art du mouvement. L'espace est une conjoncture médiatrice, faite d'une interaction de forces en mouvement. Il n'existe pas, tu dis... Au contraire, il existe justement car il est un flux. Certes, par contre, il n'existe pas en tant qu'essence stable — vieille question du rapport entre immobilité et mouvement et de la possibilité ou pas d'une ontologie du mouvement. Laissons donc tout ça de côté — vu que, malheureusement, nous sommes d'accord. Et parlons de vérité. Car la question de la vérité — que nous n'avons jamais posée jusqu'à maintenant — semble être LA question par excellence aujourd'hui. Tu as peut-être vu que l'*Oxford Dictionary of English* a fait de « *post-truth* » le mot de 2016 (<http://www.journaldemontreal.com/2016/11/16/post-verite-le-mot-de-lannee-du-dictionnaire->

oxford). L'idée est que, dans un environnement multiple et performatif, la notion de vérité ne tient plus la route. Est vrai ce qui est performé par les dynamiques de structuration de l'environnement numérique. Il n'est plus possible de « vérifier » en comparant une affirmation à la réalité (dans le modèle de Tarski « a » <-> a) : il n'y a plus que de multiples réels performés par de multiples instances de vérité.

Comment penserais-tu la vérité dans ce contexte ?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 22 Nov 2016 22 :11*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Oui, c'est triste que nous soyons d'accord. Encore que j'aurais tendance à chipoter sur des points mineurs pour le plaisir de signaler de légères divergences. Par exemple, je maintiendrais le principe selon lequel l'espace n'est RIEN avant d'apparaître sur l'écran des rapports de force et des formes de représentation. Je trouve que le grand avantage de l'espace qu'on dit numérique est justement de nous amener à ruiner toute idée de préséance ou d'antériorité de la catégorie « espace » sur celles de flux, de rythme, de geste et même d'acrobatie (essentiellement composée, celle-là, de gestes, de rythmes et de flux). Dans notre réflexion dialoguée sur « l'espace numérique », le mérite que j'y discerne est la possibilité de vérifier le caractère secondaire de cette notion d'espace...

Mais venons-en à la vérité.

D'abord, écartons une confusion actuelle qui me semble très dommageable pour la discussion (et je l'ai vue encore sur #TweetSophia). Ce mot à succès de « *post-truth* » est un

slogan qui mélange vérité et fait. L'élection présidentielle américaine a été une faillite complète du *fact-checking*, pas de la vérité. Le fait entre dans l'univers des données et, du coup, des protocoles qui y donnent accès après l'avoir formaté de manière adéquate. Pas la vérité. Est-ce surprenant quand on voit qu'en 2011, une ville comme Detroit a un taux de 47% d'illettrés incapables de remplir un formulaire quelconque? Après cela, on vient s'étonner de votes étranges contre l'intérêt de populations qui ont été jetées dans une crise atroce et qui semblent adhérer à une politique encore pire pour elles. Peut-être parce que les citoyens aspirent à la vérité plus qu'aux faits.

J'espère pouvoir revenir dans notre discussion et sur la vérité, et sur le problème fait/donnée, et sur les déplacements subtils de votes qui vont contre l'intérêt économique des personnes qui votent (on pourrait en dire autant des votants pour le Brexit). Ce ne sont pas des manières de nous éloigner de notre discussion sur l'espace numérique, mais des façons de le problématiser.

Pourquoi?

Il me semble que Trump a séduit une partie de son électorat en exploitant la figure (j'en suis profondément désolé pour Foucault) du parrhêsiaïste, de celui qui dit la vérité (contre les habitués de la manipulation étatico-administrative). Et c'est pourquoi les faits ne comptaient absolument plus. La vérité est affaire de croyance; le fait relève de l'authentification.

Évidemment, cette vérité a été construite par des médias écoutés exclusivement par des croyants. Évidemment, l'électorat qui a porté Trump au pouvoir est simplement le banal électorat des républicains. C'est Clinton (avec tout ce qu'elle représentait) qui a été battue; ce n'est pas Trump qui l'a emporté. Mais il me semble intéressant qu'il ait exploité

d'emblée cette figure du parrhésiate. Manière subtile de mieux éviter (ou éditer à sa manière) les faits ?

Bref, je crois qu'il faut travailler sur la corrélation espace numérique/faits-données. Mais sans oublier de voir ce qui arrive du coup à la vérité...

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 23 Nov 2016 08 :24*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Superbe piste de réflexion, Éric. Oui, en effet Trump a bien exploité la figure du parrhésiate. Il n'est pas le premier à le faire. La rhétorique de Berlusconi n'était pas si différente : finalement quelqu'un qui a le courage de vous dire ce qu'a fait la démocratie chrétienne depuis 50 ans. Et la Lega Nord, avec Bossi et son « Roma ladrona » (Rome voleuse) et son langage vulgaire faisait exactement la même chose. Que dire de Marine Le Pen ou encore de Beppe Grillo, dont le métier — comique — permettait encore plus l'identification avec le parrhésiate ? Cette structure n'est pas nouvelle et consiste en effet à opposer vérité et faits — les faits seraient des constructions du pouvoir en place, et la vérité, la manifestation de quelque chose d'autre... ou quelque chose de ce type ?

Dans l'espace numérique, depuis longtemps circule l'idéologie de la donnée pure. « *Raw data now!* », criait Tim Berners-Lee lors d'un TED Talk d'il y a quelques années — et il demandait au public de répéter avec lui « *Raw data now!* ». Le *raw data* est l'objectivité totale, le fait indiscutable car fragmenté, non interprété : pur. La machine, ensuite, peut objectivement calculer le *raw data* pour produire du sens — encore une fois objectif. Dans ce sens il ne peut pas y



avoir de vérité, si ce n'est une vérité performative : celle qui émerge du calcul effectué sur le *raw data*. Je caricature à peine l'idéologie portée en particulier par le discours de l'industrie. Or à ce contexte s'ajoute l'opinion : celle qui ressort des réseaux sociaux, par exemple. Une opinion qui se présente par contre elle aussi comme un ensemble de faits. Et personne ne vérifie. Comme si l'idéologie du *raw data* avait fait devenir inutile le sens critique : tout ce qui vient de la machine — même si en réalité ce n'est que l'opinion de quelqu'un — n'est pas à vérifier, il n'y a rien à vérifier car tout est calculé, tout est donné. Les articles les plus absurdes citent des références « scientifiques » pour démontrer tout et n'importe quoi. Et ces articles seraient accessibles en ligne, donc il n'y aurait rien de plus facile que de vérifier. Mais la plupart des lecteurs ne le font pas. Pourquoi ? Regarde ce qui s'est passé avec la vaccination et les articles « scientifiques » qui affirmaient un lien entre vaccination et autisme. Il suffisait de cliquer sur les articles cités pour voir qu'ils n'existaient pas ou qu'ils n'étaient pas des articles publiés dans des revues médicales reconnues. Pourtant le discours a circulé énormément jusqu'à créer un mouvement anti-vaccin qui peut avoir des effets très dangereux... Qu'arrive-t-il à la vérité ? De quelle vérité parle-t-on ? C'est ce qu'on se demande sur #TweetSophia — mais il n'est pas facile de le faire en 140 caractères...

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 30 Nov 2016 00 :34*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Cher Marcello,

Le « *raw data* » est, en effet, une idéologie ravageuse. Il est si

plaisant d'oublier les médiations et si vertigineux de croire toucher au sol ferme de la réalité même. La langue française nous permet de penser que le cru est ce qui est cru : le *raw* est ce qui est *believed*, comme s'il s'agissait d'une tautologie. Mais le *raw data* dépend de l'architecture dont tu parlais. Pour revenir à la vérité, il me semble que nous assistons peut-être au mouvement inverse de celui qui présida au fondement de la philosophie occidentale, à savoir la pensée platonicienne. Quelle est, en effet, la grande innovation de Platon (en plus de l'invention de l'Académie comme institution contrôlant pendant des siècles les leçons orales et les lectures autorisées du monde des hommes), eh bien, c'est celle d'avoir créé l'opposition radicale entre opinion (*doxa*) et vérité (*aletheia*). Les Grecs croyaient que la *doxa* était la gloire d'apparaître aux yeux de tous d'une certaine façon reconnaissable et appréciée, la réputation qui était établie socialement, or voilà qu'elle semble privée de Vérité. En fait, Platon prive la Vérité de son envergure sociale, donc discutable, évaluable, pour mieux la réserver au profit de son Académie et abandonner la place publique au règne des Opinions.

Nous observons aujourd'hui l'enjeu contraire : la Vérité est de nouveau « adressée socialement », elle est rejouée sur la place publique, mais par des histrions qui prennent la posture de celui ou celle qui a le courage de dire vrai, qui a la volonté de critiquer les positions établies. La Vérité devient alors opinion. Elle ne retrouve pas l'aspect glorieux de la *doxa*, elle perd seulement son statut particulier pour mieux rouler de-ci de-là dans les caniveaux numériques. Platon était inquiet de ces manuscrits qui roulaient de mains en mains sans vérifier qui les lisait (sa critique de l'écriture n'est pas ontologique, mais bien politique), le verbe qu'il utilisait était « *kulindeitai* » : rouler, en particulier rouler

dans la boue. Nous serions ainsi en train de rouler dans la boue des données brutes.

Nietzsche cherchait à renverser le platonisme. Un philosophe seul n'y suffisait pas. Il fallait attendre, non Berlusconi et Trump qui sont des marionnettes (des marionnettes archipuissantes certes), mais les flux numériques pour que la Vérité roule ailleurs qu'au milieu des astres idéels. C'est à la fois une chance et un malheur. Une chance pour retrouver des vérités adressées. Un malheur parce que les erreurs d'adressage sont mortelles.

Amitiés du mercredi matin,  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 01 Dec 2016 06 :47*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

Tu es sûr que le *raw data* soit si loin de la Vérité de Platon? Justement, l'idée platonicienne est de distinguer, d'un point de vue ontologique, ce qui est vrai de ce qu'on croit. L'opinion a une validité contextuelle — qui relève d'une situation sociale et culturelle —, tandis que la Vérité a une valeur absolue, justement parce que son contexte est transcendant — ou mieux : elle n'a pas de contexte. Je ressens quelque chose de ce type derrière l'idéologie du *raw data* — au moins dans sa version la plus idéaliste... Les partisans du *raw data* comme Tim Berners-Lee — les gentils, pour nous comprendre — cherchent juste à objectifier l'information et à la libérer d'une validité liée à un contexte. D'abord le *raw data* est la réduction de l'information à des structures définies et minimalistes, par exemple « Méléagre est né à Gadara ». Pour que cette information soit une

donnée, il faut par ailleurs enlever toute ambiguïté liée au contexte (par exemple ici la langue française et le prénom « Méléagre », qui pourrait se référer à plusieurs personnes). Cette affirmation, pour devenir une donnée, doit être écrite (par exemple dans la syntaxe de Wikidata) comme suit :

« wdt :Q441460 wdt :P19 wdt :Q131955 ».

wdt est un espace de nom (l'espace de nom Wikidata) dans lequel il y a des identifiants : Q441460 (qui identifie Méléagre dans l'espace de nom), P19 (la propriété « être né à » qui demande un attribut de lieu) et Q131955 (qui identifie Umm Qais voire Gadara). Ne trouves-tu pas que Platon serait ravi ? Les identifiants uniques sont comme des idées... Et « wdt :Q441460 wdt :P19 wdt :Q131955 » n'est absolument pas assujéti au domaine de la *doxa*...

Mais ce n'est que mon opinion.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 03 Dec 2016 20 :09*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Certes, Marcello,

le *raw data* APPARAÎT comme vérité, mais dans un nouveau régime où il n'y a plus d'opposition ontologique entre vérité et opinion. Ce qui change tout : pas seulement une inversion des valeurs de la vérité et de l'opinion, mais une révocation du principe qui les distinguerait. L'opinion ou la donnée brute ne remplacent pas la vérité au sommet de nos désirs ou au fondement de nos croyances ; elles font de la vérité un médium de communication. Platon ne distingue pas le vrai de l'apparence ; il invente une coupure radicale (sans aucune consistance sociale) entre la *doxa* et l'*aletheia*

(pour mieux affirmer au passage sa valeur bien sociale de philosophe qui s'occupe de cette nouvelle chose au statut mystérieux, donc valorisant, qu'est la Vérité).

C'est une telle coupure qui semble vidée de sens justement parce que, pour nous, c'est le médium de communication qui fait la vérité d'une énonciation, jusque dans ce fétichisme des règles de formation des énoncés qui leur attribuent une objectivité par réduction de l'information à des structures définies, comme tu le dis. Cependant, pour reprendre ton exemple, le fait de distinguer dans les espaces de nommage une fonction (être né à), une classe d'objets (Méléagre, Gandara) dans le cadre d'une bibliothèque (wdt), montre bien ce que tu appelles « architecture » avec ses contraintes inaperçues. Ainsi, ce type de procédure opère dans ce qu'on appelle POO (Programmation Orientée Objet). Mais l'objet en question est une structure de données qui gère, classe et stocke ces données sous une certaine forme : rien de très « *raw* » là-dedans. On observe même dans certains langages de programmation que l'objet est en fait une classe d'instances ou de variables. Ou, dans Free Pascal par exemple, la classe d'objets est décrite comme un « pointeur vers un enregistrement », au point que le « *verum index sui* » de Spinoza devient le « pointeur self ».

On doit aussi penser à la masse des données et à leur traitement (puisque nous parlions des *big data*). Que seraient des données non traitées (brutes) si elles ne pouvaient pas être déjà envisagées comme traitables, c'est-à-dire analysables ? Or, tu sais que pour traiter les données, il faut les préparer (les extraire, les formater et les charger). Il n'est pas négligeable de comprendre que, en termes de temps, ces opérations occupent 80% du temps d'analyse. Ce détail permet de se rendre compte de leur importance.

Je ne dirais pas, pour autant, que les gentils partisans du *raw data* sont des idéalistes (au sens platonicien). Autre forme de renversement : là où Platon inventait la Vérité comme Idée pour mieux isoler, donc sacraliser, la fonction Philosophe, ils cherchent plutôt à faire oublier leur fonctionnalité dans la constitution analysable des données. Ce qui constitue une autre figure d'illusion sociale.

Cela dit, Platon était assez subtil pour voir la nécessité de passer des Idées aux instances variables de notre monde empirique : d'où la tentative de penser une « participation » (*methexis*), et comme l'affirmait à l'envers de toutes les valeurs de l'Antiquité grecque notre cher Baron de Coubertin, l'important est de participer.

Alors, je te laisse le soin de poursuivre notre participation au monde des conversations.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 04 Dec 2016 06 :42*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Une provocation : et si ta critique ne venait que du fait qu'en tant que philosophe tu te sens dépossédé de ce que Platon t'avait confié de façon exclusive? Justement, tu le soulignes : la différence ontologique entre idées et monde et la sacralisation de la Vérité permettent à Platon de valoriser la philosophie et le philosophe. Seul le philosophe a accès à la Vérité. Dans l'espace numérique, seul l'informaticien a accès à la Vérité. On pourrait refaire un mythe de la caverne informatique : ceux qui regardent ce qui s'affiche à l'écran, ceux qui arrivent à ouvrir le code et à en comprendre quelque chose, ceux qui connaissent

l'architecture des langages de programmation, et ceux qui connaissent la suite des 0 et des 1. Les philosophes, dans ce cadre, sont bien enfoncés dans la caverne. Ils ne sortent pas et ne veulent pas sortir car la lumière est trop forte. La philosophie de Platon demande des efforts : comprendre n'est pas facile. Les philosophes d'aujourd'hui restent dans la caverne car ils n'ont pas envie de faire l'effort de comprendre. Nous sommes en train de parler d'espace numérique et d'architecture numérique, mais tous les deux, nous n'avons qu'une très faible compréhension de cette architecture : oui, on arrive à parler des RDF, des principes de base de quelques protocoles, de la structure du HTML et de la POO... peut-être sommes-nous arrivés à nous détourner des ombres et à regarder les petites images qui passent derrière le mur, mais nous sommes très loin du feu, et encore plus du soleil.

Et si le premier pas vers la *noésis* était pour Platon la connaissance des mathématiques, un entre-deux entre le monde sensible et le monde des Idées, aujourd'hui l'apprentissage des langages informatiques serait un présupposé du même type. Au lieu de « Que nul n'entre s'il n'est géomètre » , « Que nul n'entre s'il n'est codeur ». Avant de commencer à discuter, nous devrions peut-être être capables d'écrire un programme et de produire un algorithme. Participer signifie coder, et nous, les philosophes, devons peut-être faire acte d'humilité devant les informaticiens...

À toi de défendre les philosophes, maintenant.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 04 Dec 2016 08 :30*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Cher Marcello,

tu es très matinal pour un dimanche matin, d'où sans doute ton énergie provocatrice.

Je crois que l'on peut faire une réponse en trois points. D'abord, l'informaticien n'a pas accès à la Vérité, car le monde où Vérité et apparences s'opposaient (donc étaient reconnaissables) a disparu; il a accès à des apparences calculables (pour le pire et pour le meilleur).

Renverser le platonisme n'est pas faire régner les apparences ou les opinions, mais voir disparaître le monde où la Vérité s'opposait ontologiquement aux apparences. L'idéologie du *raw data* est ironiquement déphasée par rapport à cette nouvelle réalité. Les informaticiens qui y croient ne comprennent pas du tout ce qui s'est passé. C'est pourquoi on a encore besoin des philosophes — et d'informaticiens critiques...

Ensuite, l'informaticien ne sait pas ce qu'il fait : non par manque d'intelligence, voire de distance avec sa pratique, mais simplement parce qu'il a besoin de se cacher à lui-même (comme le Philosophe platonicien) que son intelligence et sa pratique sont des expressions de sa Volonté de puissance (restons dans un utile cadre nietzschéen pour le moment). Là encore, un brin de philosophie ne fait pas de mal pour démonter les pièges des mauvais usages de la Volonté de puissance, qui ne sont pas déchiffrables en 0 et 1.

Enfin, je t'accorde absolument le fait que notre manque de connaissances théoriques et pratiques de la programmation (surtout le mien) nous empêche d'analyser finement l'archi-



tecture de l'espace numérique. Si j'avions su, j'eussions appris le codage à vingt ans. Mais le propre du philosophe n'est-il pas justement de ne pas savoir? Je n'aime pas trop le personnage socratique (trop appliqué, trop sérieux souvent, trop arrogant dans sa quête questionnante), mais son fonds de commerce social reste l'ignorance. C'est parce qu'il ne sait pas ce qu'est la vertu qu'il pose des questions autour de lui, et des questions intéressantes. Je ne parle pas de l'espace numérique du haut de ma pratique savante comme pourrait le faire légitimement un informaticien, mais je lis des textes qui me permettent d'en interroger certaines dimensions, certains usages, certaines mises en mots, certaines structurations. Et là encore, le philosophe peut devenir utile. Il ne s'agit pas de lui donner le dernier mot, mais seulement d'être l'occasion d'un questionnement, de maintenir un état de curiosité.

J'espère que tu es rassuré par mon sauvetage des phénomènes philosophiques (pendant que tu m'écrivais, je regardais un match de rugby déjà joué, et j'ai essayé de m'en inspirer pour plaquer tous azimuts les arguments adverses). Tu peux aller en paix à la messe dominicale et m'algorithmiser demain lundi.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 05 Dec 2016 07 :59*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

Je te trouve sévère avec les informaticiens... le calculable pourrait être pensé comme le vrai, supérieur aux apparences d'un point de vue ontologique. Il y aurait une longue

tradition philosophique pour créer un lien entre philosophes et informaticiens...

Mais bon, je suis d'accord sur ton dernier point : la philosophie n'est pas basée sur le savoir mais sur l'ignorance. Mais alors je te propose une autre figure de l'informaticien : le hacker. Le hacker est celui qui est porté par sa curiosité et son envie de savoir. Le hacker ne sait pas, il cherche. Il ne sait pas ce qu'il veut, il teste ce que d'autres ont voulu. Il questionne le code pour voir ce qui se cache derrière le code lui-même. La vérité du hacker n'est pas le code : elle est dans la recherche continue de ce qui peut échapper au code.

On aurait ainsi d'une part les architectes officiels et, de l'autre, les massons situationnistes. D'une part ceux qui croient bâtir le règne de l'équivalence entre vérité et opinion, de l'autre ceux qui, détournant ces architectures, essayent de découvrir ce qui n'apparaît pas.

Je suis sûr que penser aux hackers te fera plaisir pour bien commencer ce lundi matin.

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 05 Dec 2016 08 :48*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Je pense être sévère des deux côtés. J'admire aussi les informaticiens et ce qu'ils nous permettent de faire et d'imaginer. Mais si l'on entend sortir du platonisme (y compris le platonisme des informaticiens parfois en retard même sur ce qu'ils font), alors le calculable n'est pas une vérité supérieure aux apparences. Le calculable n'est pas le vrai, c'est le vrai qui est enfin apparu comme

un effet de calcul. Là encore, nous pourrions être assez nietzschéens : la vérité n'existe pas dans la mesure où nous avons affaire toujours à des singularités et des évènements; la vérité est une façon d'oublier ces multiples singularités et de les plier, par un régime d'analogie, à une identité, à un même; cependant, pour vivre, pour agir, nous avons besoin de ce calcul qui nous permet de figer provisoirement, de stabiliser suffisamment les flux de données. La vérité n'est donc pas supérieure aux évènements donnés, aux apparences singulières; elle en est le produit momentanément arrêté, c'est ce qui lui donne sa valeur exemplaire (mais l'illusion commence lorsque l'on fait de l'exemple une Essence véritable). Wittgenstein prenait le cas de la parenté : tout enfant a des parents. C'est une vérité, certes, à condition de saisir que la parenté biologique qui, pour nos cultures occidentales, est fondamentale, ne serait pas une vérité dans certaines tribus amazoniennes où c'est l'oncle maternel qui ferait figure de « père ». D'où nos vifs débats sur la procréation assistée, les mères porteuses, etc. Autant de nouveaux calculs des « vrais » parents. Pour le dire dans les termes du cher Ludwig : le logique s'oppose à l'empirique, mais sa différence de degré est prise pour une différence de nature. La vérité, c'est une apparence ralentie au point de paraître immobile (ou accélérée au point de nous apparaître empiriquement insaisissable). Quant aux hackers, ils font partie de ce que j'appelais les « informaticiens critiques ». Il est clair que ce sont des personnages intéressants, surtout un lundi matin. Mais la question que je voudrais alors te poser pour continuer à éclairer ce que tu nommes « architecture » est celle-ci : comment est-il possible de « détourner » une architecture ?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 06 Dec 2016 07:52*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Je pense évidemment aux situationnistes et aux dérives. Si une architecture a une fonction de détermination des possibles, alors on peut jouer avec cette fonction en essayant de la court-circuiter. Une salle de cours est faite pour faire des cours. Mais si j'utilise les tables comme des obstacles, je peux aussi y organiser une course à obstacles. De la même manière : Facebook est fait pour partager ses photos avec des amis, mais si je crée un profil fictif, je peux l'utiliser pour faire une œuvre littéraire. Ces gestes de détournement, parfois très banals et très simples, permettent de regarder la structure architecturale avec un regard critique — et donc aussi d'en faire une analyse. Créer un profil fictif sur Facebook implique aussi d'être confronté à son algorithme, qui essaye justement d'éviter des profils fictifs.

Détourner une architecture signifie la hacker. On peut hacker à différents niveaux : un bon hacker est capable de rendre les murs transparents, de changer et de retourner l'architecture totalement. Avec moins de littéracie, nous pouvons nous contenter de hacks mineurs — justement, déplacer des tables et des chaises, ou simplement les utiliser autrement.

S'asseoir sur une table est une première forme de détournement, non ?

Ce n'est pas par hasard que c'était considéré comme un acte de rébellion il y a quelques décennies...

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 10 Dec 2016 05 :54*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Cher Marcello,

Je te suis, bien sûr, dans tes déplacements situationnistes. L'enjeu est ici celui des usages de l'architecture, une fois celle-ci reconnue. Des manières donc d'habiter, voire d'occuper — sur un modèle Occupy Wall Street? Un des problèmes tenant aux niveaux de ces usages/détournements en fonction des compétences, comme tu l'as remarqué.

Pourtant, si la figure du hacker perturbateur est séduisante, on assiste surtout aujourd'hui, me semble-t-il, à des hackings étatiques d'une envergure qui dépasse celle des bandes plus ou moins situationnistes (voir l'enquête lancée par le Sénat américain sur les perturbations venues de Russie dans la dernière élection présidentielle). L'outil critique qui consiste à utiliser autrement, de manière inventive et inattendue, des appareils peut ainsi devenir une arme de plus dans la guerre entre grandes puissances.

Autre problème : rendre l'architecture transparente est très joli. Mais, comme la donnée brute, la transparence fait partie de l'arsenal idéologique des États et des compagnies. Regarde la réunion qui se tient à Paris de l'Open Government Partnership : le président Hollande a longuement désiré la transparence pour le monde numérique. Hollande hacker? De lui-même peut-être en ne se représentant pas...

Excuse mon pessimisme du samedi matin tôt que, j'espère, tu vas détourner habilement,  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 10 Dec 2016 09 :27*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

ce que tu dis est hélas vrai, et il m'est très difficile de le détourner. Les grandes attaques de DDoS (Distributed Denial of Service) qui ont eu lieu il y a quelques mois te donnent raison. Il semblerait que seulement des États ou de grosses compagnies aient les moyens pour mettre en place quelque chose de ce type. Le hacking devient en effet un outil de guerre parmi d'autres — qui peut par ailleurs avoir des causes graves, même létales. Et il est vrai aussi que la transparence est une autre idéologie.

Mais tout cela n'enlève rien aux possibilités réitérées d'appropriation et de détournement. Le fait que les pouvoirs forts aient un rôle prépondérant dans la production et dans l'agencement de l'espace est vrai depuis toujours. Ainsi que le fait que ces mêmes pouvoirs peuvent utiliser le détournement comme outil de guerre pour combattre l'un contre l'autre. La question à se poser est : dans ce contexte, quelle est la place pour des usages autres ?

On revient au début de notre dialogue : quels espaces publics ? Quelle place pour la résistance à des pouvoirs forts qui occupent et structurent l'espace à des fins douteuses ?

m

# Pour ne pas conclure

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 14 Dec 2016 21 :35*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

il en va de l'espace numérique et de ses usages comme du pouvoir tel que l'analyse Michel Foucault : à la fois source d'oppression et source de résistance. C'est justement parce que le pouvoir est une force qu'une autre force peut s'y opposer ou tout au moins tâcher de construire ainsi un parallélogramme des forces plus intéressant que la seule tyrannie des armes, des richesses ou des faits. Comme nous l'avions signalé dans notre 4e partie, l'enjeu des communs et des espaces véritablement publics apparaît structurant pour la politique de l'espace numérique. Il me semble qu'un élément important (quoiqu'assez évident) est la non-neutralité de l'espace numérique, soit par les compétences techniques qui en limitent les accès et surtout les programmes d'action, soit par les usages économiques

monopolistiques qui cherchent avant tout à en rentabiliser les énergies et les données, soit par les contrôles et les exploitations politiques depuis les propagandes de large arrosage jusqu'aux hackings ciblés.

Je pense qu'il ne faut pas se faire d'illusions sur ce nouvel espace de domination réglée, ni sur les capacités à s'en servir pour autre chose que l'exploitation systématique. Donc éviter les deux hystéries : Horreur, le numérique! Bravo, le numérique!

Il faudrait, cependant, réfléchir sur cette opposition. Est-on voué à ce double jeu? Peut-on sortir de l'univers des forces, qu'elles soient d'oppression ou de révolte? Peut-on sortir des flux contrôlés ou incontrôlables? Il me semble que penser en termes de places et donc d'occupations de ces places pourrait constituer une piste de réflexion. Paradoxalement, l'espace numérique ne permet-il pas justement l'invention de places plus que de flux? Il resterait alors à réfléchir comment les occuper.

Finalement nous serions plus proches du jeu de go que des échecs (problème : je suis bien meilleur aux échecs qu'au jeu de go, où je me fais rétamé régulièrement par mon fils).  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 22 Jan 2017 16 :13*

*From : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

*To : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

Cher Éric,

je suis même trop d'accord avec toi. Il faut absolument éviter l'opposition entre optimistes et pessimistes du numérique. Ce type de position est cependant très à la mode, et cela est tout à fait compréhensible. Le numérique, comme tout espace, a des implications morales, donc



nous voulons immédiatement le réduire à un simple manichéisme. Or ce qui pose problème est que, encore une fois comme tout espace, le numérique n'est pas homogène. C'est un espace où des places sont possibles, comme tu le dis. Une place ouvre à des possibles. Mais ces possibles ne sont pas « bons » ou « mauvais ». Tout dépend des dynamiques qui mettent en route le jeu de virtualisation et actualisation des possibles. Est-ce plus un jeu de go qu'un jeu d'échecs? Peut-être; moi aussi je suis meilleur aux échecs. Mais je pense que même à quel jeu on joue est une question de négociation et d'appropriation. Peut-on jouer aux échecs avec un jeu de go? Il faudrait essayer. Car l'occupation de l'espace n'est pas seulement quelque chose qui se fait avec une surenchère de présence, mais aussi avec une négociation des règles d'occupation — et des règles de présence. D'où la question : que signifie être présent dans l'espace numérique? Est-ce une question de quantité d'activités? De multiplication des actions? Suis-je présent seulement quand je clique plus que d'autres? Quand j'écris plus que d'autres? Quand je sais coder? Quand je comprends les enjeux du code? Quand je sais mobiliser une communauté?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 22 Jan 2016 19 :12*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

En ce gris dimanche, comme les éléphants hégéliens dans le soir qui tombe, tous les possibles semblent se fondre dans la grisaille ambiante. Pourtant, par principe, on ne peut toujours pas jouer aux échecs avec une stratégie de

go : c'est le propre des jeux que d'avoir des règles rigides sans lesquelles on ne joue tout simplement pas au jeu dans lequel on prétend concourir. C'est une question de cadre : chacun peut produire des mouvements innovants dans des cadres ou des règles déterminés, mais à condition de demeurer dans le même cadre. Pas de négociation !

Cependant, l'espace numérique n'est pas constitué d'un seul cadre (pas plus que la « réalité »). Comme tu le soulignes, il n'est pas homogène. Il est important de faire des différences aussi entre le niveau des coups joués ou rendus possibles et le niveau des cadres choisis. On en voit bien l'enjeu de pouvoir lorsque certains politiciens ou quelques pseudo-savants tartinés d'idéologie prétendent imposer à tous leur seul cadre sous prétexte qu'il n'y aurait pas d'alternative. Dans le cadre qu'ils imposent (et auquel ils donnent le nom de « réel »), en effet, aucune alternative ne peut apparaître. Il suffit, pourtant, de changer de cadre pour qu'un autre réel émerge.

Ce serait donc un des intérêts de l'espace numérique de permettre cette hétérogénéité (et un des enjeux de pouvoir qu'il suscite). C'est là où d'éventuelles négociations peuvent avoir lieu. Mais comment opéreraient-elles et sur quoi porteraient-elles ? Je vais te proposer une division ternaire pour mieux contourner manichéisme et binarité. Je reprends d'abord ton concept de présence. Tu as raison d'en souligner le caractère très problématique dans l'espace numérique. Là où une définition classique de l'espace consiste à voir qu'un objet ne peut se trouver à deux places différentes simultanément ou que deux objets ne peuvent pas occuper la même place en même temps, on dirait bien que l'espace numérique n'est pas limité par ces principes. Que devient alors la « présence » ? Je dirais qu'elle est l'effet de son inscription.

À la présence, on peut opposer le sens. La production de présence implique un effet sensible au sein de rituels performant ce qui arrive. La production de sens suppose une interprétation du monde, une prise en compte du contexte, une réflexion sur soi ouvrant des possibles et transformant ce qui arrive en actions par (et sur) les sujets. Pour rejoindre ainsi une de nos discussions récentes : la présence génère un enchaînement rythmé de gestes, elle dépend d'une syntaxe; le sens lui, construit un univers sémantiquement chargé. La présence relève de la danse alors que le sens relève de l'habitation. J'entends alors ce que tu appelas architecture comme une manière d'entrelacer danse et habitation, syntaxe et sémantique.

Entre présence et sens, il faudrait, cependant, faire place à l'expérience. L'espace numérique me paraît constitué par les expériences que nous en faisons. Il ne préexiste pas aux expériences et ne leur sert pas d'environnement pacifique ou pesant.

L'espace numérique est un environnement produit par les expériences de ses usagers. Pour qu'il y ait présence, il faut qu'il y ait d'abord espace où cette présence est appréhendable et reconnaissable. Pour qu'il y ait sens, il faut une subjectivité connaissante qui assigne ou reçoive des relations entre signification et objet du monde afin de mieux constituer justement ce monde. Il est, pourtant, nécessaire d'articuler présence et sens par des expériences où le processus de subjectivation peut s'établir et où la production de présence peut se déployer (pas nécessairement de façon harmonieuse!).

Si tu me permets cette ultime proposition très simplificatrice : ces trois instances peuvent former des dominantes pratiques dans l'histoire. Ainsi, dans les sociétés traditionnelles, la présence l'emporte; dans les sociétés modernes,

le sens s'impose; et peut-être que dans nos sociétés orchestrées par le numérique, l'expérience compte le plus.

À bientôt,

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 24 Jan 2017 08 :38*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

avant de te donner raison sur ta tripartition, je voudrais souligner qu'il n'est pas très clair qui a décidé à quel jeu on joue. C'est là, à mon avis, qu'il y a négociation possible. Comme tu le soulignes dans ta tripartition : l'expérience l'emporte. Je ne sais pas si je comprends bien ta définition, mais il me semble que l'expérience est pour toi une forme d'action : c'est l'action d'appréhender un espace — en le produisant. J'essaie alors de m'approprier ton idée en la reformulant. Tout d'abord : il n'y a rien d'absolument nouveau par rapport à notre façon d'habiter le monde. Le numérique est en continuité, jamais en rupture. S'il est possible que des éléments soient plus visibles ou plus importants à l'époque du numérique, il me semble très rare qu'il y ait des aspects complètement inédits. Tu le dis dans ta conclusion : trois aspects dont, selon les époques, un ou l'autre est plus ou moins central.

La présence : oui, une question d'inscription. Je suis là parce que je te demande d'accepter une syntaxe. Voilà ce que signifie être là, accepte-le. Et alors : être là signifie être l'un devant l'autre, ou être là signifie occuper une scène et parler très fort, être là signifie pouvoir entendre sa voix, être là signifie pouvoir se voir, être là signifie pouvoir se toucher. La production de la présence relève de

la négociation (ou l'imposition) de règles formelles qui font la syntaxe — et peut-être aussi la grammaire — de toute relation. Les trois petits points qui apparaissent dans les applications de messagerie pendant que l'autre est en train d'écrire sont une présence. Syntaxe pure. Mais une syntaxe qui ne peut exister que par une interprétation : ce que tu appelles « sens ». Mais ce sens ne peut se donner que via des expériences — ou des pratiques ? Ce sont les pratiques qui agencent l'espace et qui permettent de donner un sens à la syntaxe.

Deux questions : qu'en est-il de l'aspect collectif de ces expériences-pratiques ? Je suis sûr que tu seras d'accord avec moi pour dire qu'il n'y a jamais une expérience purement individuelle. Qui fait l'expérience ? Qui partage des pratiques ? Et une autre question : ce lien expérientiel entre syntaxe et sémantique, peut-il être réalisé par un algorithme (j'en suis convaincu, pour ma part) ?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 31 Jan 2016 08 :40*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Bien sûr, l'expérience est informée et adressée au collectif. Il n'existe pas plus d'expérience individuelle qu'il n'existe de langage privé (comme le disait Wittgenstein). Notre idée même de l'individuel nous vient du collectif et n'offre de sens qu'en lui. Quant au lien d'expérience entre syntaxe et sémantique, il se peut fort bien qu'un algorithme l'assure, je le crois moi aussi. Il suffit de s'entendre sur ce qu'est et ce que fait un algorithme. Un algorithme est une méthode : pour en arriver au fameux et fondamental *cogito ergo sum*,

Descartes met au point une méthode et en fait même un discours, en invitant ses lecteurs (et même ses lectrices pour lesquelles il daigne écrire en français son « je pense, donc je suis ») à répéter, lentement et fréquemment, étape par étape son mode d'emploi métaphysique.

Prenons un exemple simple : retrouver un mot dans un dictionnaire, par exemple le mot « algorithme ». Je vais comparer sa première lettre avec les lettres proposées par le dictionnaire, puis la deuxième dans l'ensemble de la lettre A, et ainsi de suite (la notion de l'« ainsi de suite » est cruciale pour un algorithme). Tout marche bien à condition que je ne me trompe pas dans l'orthographe complexe du mot « algorithme » (dont l'origine n'est pas grecque comme tu le sais, mais arabe, comme bien souvent pour les mathématiques : sans les Arabes, Mr Trump n'aurait pas de portable sur lequel tweeter).

Mais l'usage généralisé des dictionnaires alphabétiques est très récent. Pendant longtemps, on a plutôt classé par racines et familles de mots : on apprenait ainsi en même temps un peu de linguistique intuitive et d'histoire du lexique. Au Moyen Âge, les recueils d'exemples pour prédicateurs sont organisés par thèmes : ainsi, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, le *Tractatus de diversi materiis predicabilibus* d'Étienne de Bourbon est-il composé dans l'ordre thématique des sept dons de l'esprit (crainte, piété, science, force, conseil, intelligence, sagesse). On pourrait penser qu'il s'agit d'un choix peu propice à la remémoration puisqu'il manque d'ordre rationnel, mais ce serait oublier la force d'animation de la mémoire, dans la mesure où les prédicateurs s'avéraient parfaitement capables de passer d'un *exemplum* à l'autre, selon leurs besoins, grâce aux opérateurs de passage mémoriels qui validaient les connexions analogiques en rapport avec l'ordre du monde lui-même. On voit ce qu'on y gagne

donc du point de vue mémoriel. Car un algorithme n'est pas seulement une opération de tri, de classement ou de récupération, il produit aussi une certaine intelligence des formes et une mémoire des expériences sociales.

C'est en cela qu'il peut être source d'expérience et passage social du syntaxique au sémantique.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 31 Jan 2017 17:39*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

je vais me faire avocat du diable — justement parce que je suis d'accord avec ton idée.

Ce que tu démontres est que les algorithmes sont basés sur une vision du monde — ou à la limite qu'ils en produisent une. Pour donner une définition plus formelle : un algorithme est un ensemble ordonné d'instructions qui ont la caractéristique qu'à tout moment on connaît de façon non ambiguë l'instruction successive. L'exemple de la recherche dans un dictionnaire est un bon exemple. Un exemple plus complexe : celui du classement de PageRank : chaque page est notée avec un certain nombre de points — le maximum est 5 — dépendamment du nombre de liens entrants : le plus de pages pointent vers une page, le plus cette dernière aura de valeur pour PageRank. L'algorithme est l'ensemble d'instructions qui permet à Google de classer les pages. Or, bien évidemment, comme dans le cas des *exempla* que tu cites ou de l'ordre alphabétique, ce classement porte des valeurs. Dominique Cardon dit pour ça que PageRank est une machine morale. L'idée de classer en fonction des liens entrants est une façon

de se rattacher à l'idée académique du *citation index* qui critiquait le principe d'autorité basé sur l'importance de l'auteur d'un contenu. Un contenu — disent Brin et Page, forts de leur culture académique américaine — n'est pas valable parce qu'il a été écrit par un grand nom, mais parce qu'il est, démocratiquement, cité par plusieurs autres articles. On connaît les limites et les avantages de ce modèle. Or le problème n'est pas de les juger, mais plutôt de les comprendre : l'algorithme n'est jamais objectif, il porte des valeurs. Mais est-ce que cela signifie que syntaxique et sémantique sont liés? Plusieurs chercheurs diraient que non : l'algorithme ne comprend pas ce qu'il fait. Il produit du sens parce que ses programmeurs ont produit du sens et parce que ses usagers interprètent ce qu'il fait comme quelque chose de sensé. Searle, pour expliquer cette idée, propose l'expérience de pensée de la chambre chinoise. Je cite Wikipédia : « Searle imagine une personne qui n'a aucune connaissance du chinois (en l'occurrence, lui-même) enfermée dans une chambre. On met à disposition de cette personne un catalogue de règles permettant de répondre à des phrases en chinois. Ces règles sont parfaitement claires pour l'opérateur. Leur application se base uniquement sur la syntaxe des phrases. Une phrase d'une certaine forme syntaxique en chinois est corrélée avec une phrase d'une autre forme syntaxique. L'opérateur enfermé dans la chambre reçoit donc des phrases écrites en chinois et, en appliquant les règles qu'il a à sa disposition, il produit d'autres phrases en chinois qui constituent en fait des réponses à des questions posées par un vrai sinophone situé à l'extérieur de la chambre. » La personne est capable de le faire, mais elle n'a pourtant rien compris de ce que disaient les symboles. Son geste est comme celui de l'algorithme, complètement syntaxique.



Que répondrais-tu à cette critique de Searle? (Bien évidemment, je ne suis pas d'accord avec Searle et j'ai mes objections, mais j'ai envie d'abord de savoir ce que tu en penses.)

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 01 Feb 2016 10 :12*

*From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

*To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

Cher Marcello,

l'expérience de pensée que propose Searle offre ceci d'insatisfaisant à mes yeux (mon correcteur automatique, qui aime me jouer des tours syntaxiques avec conséquences sémantiquement rigolotes, avait mis « pieds ») qu'il oublie, paradoxalement, la notion même d'expérience. C'est assez amusant de voir combien certains philosophes analytiques qui adorent imaginer des « *thought experiments* » ne réfléchissent pas beaucoup sur les notions mêmes d'expérience et d'imagination qu'ils mobilisent.

Bref, Searle réifie une opposition syntaxique/sémantique qui, du coup, ne peut être dépassée. Or, nous avons plutôt conçu tous deux une tripartition à dominantes culturelles et techniques variables : syntaxe/expérience/sémantique. C'est à partir de là que l'on devrait réfléchir à ce qu'implique le fait de « comprendre » ou à cette lanterne magique qu'on appelle « objectivité ».

L'important me semble de « comprendre » qu'il n'existe pas de syntaxique pur ni de sémantique pur. L'expérience nécessaire nous alloue le privilège incroyable et le bénéfice souverain de l'impureté. Un peu comme l'impureté dans un cristal accélère la vitesse de croissance. Pour les semi-conducteurs où on introduit systématiquement des

impuretés pour améliorer leur conductivité, on appelle ça du dopage...

L'expérience relève du dopage.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 09 Feb 2017 14 :57*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

je me demanderais donc : que nous disent les machines à propos de ce que nous appelons compréhension? Si on analyse la façon qu'a une machine de produire du sémantique à partir du syntaxique, pouvons-nous dire quelque chose de ce qu'est l'expérience? Et finalement : que peut nous dire cette analyse de ce qu'est un être humain? Car il me semble que l'opposition traditionnelle entre être humain et machine ne soit qu'une manière pour essayer de définir ce qu'est un être humain. On essaie de trouver un terme de comparaison pour l'opposer : en d'autres mots, un être humain est ce que ne peut pas être une machine. Le jeu de Searle consiste justement à faire ça : on postule la différence et on essaie de la définir à partir de l'observation de la machine. C'est comme si Searle disait : la compréhension est ce que la machine ne sait pas faire. Mais justement parce qu'il ne sait pas saisir que l'acte d'associer des symboles est en soi et pour soi une médiation. Et il est difficile de séparer dans cette médiation la composante humaine et celle machinique.

Mais on s'est un peu égarés dans notre discussion... notre question initiale était sur l'espace pornographique — ou plutôt, pour utiliser une expression de Carl Schmitt, sur le *nomos* pornographique et sa relation au *nomos* numérique.

Curieux qu'on en arrive à parler, justement, de la différence entre homme et machine. La pornographie est assez paradoxale justement dans sa façon de traiter les corps — et le désir — comme des machines. Peut-être qu'on peut se rattacher à notre première intuition ? Pourrait-on penser un *nomos* humain-machinique qui fasse le pont entre les deux conceptions et qui assure un espace public numérique fondé sur l'expérience — ou sur la compréhension ?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 12 Feb 13 :07*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

je crois que l'opposition syntaxique/sémantique est une impasse comme celle de la machine et de l'humain. Dans une certaine mesure (et paradoxalement), nombre des conceptions du numérique sont des applications du dualisme cartésien : le *hardware* de la *res extensa* opposé au *software* de la *res cogitans*. Il nous faut un troisième terme pour sortir de ces fausses oppositions : « l'expérience » pour la première, et je propose « le monde » pour la seconde (ce qui finalement n'est pas si loin de Descartes, mais éloigné du cartésianisme).

Si on pense la machine comme purement instrumentale, on la réduit et on réduit notre rapport à elle. La machine, en elle-même, est déjà information, donc déjà du côté de l'esprit. Il est clair qu'il est possible d'instrumentaliser l'information. Mais cela n'implique pas de la réduire au rôle d'instrument. Il me semble que nous pouvons souligner deux éléments fondamentaux du numérique : il est information et automatisation. Qu'est-ce qu'une

information? C'est une manière de montrer une différence (prenons même le néant, eh bien le néant se déborde lui-même : à partir du moment où le néant, comme néant, exhibe sa différence avec autre chose qui serait non-néant, il nous fait d'emblée entrer dans le monde de l'information). Qu'est-ce que l'automatisation? C'est ce qui (re)produit du même. Le numérique est donc une manière originale d'associer différence et répétition (suis-je trop deleuzien?). On comprend alors que l'espace pornographique qui réduit justement le désir humain à la répétition musculaire et les fantaisies amoureuses à la machinerie du sexe est typique de cette réduction homme/machine. Tout au plus permet-il de penser en creux le rapport au public (et à la monstration). Ta suggestion d'un *nomos* est intéressante. Je parlais de monde ou, si on garde notre pédanterie hellénisante, un *cosmos*. Or, le *nomos*, pour Schmitt, est une manière de lier droit et terre, ordre et monde. Nous avons peut-être là des pistes à explorer pour continuer notre conversation sur l'espace numérique. En particulier pour y situer alors ce qu'il en est des forces et des captures, puisque Schmitt lie quand même droit et terre, ordre et monde par les façons de prendre : prises et conquêtes sont-elles ainsi nos manières fondamentales d'être-au-monde?

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 17 Feb 2017 11 :35*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

le *nomos* est donc une forme de saisie. D'un point de vue prométhéen, cela signifie que la nature des êtres humains est de saisir le monde via la technique. Ta notion

d'expérience fonctionne parfaitement dans ce sens : l'unité homme-machine est ce qui permet de saisir le monde et aussi de le connaître — le *logos* est en binôme avec le *nomos* : une forme particulière d'ordre qui permet de saisir et de comprendre. Dans ce sens il n'y a rien de nouveau : l'espace numérique est la énième variation de *logos*. En suivant les analyses militaires de Schmitt, on peut en effet dire que ce *nomos-logos* est une forme d'occupation. Et cela aussi fonctionne avec l'espace numérique : ceux qui sont le plus présents sont aussi ceux qui ont le plus raison. L'occupation produit la saisie et la compréhension. Ou il y a des alternatives ?

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 17 Feb 2017 19 :16*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

Je pense que tu m'as envoyé un brouillon de réponse trop rapide. Je ne crois pas du tout que la nature des humains soit de saisir le monde via la technique. Ce serait revenir au pseudo-cartésianisme moderne. Reprenons par exemple la figure de Prométhée que tu évoques. Qu'a-t-il apporté aux humains d'après le mythe raconté par Protagoras ? Le feu et la connaissance des arts, qui leur permettent d'abord de faire des autels pour les dieux, ensuite de parler entre eux, enfin de fabriquer des objets pour leur survie (maisons, vêtements, instruments agricoles, etc.). Ainsi, la première technique est celle de la reconnaissance des dieux (par le rituel), la seconde, la reconnaissance des autres humains (par le discours), la dernière, ce que nous mettons généralement sous la notion de technique : la fabrication

d'instruments. Ce sont des séries d'articulations : des humains aux dieux, des humains aux autres humains, des humains à leur environnement matériel. Le *logos* (comme discours, langage) n'est qu'un élément de ces grandioses opérations techniques.

À partir de là peut-être peut-on se distancier du pur modèle de la saisie et de la prise, et des analyses militaires de Schmitt. Et ne pas voir dans l'espace numérique une simple version postmoderne du *Logos*.

eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 23 Feb 9 :50*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

on revient donc à la notion de relations. Il n'y a pas d'essences, il n'y a que des relations — tu disais quelque part. Penser l'espace numérique signifie aussi penser des relations. Il n'y a pas d'homme, ni de machine, il y a des relations dynamiques qui font un espace dans lequel on peut, après coup, faire émerger des hommes, ou des machines, ou autre chose, selon comment on regarde. Il n'y a pas de technique et de nature, il y a des dynamiques qui ouvrent un espace dans lequel on peut, encore une fois après coup, identifier quelque chose qu'on appelle nature et quelque chose qu'on appelle technique. Le problème de cette philosophie des relations — que je partage complètement — est qu'à un moment nous avons besoin de saisir. Et là le concept devient nécessaire. Un concept dans le sens de *Begriff*, justement. Un outil pour saisir et bloquer, arrêter. Les dynamiques de l'espace numérique sont ouvertes, je suis d'accord. Mais nous avons besoin

de les figer — et de les réduire à quelque chose que nous pouvons nommer. Ou alors, au lieu que faire de l'ontologie, il faut faire appel à l'éthique comme philosophie première du cher Lévinas. Une éthique de l'espace numérique, du coup.

À toi,

m

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 28 Feb 2017 08 :15*

*From : Eric Méchoulan [eric.mechoulan@umontreal.ca](mailto:eric.mechoulan@umontreal.ca)*

*To : Marcello Vitali-Rosati [marcello@vitalirosati.net](mailto:marcello@vitalirosati.net)*

Cher Marcello,

en effet, nous en revenons au problème des relations. Cela n'implique pas, pourtant, de s'en tenir à des événements immatériels. Les relations engagent autant de matérialité (en les faisant apparaître, par exemple, comme matérialités dynamiques) que d'immatériel. De même que les dispositifs du numérique sont aussi bien matériels qu'immatériels comme nous l'avons observé. Est-ce que cela implique d'échapper au Concept, au *Begriff* dont tu soulignes à juste titre l'enjeu de prise (*greifen*)? Je ne crois pas. Il faut seulement reprendre ce que c'est qu'un concept et en retrouver le lien (la relation de continuité) avec le monde des vivants et des choses, avec les expériences vécues. Ludwig Wittgenstein a travaillé minutieusement pour montrer ce type de continuité entre ce qu'il appelait l'empirique et le grammatical, remplaçant ainsi les différences de nature supposées en différences de degré.

Ainsi, l'énoncé « tout enfant a des parents », dont j'ai déjà parlé (mais je redonne cet exemple que j'aime beaucoup en hommage à ma mère que j'aime beaucoup), peut-il apparaître comme un énoncé à la fois biologique et

ontologique, qui différencierait les êtres humains des molécules, par exemple.

Pourtant, cet énoncé peut empiriquement devenir douteux si l'on considère la création des bébés éprouvettes ou si l'on pense à des cultures dans lesquelles la « parenté » est attribuée à l'oncle maternel ou à l'animal totémique plutôt qu'aux parents biologiques. L'énoncé apparemment (onto)logique n'établit pas de vraies différences de nature. Alors, comment saisir ce qui échapperait ainsi à des prises ? Le grammatical est en relation de continuité, de degrés avec l'empirique. Il offre, pourtant, un caractère spécifique. Il est ce qui apparaît stable — et donc ce sur quoi on a prise. On peut le comparer, en physique, à un système d'inertie. Un système d'inertie est encore en mouvement, mais un mouvement à vitesse stable. Les relations sont toujours des rapports de vitesse.

Alors, vite, je m'en remets à toi pour conclure.

Amicalement,  
eric

*Subject : Re : L'espace numérique*

*Date : 01 Mar 2017 09 :34*

*From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net*

*To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca*

Cher Éric,

il est temps de conclure, comme tu le dis. Notre dialogue pourrait rester ouvert — en mouvement — et continuer à créer des dynamiques. Ou alors essayer de trouver une stabilité, une inertie. Dans ce sens, ce que nous disons deviendra un dit — comme l'illustrait Lévinas. Finalement ce que nous avons fait est de produire un jeu entre grammatical et empirique pour saisir le fait numérique. Peut-être l'intérêt de notre geste consiste-t-il justement dans l'instabilité de



nos concepts et dans la fluctuation de nos réflexions. Car le fait numérique, finalement, n'est qu'un contrecoup de notre discours.

Il n'y a pas de numérique, car il n'y a aucune essence derrière la multiplicité hétérogène des outils, plateformes, technologies, pratiques, dispositifs... qu'on regroupe sous ce chapeau.

Au lieu de finir, il faudrait peut-être recommencer... mais n'est-ce pas le caractère spécifique de la philosophie?

m

Ce livre a été élaboré avec  $\LaTeX$  dans la chaîne éditoriale de [sens public]. Le document tex a été généré avec pandoc à partir des fichiers sources markdown, bibtex et yaml, composés sur l'éditeur de texte Stylo.

